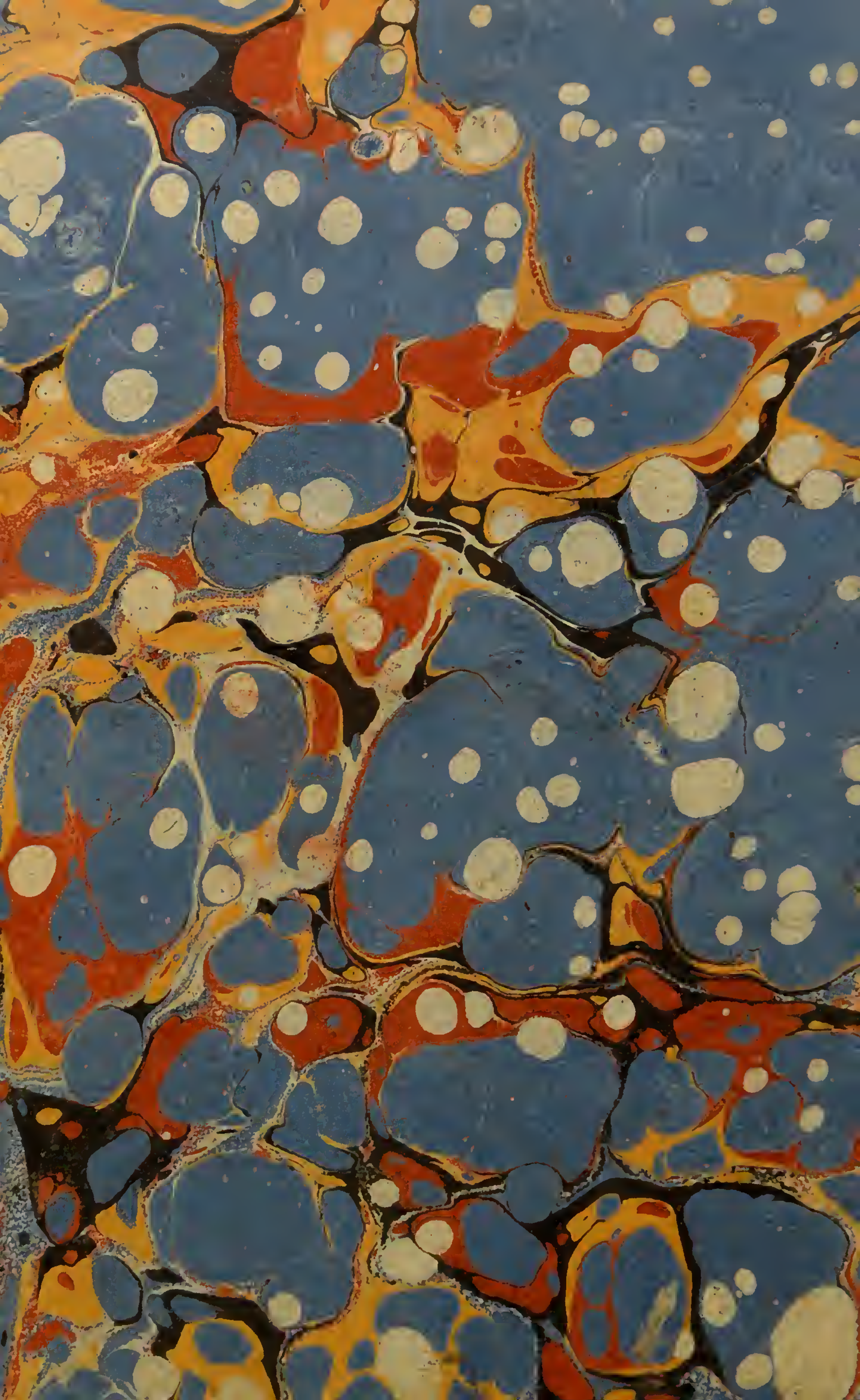
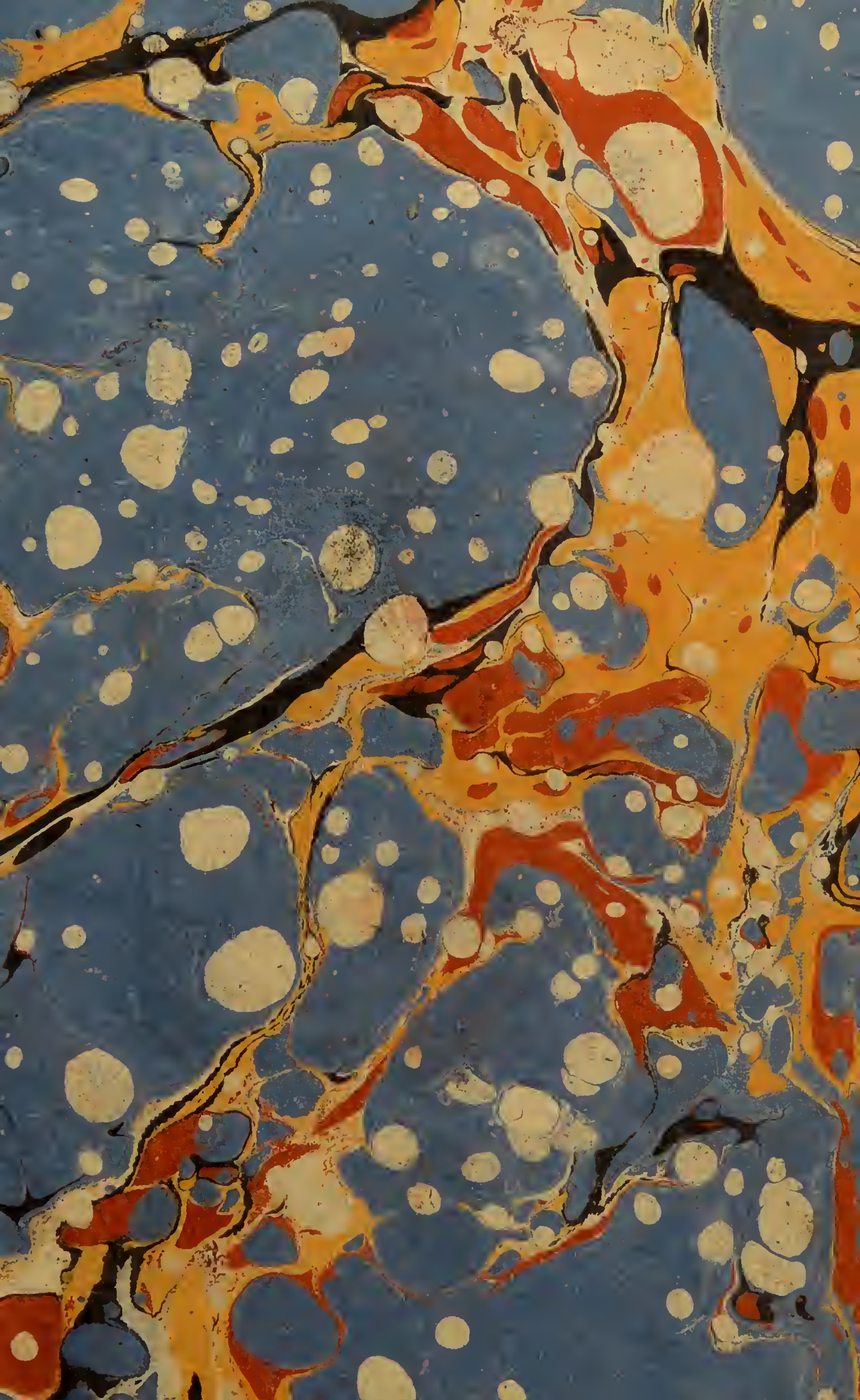






PHYSIOLOGIE,

OU

L'ART DE CONNAITRE LES HOMMES, SUR LEUR PHYSIONOMIE.

PREMIÈRE PARTIE.

Planche. A.

1

2

3

4

5

PHYSIOLOGIE,

OU

L'ART DE CONNAITRE LES HOMMES, SUR LEUR PHYSIONOMIE.

Ouvrage extrait de LAVATER *et de plusieurs autres excellens auteurs, avec des observations sur les traits de quelques personnages, qui ont figuré dans la révolution Française.*

Par J. M. PLANE.



A MEUDON,
DE L'IMPRIMERIE DE P. S. C. DEMAILLY.
L'AN 1797 (V. S.)

PRÉFACE.

LE sujet sur lequel je hazarde aujourd'hui ce faible essai, m'a toujours paru de la plus grande importance, et j'aurais desiré y employer bien des années de travail et de réflexion : mais le souvenir encore récent des traits de quelques hommes de génie et d'un grand nombre de scélérats, que la révolution Française a fait connaître, me

décide à rendre public ce petit ouvrage, auquel je me propose de donner un jour plus d'étendue et de maturité.

C'est d'après ma propre expérience que j'ai reconnu l'extrême utilité de la *physiologie;* et les premières erreurs dans lesquelles je suis tombé, avant d'avoir étudié cette science, me sont communes, j'ose le dire, avec tous les individus de l'espèce humaine. En faire l'histoire serait raconter celle de tous

les jeunes gens qui entrent dans le monde, sans guide et sans réflexion ; c'est pourquoi je me contenterai de rapporter icì quelques évènemens qui ont marqué les premières années de ma vie.

Dès ma plus tendre enfance, j'ai éprouvé l'effet que les physionomies opéraient sur moi. Les premiers traits qui s'offrirent à mes yeux, excitèrent toujours en moi un sentiment de confiance, ou d'aversion. Inca-

pable alors d'observer, j'étais physionomiste par instinct, et je contractai dès ce moment, l'habitude de lire, sur les visages, les pensées de toutes les personnes qui m'environnaient.

Parvenu à l'âge d'adolescence, à peine avais-je éprouvé le besoin d'aimer, que mon cœur vola au devant des premiers beaux yeux que le destin m'offrit. Soit beauté réelle, soit prestige de mon imagination, Amélie

me parut un ange : mais, ô! souvenir, toujours présent à ma pensée! cette figure si belle, ces graces si touchantes cachaient un cœur perfide. Je me croyais aimé seul, comme je l'aimais seule. --- Amélie avait un autre amant.

Au moment où la jalousie se glissa dans mon cœur, ma douleur fut si poignante, que je crus toucher à ma dernière heure : mais, heureusement pour moi, un évè-

nement, qu'il serait inutile de rapporter, éclaircit mes doutes cruels, et mes soupçons se changèrent en certitude. Dès-lors toute ma jalousie s'évanouit comme un songe, et il ne me resta qu'un leger souvenir de mes peines passées : je me disais cependant quelquefois à moi-même: comment un si beau visage peut-il être le miroir d'une ame fausse et corrompue ? Non, je ne croirai plus à la *Physiologie*; je s'aurai me

défier pour jamais de cette science mensongère.

Quelque tems après, le hazard me fit rencontrer Amélie. La cruelle me sourit. --- Son air me glaça. Ce n'était plus cette bouche charmante, sur laquelle j'avais cru tant de fois voir son ame voltiger. Ses lèvres étaient toujours vermeilles : mais elles n'avaient plus la même grace. Ses yeux étaient toujours beaux : mais leurs regards avaient quelque chose

de faux et de repoussant. Je fus surpris de n'avoir pas déjà apperçu ces défauts qui me paraissaient choquans. O! prestige inexprimable de l'amour ! m'écriai-je, Amélie était un ange à mes yeux. — Ce n'était qu'une femme. Ces traits dans lesquels j'adorais le chef-d'œuvre de la nature, l'image sensible de la divinité, ne sont donc pas ce qu'ils avaient paru à mon ame enivrée. Un instinct aveugle m'a trompé ; quel-

ques momens de réflexion sur cette physionomie, auraient suffi pour dessiller mes yeux : revoyons encore l'ingrate, comme observateur; car je ne la reverrai plus comme amant.

Deux jours s'écoulèrent; je revis Amélie, et en l'observant avec moins d'émotion, je m'apperçus que lorsqu'elle souriait, un certain air de contrainte fesait grimacer les deux côtés de sa bouche. Ses yeux effective-

ment n'avaient pas cette sérénité que j'y avais trouvée autrefois. L'angle formé par les sourcils avec l'extrémité supérieure des joues, se prolongeait d'une manière peu naturelle ; enfin j'apperçus mille d'étails qui m'avaient toujours échappé ; je sentis combien il est aisé de se tromper sur les objets qu'on ne juge que par instinct, et qu'on n'apperçoit qu'à travers l'optique de l'amour. Si j'avais été un peu *physiolo-*

giste, que de peines je me serais épargné !

Je vis alors, l'extrême importance qu'il y avait à étudier cet art, dont je prévoyais devoir me servir souvent, dans le cours de ma vie, pour empêcher mon cœur aimant de se livrer sans réserve, aux premières impressions de l'amitié. Quant à l'amour, je croyais de bonne foi y avoir renoncé.

Pour ne pas ennuyer le lecteur de récits peu intéres-

sans sur ce qui m'est arrivé depuis cette première épreuve, qui me couta bien des larmes, je me contenterai d'avouer avec franchise : que je me suis trompé plus de cent fois, en appliquant mes observations physiologiques, sans pour cela être rebuté, et j'ai toujours eu assez de bonne foi, pour convenir que c'était ma faute, et non celle de la science. Toutes les fois que je lisais un naturaliste, je dévorais avec la

plus grande avidité tout ce qui pouvait avoir quelque rapport au grand art de la *physiologie*, et mon seul regret était de voir, que très peu d'auteurs s'étaient occupés de traiter cette matière importante.

Enfin, le célèbre ouvrage de *Lavater* tomba dans mes mains. J'y trouvai de grands traits de lumière, une sagesse profonde, des vues grandes et élevées : mais cet auteur, un des plus éclairés

qui ayent écrit dans ce genre, a mis dans son ouvrage bien des longueurs, qui atténuent la force de ses idées. S'il étonne souvent le lecteur par ses principes lumineux, souvent aussi faut-il les chercher parmi une foule de raisonnemens superflus.

Je pris la plume, et je commençai un extrait de ce fameux auteur. Je comparai ses idées avec celles des habiles physionomistes. Plusieurs de leurs principes gé-

néraux s'accordaient parfaitement ; ce fut pour moi une nouvelle preuve de leur vérité. Mon intention était de refondre mon ouvrage, et d'y travailler long-tems.......... La révolution Française commença. Alors le nombre des observations, que je fus à portée de faire dans bien des occasions, vint grossir mon petit volume. Enfin, les raisons dont j'ai parlé plus haut, me déterminèrent à me disposer à le mettre au jour.

Je sens que pour réussir dans mon entreprise, comme je l'aurais desiré, il eût été nécessaire d'approfondir, pendant bien des années, la connaissance du cœur humain, et d'attendre l'expérience d'un âge avancé : mais, plus la matière que je traite est nouvelle, plus je me sens de courage, pour m'élancer dans la carrière qui s'ouvre à moi.

J'emprunterai souvent le flambeau de quelques génies célèbres, pour diriger mon vol

incertain, et je ne craindrai point de m'égarer avec eux.

Puissent mes faibles essais guider quelquefois les cœurs aimans, et les empêcher de se livrer avec trop de facilité aux pièges dangereux de la séduction! C'est pour les jeunes gens que j'écris. Quant aux vieillards, s'ils sont observateurs, une longue expérience doit leur avoir appris à connaître les hommes; et s'ils ne le sont pas, mon ouvrage leur serait inutile.

O vous ! dont l'ame sensible, et prompte à recevoir les douces impressions de l'amitié, s'abandonne aveuglément aux apparences de la bonté ! qui croyez trouver chez tous les êtres, qui s'offrent à vos regards, là franchise et la loyauté de votre caractère ! apprenez à connaître l'astuce des méchans! Apprenez à vous méfier de ces physionomies trompeuses, qui cachent des cœurs pervers, sous l'apparence de la candeur ! Lisez

dans ces traits qui vous plaisent au premier abord, les traces ineffaçables que l'hypocrisie et la fausseté ne peuvent dérober aux yeux de l'observateur ! Connaissez enfin, un faux ami, qui médite votre perte ! Lisez dans le cœur d'une amante ou d'une épouse perfide. --- Qu'ai-je dit ? --- Ah ! gardez-vous de dissiper une flatteuse erreur ! elle est si douce quand on aime ! éclairez avec soin l'amitié quand elle s'offre à vous, et

laissez à l'amour son bandeau!

Et vous! qui sous des traits informes cachez une ame sensible et belle, consolez-vous! vos vertus sauront se faire jour à travers l'enveloppe grossière qui les cache aux yeux du vulgaire. L'observateur *physiologiste* saura les démêler, et les secrets de l'art vous vengeront des injustices de la nature.

PHYSIOLOGIE,

OU

L'ART DE CONNAITRE LES HOMMES, SUR LEUR PHYSIONOMIE.

PREMIÈRE DIVISION,

De la Physiologie naturelle et raisonnée.

CHAPITRE PREMIER.

Existence de la Physiologie.

Tous les hommes sont physiono-mistes par instinct : l'enfant au ber-ceau commence déjà à lire sur le

front de celui qui l'approche pour le caresser : une figure riante le fait sourire et lui inspire la confiance, tandis qu'un visage sérieux l'épouvante, et lui arrache quelquefois des cris perçans. Je dis plus : tous les êtres vivans, tous les animaux, jusqu'aux plus petits insectes connaissent leurs ennemis, même avant que l'expérience leur aît appris ce qu'ils ont à en redouter. Le premier soin de la nature, celui que nous voyons dans toutes ses opérations, est de veiller à la conservation des espèces. C'est pour parvenir à ce but essentiel, qu'elle nous a donné un tact physionomique, c'est-à-dire un goût, un penchant naturel pour les êtres utiles qui nous environnent, et une aversion presque invincible pour les êtres malfaisans. C'est ce qu'on peut appeller la *physiologie naturelle*.

L'homme dans l'état de nature n'aurait besoin que de l'instinct qui lui serait commun avec les animaux, et qui serait pour lui un guide cent fois plus sûr que toutes ses réflexions : mais la nécessité de vivre avec ses semblables, de se plier par conséquent à leur caractère, à leur humeur, et de supporter souvent leurs défauts, le force à se dédommager de cette affreuse contrainte, par l'idée consolante des vertus et des bonnes qualités des êtres, qui composent sa société.

Mais ces vertus, ces bonnes qualités, comment les connaître ? sera-t-il toujours à portée de les mettre à l'épreuve ? et en supposant qu'il en fasse quelquefois d'heureuses expériences, sera-t-il rassuré pour l'avenir ? non — le méchant, dira-t-il, peut faire une ou plusieurs bonnes

actions, et pour être bon, il faut l'être toujours. Ce n'est donc que sur l'habitude des personnes, sur leur extérieur de bienveillance et de douceur, et par conséquent sur leur physionomie, qu'il pourra s'assurer à chaque instant des bonnes qualités qui doivent lui faire aimer ses semblables. Ce résultat de nos observations peut s'appeller la *physiologie raisonnée*.

Sans elle, l'homme sensible souvent rebuté par de trop funestes expériences, finirait par mettre tous les individus dans la même balance. Tous lui paraîtraient méchans et pervers, comme les faux amis auxquels il se repent d'avoir donné sa confiance. L'ami de l'humanité finirait par haïr son espèce, et la bonté de son cœur ferait place à la misanthropie. — Excès condamnable, quoiqu'à la vérité on puisse dire, qu'il est souvent causé

par un excellent principe ; car plus un homme est sensible et bon, plus il est facile à rebuter. Un extrême mène aisément à l'autre. C'est ainsi qu'un violent amour est plus voisin de la haîne que de l'indifférence.

J'ajouterai ici des observations d'un savant Allemand sur l'existence de la *physiologie*.

« Tout dans la nature est enchaîné ; partout on découvre de l'harmonie, des rapports de cause et d'effet; et ces rapports ont surtout lieu entre l'homme extérieur et l'homme intérieur. Combien de choses influent sur nous ! nos parens, la terre qui nous porte, le soleil qui nous échauffe, la nourriture qui s'assimile à notre substance, les évènemens de notre vie : tout cela sert à former, à modifier l'esprit et le corps, tout laisse dans l'un et dans l'autre une em-

preinte durable. Quand l'ame est agitée, toutes ses affections viennent se peindre sur le visage. Chaque passion a son langage particulier, qui est le même par toute la terre et pour tout le genre humain.

» Du levant au couchant, l'envie n'a point l'air gracieux de la bienveillance, ni le mécontentement, l'air de la résignation. Par tout où la patience est la même, elle s'annonce par les mêmes signes, et il en est ainsi de la colère, de l'orgueil et de toutes les passions.

» Il est vrai que *Philoctète* gémit autrement que l'esclave châtié par son maître, et que les anges de *Raphaël* sourient avec plus de noblesse que les anges guerriers de *Rembrand*; mais la joie et la douleur, quelques variées qu'en soient les nuances, n'ont chacune qu'un seul langage,

qui leur est propre ; elles agissent selon les mêmes lois, sur les mêmes muscles, et les mêmes nerfs ; plus les actes de la passion sont répétés, plus elle devient habituelle et dominante, et plus aussi les sillons qu'elle trace s'impriment profondément.

» Mais les facultés intellectuelles, les talens acquis, le dégré de capacité, le genre de vocation et de travail auquel on est propre, sont des choses plus cachées à nos yeux. Un bon observateur découvrira sans peine l'homme colère, le voluptueux, le mécontent, l'orgueilleux, le méchant, le bienfaisant ; mais il ne saura point désigner de même le philosophe, le poëte, l'artiste, ni apprécier les diverses facultés qui les distinguent, et bien moins encore pourra-t-il en indiquer la marque et le siège, et nous apprendre si le juge-

ment se manifeste dans l'os de l'œil, l'esprit dans le menton, et le génie poëtique dans le contour des lèvres.

» Nous éprouvons certains pressentimens chaque fois que nous rencontrons un personnage distingué, et nous sommes tous physionomistes empyriques ; nous croyons appercevoir dans le regard, les mines, le sourire et le mécanisme du front, de la finesse, de l'esprit, ou de la pénétration. En voyant quelqu'un pour la première fois, nous nous attendons à lui trouver tel ou tel talent, tel ou tel genre de capacité ; nous en jugeons d'après un sentiment confus, et quand ce tact s'est exercé par un fréquent commerce avec des gens de tout ordre, nous devinons souvent avec une justesse surprenante.

» Est-ce un sentiment ? un sens

intérieur dont nous sommes pourvus ? ou bien est-ce comparaison ? induction ? conséquence tirée d'un caractère connu, et appliquée sur la foi de quelque ressemblance extérieure, à un inconnu ? Le sentiment est le bouclier des fanatiques et des insensés, et quoiqu'il soit souvent conforme à la vérité, il n'en est pourtant ni l'indice, ni la preuve. L'induction au contraire est le jugement fondé sur l'expérience, et c'est la seule méthode que je veux suivre, pour étudier la *physiologie*.

» J'accueille tel étranger avec un visage riant ; j'évite cet autre avec une froide politesse, sans que je sois attiré ou repoussé par les signes de quelque passion ; mais en examinant plus attentivement, je découvre toujours certains traits qui me rappellent, ou quelqu'un que

j'aime ou quelqu'un que je n'aime pas. Et les enfans, ce me semble, sont excités par quelque chose de pareil, lorsqu'on les voit fuir ou caresser un étranger ; seulement il leur faut moins de signes qu'à nous ; la couleur de l'habit, le son de la voix, souvent même un mouvement imperceptible suffit pour les faire souvenir de leurs parens, de leur nourrice, ou de telle autre personne qui leur est connue.

» Ainsi ce n'est pas seulement l'effet du tact ; c'est sur des raisons très fondées qu'en voyant un homme qui ressemble à Turenne, je le suppose plein de sagacité, calme et réfléchi lorsqu'il trace des plans, et ardent dans l'exécution. Si je vois trois hommes et que je retrouve dans le premier les yeux de Turenne en même tems que sa prudence, dans

le second son nez et son grand courage, dans le troisième sa bouche et son activité, j'aurai découvert le siège de chacune de ces qualités, et chaque fois que j'appercevrai le même trait, je serai en droit de porter le même jugement.

» Que n'a-t-on commencé depuis des siècles à étudier la forme humaine, à classifier les traits caractéristiques, à les assortir selon leurs nuances, à fixer par le dessin les inégalités, les lignes et les rapports les plus remarquables, à commenter chaque fragment? nous aurions à présent l'alphabet du genre humain, alphabet plus volumineux que celui des Chinois, et qu'il ne s'agirait plus que de consulter pour trouver l'explication de chaque visage.

» Quand je considère que l'exécution d'un tel ouvrage élémentaire

n'est pas absolument impossible, j'en attends les plus grands effets. Je me figure alors une langue si riche, si correcte, que sur une simple description en paroles, on pourra retracer une figure; qu'un tableau fidèle de l'ame indiquera aussi-tôt le profil du corps; que le physionomiste fera revivre les grands hommes, dont les Plutarques anciens et modernes auront célébré la mémoire; et qu'il lui sera facile d'esquisser un idéal pour chaque emploi de la société.

» C'est de pareils tableaux que seront garnis à l'avenir les cabinets des princes; et celui qui viendra solliciter un emploi auquel il n'est point propre, devra se résigner sans murmure, s'il est évident qu'un trait de son visage l'exclut de la place qu'il ambitionne. Je me figure

ainsi un monde nouveau d'où l'erreur et la fraude seront à jamais bannies. Reste à savoir ensuite si nous en serions plus heureux ».

Il n'en faut pas douter, peut-on lui répondre; cependant s'il n'existait plus de vices, il s'en suivrait peut-être bientôt un très-grand, qui serait une espèce d'inertie et d'apathie universelle; au lieu que le combat actuel de la bonne foi et de la vertu, contre la ruse et le vice, opère le développement de toutes les facultés de l'homme, et donne une nouvelle énergie à ses vertus.

« La vérité (continue le même auteur), doit toujours éviter les extrêmes, attendons beaucoup de la science des physionomies; mais n'en exigeons pas trop. Je me vois assailli d'une foule d'objections dont plusieurs sont très embarrassantes.

Est-il bien vrai qu'il y aît tant d'hommes qui se ressemblent ? ou bien cette ressemblance apparente n'est-elle pas le plus souvent une impression générale qui s'évanouit à un examen plus attentif, surtout lorsqu'il s'agit de comparer séparément un trait à un autre ?

» N'arrive-t-il jamais qu'ils se trouvent en opposition ? qu'un nez timide se trouve placé entre des yeux qui annoncent le courage ? est-il bien décidé d'ailleurs que la similitude des formes suppose aussi toujours celle des ames ? c'est dans les familles que la ressemblance des visages est surtout frappante, et néanmoins on y remarque souvent une très grande différence entre les caractères. J'ai connu des jumeaux qui se ressemblaient, au point qu'on prenait souvent l'un pour

l'autre, et qui n'avaient pas au moral un seul trait de conformité.

» Que penser enfin de cette foule d'exceptions qui étouffent la règle? Je vais en citer quelques unes d'après mes propres observations. Voyez Samuel Johnson, il a l'air d'un porte-faix; ni le regard, ni un seul trait de la bouche, n'annonçent un esprit pénétrant, un homme versé dans les sciences. La physionomie de Hume était des plus communes, Churchil semblait avoir passé sa vie à garder des troupeaux; Goldsmith avait l'air niais; et le regard si peu animé de Strange ne décèle point l'artiste ».

Ce regard dénué d'expression est assez commun aux grands artistes. Ils sont en cela bien différens de l'homme de génie. La froideur est l'apanage de l'artiste qui n'est qu'artiste, tan-

dis que l'homme de génie est embrâsé d'un feu céleste, qui ne lui laisse aucun repos, et brille dans ses moindres gestes.

« Dirait-on que Wille avec autant de feu passe sa vie à tirer des parallèles ? »

Il est possible de réunir beaucoup de vivacité à beaucoup de sang froid; même les gens qui ont de la chaleur apparente ne sont pas les plus emportés et les plus hardis dans leurs résolutions.

« Nous connaissons tous, (reprend notre savant), un peintre des graces que l'on prendrait plutôt pour un juge sévère accoutumé à dicter des arrêts de mort ».

Oui : mais ce peintre des graces ne met point d'ame dans ses compositions, on y trouve beaucoup de brillant, mais très peu d'expression.

« J'ai vu (c'est l'auteur qui parle,) un criminel condamné à la roue pour avoir assassiné son bienfaiteur, et ce monstre avait le visage ouvert et gracieux, comme un ange du *Guide*. Il ne serait pas impossible de trouver aux galères des têtes de Régulus, et des physionomies de Vestales dans une maison de force ».

Quelques détestables que soient les passions qui ont dominé ceux qui offrent de pareils contrastes, on peut croire qu'elles agissaient sur des caractères qui n'étaient pas foncièrement méchans. Un homme heureusement né dont l'organisation est délicate, et dont les fibres s'irritent aisément, peut dans certains momens se laisser entraîner à des crimes atroces, qui le feraient passer aux yeux du monde pour le plus abominable des mortels; et cependant il

est possible qu'il soit au fond meilleur et plus honnête que cent autres, qui passent pour gens de bien, et qui seraient incapables des forfaits qui nous obligent à le condamner. Qui pourrait ignorer que surtout chez les personnes délicatement organisées la vertu la plus éminente avoisine souvent le crime le plus odieux?

« On nous dit (continue notre auteur,) de juger d'un caractère inconnu d'après un caractère connu; mais est-il si facile de bien connaître l'homme quand il se cache dans les ténèbres, quand il s'environne de contradictions, et qu'il est tour-à-tour l'opposé de ce qu'il était? Si nous ne connaissions d'Auguste que sa clémence envers Cinna, de Cicéron que l'histoire de son consulat, quels hommes ne seraient-ils pas à nos yeux? Élizabeth! quelle figure

majestueuse entre les reines, et combien elle se rabaisse, en jouant le rôle d'une coquette surannée! Jacques II brave à la tête des armées, et lâche sur le trône; Monk le vengeur de son roi et l'esclave de sa femme; Algernoon, Sidney et Russel, patriotes dignes de l'ancienne rome, et cependant vendus à la France! Bacon le père de la philosophie, n'est pas un juge incorruptible! de pareilles découvertes inspirent une sorte d'effroi; on est tenté de fuir les hommes, de renoncer à leur commerce, à leur amitié; et si ces ames de caméléon sont alternativement méprisables et généreuses, sans que la forme extérieure change pour cela, à quoi donc nous sert la forme?

» Et quelle riche matière d'observations? par exemple les physionomies nationales; toutes ces familles

si variées qui partagent la nombreuse postérité d'Adam ! Depuis l'Esquimau jusqu'au Grec, combien de nuances ! l'Europe, la seule Allemagne offre des diversités qui ne sauraient échapper à l'observateur. Des têtes qui portent l'empreinte de la forme du gouvernement, car c'est toujours lui qui acheve notre éducation ; des républicains fiers des lois qui fondent leur sûreté ; des esclaves orgueilleux, contens de l'oppression qu'ils subissent, parce qu'ils peuvent opprimer à leur tour ; les grecs du siècle de Périclès, et les grecs sous Hassan-Pascha ; les romains du tems de la république, sous les oppresseurs, et sous les papes ; les anglais sous Henri VIII et sous Cromwel ; les soi-disant patriotes Hampten, Pein et Vane ; voilà des

objets qui m'ont toujours frappé ».

Ces réflexions écrites avec autant d'esprit que d'énergie prouvent les grandes difficultés que doit éprouver le physionomiste, lorsqu'il s'agit de lire sur le visage de certains hommes leurs secrets penchans : mais la difficulté d'une science quelconque ne prouve point contre son existence ; eh ! par combien d'erreurs, et j'ose dire d'extravagances, n'est-on pas obligé de payer les moindres découvertes en physique ! Faudra-t-il pour cela y renoncer ? — non sans doute. Les vérités une fois connues deviennent au contraire plus précieuses et plus satisfaisantes : mais l'art du physionomiste n'est pas à beaucoup près aussi difficile que celui du physicien. Voir, réfléchir, comparer, voilà l'ouvrage du premier. Inventer, avancer au milieu des ténèbres, s'égarer sou-

vent dans des systêmes erronés, voilà le sort du second. L'un consulte ses yeux, l'autre est obligé la plupart du tems de combattre leur témoignage, et de vaincre les préjugés dictés par les sens.

La nature varie à l'infini ses productions ; une rose diffère d'une autre rose, deux feuilles ne peuvent se ressembler parfaitement. Chaque individu diffère d'un autre de son espèce, soit au physique, soit au moral ; car la différence extérieure du visage et du corps doit nécessairement avoir un certain rapport avec la différence intérieure de l'esprit et du cœur.

On convient que la colère enfle les muscles, pourquoi donc des muscles enflés ne seraient-ils pas le signe ordinaire d'un caractère colérique ? des yeux pleins de feu, un regard

aussi promt que l'éclair se trouvent toujours avec un esprit vif et pénétrant ; comment donc pourrait-on nier le rapport qui se trouve entr'eux!

Qui pourrait croire, dit *Lavater*, que le cerveau d'un lapon aurait enfanté la théodicée, ou que la tête d'un esquimau (*) aurait comme Newton pesé les planètes et mesuré leurs cours ? nier l'existence de la *physiologie*, serait prétendre qu'un homme robuste peut ressembler parfaitement à un homme infirme, celui qui est en pleine santé, à celui qui se meurt de consomption, l'homme d'un caractère vif et ardent, à l'homme doux et de sang-froid; que la joie et la tristesse, les plaisirs et la douleur, l'amour et la haine sont

---

(*) Les esquimaux ont un esprit si borné, qu'à peine peuvent-ils compter jusqu'à six, tout ce qui est au-delà leur paraît innombrable.

caractérisés par les mêmes signes.

La nature entière n'est-elle pas physionomie ? tout n'est-il pas surface et contenu ? effet extérieur et faculté interne ? on ne doute pas de la physionomie de tout ce qui frappe nos sens, et on douterait de celle de la nature humaine, c'est-à-dire de l'objet le plus beau et le plus parfait que nous voyons sur la terre ?

Je ne m'arrêterai pas plus long-tems à prouver l'existence de la *physiologie* ; car elle est si claire et si indubitable, que ce serait une chose également téméraire que de la nier, ou de vouloir la démontrer à ceux qui la nient. Je vais dire un mot des difficultés que présente cette science.

CHAPITRE II.

Difficultés de la Physiologie, son but et son utilité.

QUELQUE immatériel que soit le principe qui est en nous, quelque élevé qu'il soit au-dessus de nos sens, il devient néanmoins perceptible par sa correspondance et sa liaison avec le corps où il réside. Certaines situations d'esprit produisent des penchans, les penchans deviennent habitudes et de celles-ci naissent les passions : or ces affections de l'ame s'expriment évidemment sur le visage. Le calme, la sérénité d'une bonne conscience s'annoncent autrement que la haine ou le remords. Ces différentes ex-

pressions qui se peignent dans nos traits, les embellissent ou les altèrent d'une manière marquée, du moins au moment où elles se font sentir. Supposez donc que ces momens se reproduisent souvent, il est clair que notre visage contractera malgré nous une certaine manière d'être, une habitude qui deviendra une seconde nature : et c'est pour cette raison qu'à l'époque de la vie où nos facultés commencent à se développer, nos traits se prononcent avec plus de force; parce que nous commençons alors à avoir un caractère, et des passions. Notre ame communique par dégrés à notre figure les premières habitudes que nos penchans naturels ont fait naître. Leurs traces d'abord legères s'impriment de plus en plus, à mesure que nous avançons en âge. Il n'est donc pas

étonnant qu'une ame belle, bienfaisante accoutumée à se manifester par un regard de douceur et de bienveillance, communique cette même beauté au visage des personnes et à tout leur extérieur.

J'observerai à ce sujet qu'on voit des enfans parfaitement beaux s'enlaidir extrêmement par le vice de leur caractère ou de leur éducation, tandis que d'autres que la nature avait peu favorisés se développent sensiblement, et acquièrent avec le tems des traits aimables et un extérieur intéressant.

Mais de combien de difficultés se trouve assailli l'observateur *physiologiste*? avec quelle attention scrupuleuse ne doit-il pas examiner le visage d'une personne avant de prononcer sur son caractère? il y a des passions diaboliques qui souvent ne

se peignent sur la physionomie que par un seul petit trait, fort sensible à la vérité, mais presque indéfinissable, tandis que d'autres passions beaucoup moins nuisibles ont des expressions plus marquées et plus effrayantes. Une colère impétueuse dérange tout le visage ; au lieu que la plus noire envie, et même la haine la plus sanguinaire n'ont pour signe qu'une legère obliquité, ou une contraction des lèvres, presque imperceptible.

L'artificieuse dissimulation, suscite encore bien des difficultés à l'observateur le plus éclairé. Les hommes se donnent toutes les peines imaginables, pour paraître plus sages, plus honnêtes et meilleurs qu'ils ne sont. Ils étudient l'air et le ton de la probité, ils en imitent le langage, et souvent l'artifice leur

réussit. Ils trompent, ils en imposent et parviennent à dissiper jusqu'au moindre soupçon qu'on pourrait former contre leur intégrité. Les gens les plus habiles, les plus clairvoyans ont été souvent séduits et le sont encore tous les jours par ces dehors trompeurs.

D'ailleurs le physionomiste, quelque habile, quelque phylosophe qu'il soit, est toujours homme, c'est-à-dire que non-seulement il est sujet à l'erreur, mais encore il n'est point exempt de partialité. Rarement peut-il s'abstenir d'envisager les objets sous un certain rapport qu'ils ont avec ses opinions, ses goûts, ou ses aversions particulières.

Le souvenir confus de certains plaisirs ou déplaisirs, que telle ou telle physionomie réveille dans son

ame par des circonstances accessoires et gratuites, l'impression qu'un objet d'amour ou de haine aura laissée dans son imagination, tout cela n'influe-t-il pas nécessairement sur ses observations ?

Combien d'accidens plus ou moins graves, tant physiques que moraux; combien de circonstances cachées, de passions secrètes peuvent nous induire en erreur, et nous faire porter un faux jugement sur l'expression d'un visage ! Qu'il est facile alors de glisser sur les qualités essentielles du caractère, et d'adopter pour base de nos observations, ce qui n'est que purement accidentel ! par exemple : l'homme le plus sensé, dans ses momens d'ennui, ressemble parfaitement à un imbécille. Des accidens particuliers, tels que la petite vérole peuvent défigurer un visage

et rendre méconnaissables les traits les plus fins et les plus délicats.

On cite avec raison au nombre des grandes erreurs dans lesquelles peut tomber un physionomiste, celle du philosophe Zopyre. En voyant les traits de Socrate il jugea qu'il était stupide, brutal, voluptueux et ivrogne. Les disciples de ce grand homme voulurent tirer de là un argument contre l'art de Zopyre, et le tourner en ridicule. Socrate le justifia et leur dit : j'étais naturellement enclin à tous ces vices : mais par une pratique constante de la vertu, je suis parvenu à corriger mes défauts et à réprimer mes penchans.

S'il est facile de se tromper dans le jugement qu'on porte sur un homme de bien, il l'est encore d'avantage de mal juger un hypocrite. Ces sortes de caractères ont passé jus-

qu'ici pour indéterminables : mais c'est à l'observateur qu'il faut s'en prendre, plutôt qu'à l'objet observé. J'avoue que pour les appercevoir, il faut beaucoup de finesse, d'exercice et un génie *physiologique* des plus subtils; j'avoue même qu'on ne réussit pas toujours à les expliquer par des lignes, des mots et des signes particuliers.

Mais il n'est pas moins vrai que ces caractères en eux-mêmes sont susceptibles de détermination. Quoi! la contrainte, les efforts d'esprit, les distractions qui accompagnent toujours le déguisement, n'auraient pas des marques, si non déterminables, du moins perceptibles?

Un homme dissimulé veut-il masquer ses sentimens? il se passe dans son intérieur un combat entre le

vrai qu'il veut cacher et le faux qu'il voudrait présenter. Ce combat jette la confusion dans le mouvement des ressorts. Le cœur dont la fonction est d'exciter les esprits, les pousse où ils devraient naturellement aller. La volonté s'y oppose, elle les bride, les tient prisonniers, elle s'efforce d'en détourner le cours pour donner le change : mais il s'en échappe beaucoup, et les fuyards vont porter des nouvelles certaines de ce qui se passe dans le secret du conseil. Ainsi, plus on veut cacher le vrai, plus le trouble augmente, et plus on se découvre.

« Au moment où j'écris, (dit *Lavater*) j'ai sous les yeux un triste exemple de cette vérité. Deux personnes âgées d'environ vingt-quatre ans, qui ont paru devant moi à plusieurs reprises, soutiennent avec

toute l'assurance possible deux assertions entièrement contradictoires. L'une dit : tu es père de mon enfant. — L'autre : je ne t'ai point approché ; tous deux doivent savoir que l'une de ces dépositions est vraie, l'autre fausse ; l'un des deux doit nécessairement dire la vérité, tandis que l'autre soutient un mensonge. — Ainsi j'avais à-la-fois sous les yeux l'odieuse imposture et l'innocence accusée. — Aussi il est clair que l'un des deux avait l'art de se déguiser prodigieusement, et il en résulte que le plus noir mensonge peut revêtir les dehors de l'innocence opprimée. Que dit alors le physionomiste? le voici : j'ai devant moi deux personnes dont l'une n'a pas besoin de se contraindre pour paraître ce qu'elle n'est pas ; l'autre fait des efforts prodigieux, et doit

les déguiser avec le plus grand soin. Le coupable semble avoir encore plus d'assurance que l'innocent; mais à coup-sûr la voix de l'innocence a plus d'énergie, d'éloquence et de persuasion ; à coup-sûr le regard de l'innocent est plus ouvert que celui de l'imposteur. Je l'ai vu ce regard, avec l'attendrissement et l'indignation qu'inspirent l'innocence et le crime : ce regard qu'on ne saurait décrire et qui disait de la manière la plus énergique : *oses-tu le nier!* — Je distinguais en même tems un autre regard couvert d'un nuage ; j'entendais une voix dure et arrogante, mais plus faible, plus sourde, qui répondait : *oui j'ose le nier.* — Dans l'attitude, surtout dans le mouvement des mains, dans leur démarche, quand ils furent amenés et reconduits, le regard baissé de

l'un, sa contenance abbatue, l'approche du bout de la langue sur les lèvres, au moment où je représentais tout ce qu'il y a de solemnel et de formidable dans le serment qu'on allait exiger d'eux, tandis que chez l'autre, un regard ferme, ouvert, étonné, qui semblait dire : *juste ciel ! et tu voudrais jurer !* lecteur, tu peux m'en croire, j'entendais, je sentais l'innocence et le crime ».

C'est principalement dans de pareils momens qu'un juge sensible sait apprécier l'utilité de la *physiologie*. Il est bien des circonstances où malgré les plus scrupuleuses recherches, il est impossible de se procurer des preuves suffisantes, pour prononcer entre deux personnes, qui semblent avoir de part et d'autre des raisons également fortes, et plausibles. Alors le juge se trouve dans la

cruelle nécessité de faire une application aveugle et passive de la loi, et par une fatalité terrible, ses dispositions peuvent devenir funestes à l'innocent. C'est alors qu'un juge intègre et sage doit avoir recours aux principes certains de la *physiologie*, et souvent les observations les plus simples, pourront dessiller ses yeux et lui montrer la vérité, au milieu des replis tortueux des sentiers de l'erreur. O juges de Calas ! Que ne lisiez-vous sur son front vénérable la sérénité du juste, et la douce empreinte de soixante ans de vertus ! Que ne lisiez-vous dans les yeux de ses accusateurs, la soif de la vengeance, et la frénésie d'un aveugle fanatisme ! vous vous seriez épargné un crime, et vous auriez sauvé aux cœurs sensibles un souvenir douloureux, qui ne s'effa-

cera jamais. La France entière vous reprochera pendant bien des siècles un meurtre juridique, et la justice gémira long-tems d'avoir vu son glaîve trempé dans le sang innocent.

Tout ce que nous venons de dire prouve assez l'utilité de la *physiologie*, eh ! combien ne devrait-on pas s'attacher à la connaissance d'un art qu'on peut appeller l'ame de la prudence, la terreur du vice, et l'encouragement de la timide vertu !

Où l'œil faible et novice du spectateur inattentif ne soupçonne rien, l'œil exercé du connaisseur trouve une source inépuisable de plaisirs intellectuels et moraux. C'est avec un secret ravissement que le physionomiste ami de l'humanité pénètre dans l'intérieur de ses semblables, et y apperçoit les plus heureuses dispositions. Le but essentiel de

la *physiologie* est par conséquent de nous faire aimer d'avantage, non-seulement, les personnes en qui elle nous fait découvrir de nouvelles beautés, mais encore celles dont les traits peu agréables en apparence, dédomagent l'observateur physionomiste par des marques infaillibles des qualités que leur ame recèle, et que le vulgaire ne peut appercevoir.

O vous! princes et rois, qui toujours entourés du mensonge ne connaissez les hommes que par les éloges que leur prodigue un courtisan, dont l'intérêt s'accorde avec leur élévation, ou par des calomnies dictées par l'intrigue et la basse jalousie! Êtres malheureux! dont la seule présence fait fuir la vérité, ou l'empêche de se montrer! soyez physionomistes! étudiez ce grand art,

qui peut seul vous guider dans le choix de vos ministres et de vos généraux ! Accoutumez-vous à connaître l'homme vertueux sous un extérieur simple et modeste ! Ouvrez les yeux ! ce qu'ils verront ne pourra vous tromper , et ce que vous entendez vous trompe à chaque instant.

CHAPITRE III.

Manière d'étudier la Physiologie.

L'ÉTUDE de la *physiologie* consiste (suivant *Lavater*) à exercer le tact et le jugement, à mettre dans un vrai jour les observations qu'on aura faites, à dénoter chaque apperçu, à le caractériser et à le représenter.

Elle consiste à rechercher, à fixer, à classifier les signes extérieurs des facultés intérieures ; à découvrir les causes de certains effets, par les traits et les mouvemens de la physionomie ; à bien connaître et à savoir distinguer les caractères de l'esprit et du cœur qui conviennent, ou qui répugnent à telle forme, ou à tels traits du visage.

Elle consiste, à trouver des signes apparens et communicables pour les facultés de l'esprit, ou pour les facultés internes en général ; puis à faire de ces signes une application facile et sûre.

Semblable à l'architecte, qui avant de bâtir, trace le plan de l'édifice qu'il veut élever ; et calcule ensuite la dépense qu'exige son exécution, le physionomiste doit consulter ses facultés et son zèle.

Si les difficultés ne le rebutent point, s'il est assuré de les vaincre par le sentiment qu'il a de son énergie et de ses forces, voici la marche que je lui indiquerai :

Examinez d'abord avec soin ce qui est commun à tous les individus de l'espèce humaine ; *ce qui distingue universellement l'organisation de notre corps, de toute au-*

tre organisation animale ou végétale. Cette différence une fois bien établie, vous en sentirez d'avantage la dignité de notre nature ; vous l'étudierez avec plus de respect, et vous en saisirez mieux les caractères.

Après cela, *étudiez séparément chaque partie et chaque membre du corps humain, les liaisons, les rapports et les proportions qu'ils ont entr'eux*. Consultez la-dessus les auteurs : mais ne vous en fiez pas trop aux livres. Voyez par vous-même, mesurez par vous-même. Commencez par dessiner seul ; répétez ensuite vos observations en présence d'un observateur exact et intelligent ; qu'il les vérifie sous vos yeux, et qu'il les fasse revoir en votre absence par un juge impartial.

Distinguez les proportions des

lignes droites d'avec les proportions des courbes. Si les rapports des parties du visage et des membres du corps répondent à des lignes droites ou perpendiculaires, on peut en attendre dans un dégré éminent un beau visage, un corps bien fait, un esprit judicieux, un caractère noble, ferme et énergique. Ce n'est pas cependant qu'on ne puisse être doué de tous ces avantages, lorsque les parties du corps s'écartent en apparence de cette symètrie, pourvû que celle-ci se trouve dans les rapports bien gardés des lignes courbes. Je remarquerai que les proportions des lignes droites sont par elles-mêmes plus favorables, et moins sujettes à s'altérer que les autres.

Lorsque vous aurez acquis une connaissance générale des parties du

corps, de leurs liaisons et de leurs rapports; lorsque vous les connaîtrez assez pour expliquer dans un dessin le trop ou le trop peu, les écarts, les transpositions, les dérangemens, lorsque vous serez bien sûr de votre coup d'œil et de votre discernement, alors seulement, vous passerez à l'étude des caractères particuliers.

Commencez par des visages dont la forme et le caractère ont quelque chose de bien marqué; par des personnes dont le caractère vous offre du moins un côté positif et non équivoque. Prenez, par exemple, ou un penseur profond, ou un imbécille né; un homme délicat, sensible, facile à émouvoir, ou bien un homme obstiné, dur, froid, insensible.

Observez la nature du corps, et

les proportions apparentes, c'est-à-dire celles qui peuvent être mesurées par des lignes perpendiculaires et horizontales. Enfin vous déterminerez successivement le front, le nez, la bouche, le menton, et en particulier l'œil, sa forme, sa couleur, sa situation, sa grandeur, sa cavité, etc.

Parcourez successivement le front, les sourcils, l'entre-deux des yeux, le passage du front au nez, et le nez même. Faites attention à l'angle caractéristique, que forme le bout du nez avec la lèvre de-dessus, s'il est rectangle, obtus, ou aigu; voyez lequel de ces côtés l'emporte en longueur, si c'est le haut ou le bas. La bouche vue de profil n'admet aussi que trois formes principales. Ou la lèvre de-dessus déborde celle d'en bas, ou elles sont placées

toutes deux en ligne perpendiculaire, ou bien c'est la lèvre de-dessous qui avance : il faut faire les mêmes distinctions pour mesurer et classifier le menton : il sera perpendiculaire, ou saillant, ou rentrant. Le-dessous du menton décrira une ligne horizontale, ou bien il sortira de cette direction, soit en remontant, soit en descendant. Arretez-vous encore soigneusement, à la courbure de l'os de la machoire, qui est souvent de la plus grande signification. Quant à l'œil, mesurez d'abord sa distance de la racine du nez, puis observez sa grandeur, sa couleur, et enfin le contour des deux paupières.

Après avoir étudié ainsi à fonds un visage caractéristique, examinez plusieurs jours de suite toutes les physionomies que vous rencontre-

rez, et cherchez en une qui vous offre des ressemblances frappantes avec le sujet dont vous vous êtes occupé. Pour mieux découvrir ces rapports, attachez-vous d'abord uniquement au front. Le grand secret des recherches du physionomiste, c'est de simplifier, d'abstraire et d'isoler les traits principaux et fondamentaux, qu'il lui importe de connaître.

Dès que vous aurez trouvé un front ressemblant, tachez de rapprocher ce qui manque à l'analogie des autres traits. Ensuite approfondissez le caractère de ce nouveau personnage, et surtout le côté saillant que vous avez rencontré au précédent; si la ressemblance des traits est bien décidée, vous ne tarderez pas à découvrir le signe physionomique de leur conformité d'esprit.

Pour être encore plus sûr de votre fait, épiez le moment décisif où ce caractère dominant est mis en activité. Observez alors la ligne qui naît du mouvement des muscles, et comparez la dans les deux visages, ces lignes sont-elles encore pareilles, la conformité d'esprit ne saurait plus être un problême.

Si vous découvrez après cela un trait tout-à-fait singulier dans la physionomie d'un homme extraordinaire, et que le même trait reparaisse une seconde fois sur le visage d'un homme distingué, sans que vous puissiez le trouver ailleurs, ce trait fondamental deviendra un signe positif du caractère; et vous y fera appercevoir une infinité de nuances; qui peut-être vous seraient échappées.

Une de nos premières règles sera

donc de commencer par les caractères les plus extraordinaires. Etudiez avant toute chose les caractères extrêmes et opposés ; d'un côté les traits d'une bonté excessive, de l'autre ceux d'une noire méchanceté. — Un poëte plein d'imagination et de chaleur ; ou un esprit apathique, que rien ne saurait émouvoir, — un imbécile né ; ou un homme à grands talens.

Visitez pour cet effet les hôpitaux des foux ; choisissez-y des sujets complettement égarés ; dessinez la forme et les traits de leurs visages ; premièrement les traits qui leur sont communs à tous, puis ceux qui distinguent chacun en particulier : Examinez où sont les signes caractéristiques de la folie.

Si vous manquez de tems, d'occasion et de facilité, pour embrasser

dans votre plan toutes les parties d'un visage, attachez-vous de préférence à deux lignes essentielles qui vous dédommageront en quelque sorte du reste, et qui vous donneront la clef de tout le caractère de la physionomie ; je parle de la fente de la bouche et de la ligne que la paupière supérieure décrit sur la prunelle. Les entendre à fond, c'est avoir l'explication de tout le visage. A l'aide de ces deux linéamens, il est possible, et même aisé de déchiffrer les qualités intellectuelles et morales d'un individu quelconque. Nos meilleurs peintres ne font pas assez d'attention à ces deux traits, desquels dépend en grande partie le mérite de la ressemblance, et presque toujours ils sont plus maniérés que les autres.

Rien n'est plus difficile que de

bien observer les hommes dans le commerce ordinaire de la vie et pendant la veille. Avec mille occasions de les voir, il est rare d'en trouver une seule, où l'on puisse sans indiscrétion les étudier à son aise; le physionomiste devrait donc tâcher d'observer aussi des personnes endormies. Il les dessinera en cet état: il copiera en détail les traits et les contours: il conservera surtout les attitudes, ne fût-ce que par des lignes générales: il saisira les rapports qui se trouvent entre le corps, la peau, les bras et les jambes. Ces attitudes et ces rapports sont d'une signification infinie, et particulièrement chez les enfans. La forme du visage y est analogue aussi, et cet accord est visible. Chaque visage répond individuellement à l'attitude du corps et des bras.

Les morts fournissent un nouveau sujet d'étude. Leurs traits acquièrent une précision et une expression qu'ils n'avaient ni dans la veille, ni dans le sommeil. La mort fait cesser les agitations auxquelles le corps est en proie, tant qu'il est uni à l'ame. Elle arrête et fixe ce qui auparavant était indécis et vague. Tout se remet au niveau. Tous les traits rentrent dans leur vrai rapport, pourvu qu'ils n'ayent pas été détraqués par des maladies trop violentes, ou par des accidens extraordinaires.

L'étude des silhouettes, et des figures moulées en plâtre, est encore une chose très-utile au physionomiste. Il ne faut pas non plus qu'il néglige celle des portraits et des tableaux d'histoire.

Parmi les peintres et les dessina-

teurs, il y en a bien peu qui ayent été physionomistes; presque tous se sont bornés à exprimer le langage des passions, et ils n'ont pas été plus loin; il en est cependant, dont les ouvrages méritent à tous égards une attention particulière.

On peut étudier chez le *Titien* la noblesse du style, le naturel et le sublime de l'expression, les visages voluptueux.

Michel-Ange nous fournira des caractères énergiques, fiers, dédaigneux, sérieux, opiniâtres, invincibles.

Nous admirerons dans les têtes du *Guide* l'expression touchante d'un amour tranquille, pur, céleste.

Les ouvrages de *Rubens* nous offriront les linéamens de la fureur, de la force; de l'ivrognerie, de tous les excès du vice.

Wander-Werf sera notre modèle pour les physionomies modestes et souffrantes.

Nous chercherons chez *Laïresse*, chez le *Poussin*, et surtout chez *Raphaël*, une composition simple, la profondeur dans les pensées, le calme de la noblesse, un sublime inimitable. *Raphaël* ne saurait être assez étudié ; mais ce n'est que dans le grand genre, auquel ses figures et ses airs de tête se rapportent toujours.

Il ne faut pas attendre beaucoup de noblesse de *Hogarth*, le vrai beau n'était guère à la portée de ce peintre, que je serais tenté d'appeler le *faux prophète de la beauté* : mais quelle richesse inexprimable dans les scènes comiques ou morales de la vie ! personne n'a mieux caractérisé les physionomies basses,

les mœurs crapuleuses de la lie du peuple, les charges du ridicule, les horreurs du vice.

Gérard Dow a bien rendu les caractères bas et ceux des frippons, les physionomies qui expriment l'attention. On voit à Dusseldorf un tableau de lui, représentant un charlatan entouré de la populace : ce morceau serait une excellente théorie pour les lignes physionomiques.

Je consulterais *Wilkenboon*, pour l'expression de l'ironie.

Spranger pour les positions violentes.

Callot avait le talent de représenter avec un naturel singulier les mendians, les filoux, les bourreaux. C'est aussi le genre de *A. Bath.*

Je choisirais *Henri Goltius* et *Albert Durer* pour toute sorte de

sujets comiques et bas, pour les paysans, les valets etc.

Martin de Vos, *Lucas de Leyde* et *Sébastien Brand*, ont excellé dans le même genre; mais on trouve aussi chez eux des physionomies pleines de noblesse.

Rembrand entr'autres mérites, avait celui de rendre les passions du petit peuple.

Annibal Carache, entendait supérieurement le comique et les charges de toute espèce. Il avait surtout le talent si nécessaire aux physionomistes, de présenter le caractère en peu de traits.

Chodowiecki seul vaut toute une école; ses enfans, ses jeunes filles, ses mères de famille, ses valets sont admirables. Chez lui chaque vice a ses traits caractéristiques, chaque passion les attitudes et les

gestes qui lui conviennent. Il a étudié en observateur habile tous les rangs de la société. La cour et la ville, le bourgeois et le militaire lui fournissent tour-à-tour les scènes les plus variées et les plus vraies.

Schellenberg a un tact particulier pour rendre les ridicules de province.

On peut citer de *Lafage* ses bacchanales, ses physionomies gaies et voluptueuses.

Rugendas est le peintre de la fureur, de la douleur, des grands effets de la passion.

Bloemaert n'a pour lui que les attitudes qui marquent l'abattement.

Les têtes de *Schlütter* gravées à l'eau forte par *Rode*, caractérisent à merveille la souffrance dans les grandes ames.

Le gigantesque est le genre fa-

vori de *Fuerly*, son génie s'exerce sur des caractères énergiques. Il peint à grands traits les effets de la colère, de la frayeur et de la rage, toutes sortes de scènes terribles.

Toutes les passions se trouvent réunies dans les yeux, les sourcils et les bouches de *Lebrun*. C'est d'après lui que j'ai fait dessiner toutes les expressions des passions, dont je parlerai dans cet ouvrage.

Je vais transcrire ici de *Lavater* plusieurs articles qui renferment d'excellens principes sur l'étude de la physiologie.

I.

La nature, a modelé tous les hommes d'après une forme fondamentale. Plus l'extérieur d'un individu s'écarte de cette forme, plus il est choquant : au contraire, plus

il s'en approche, plus il a de beauté et de perfection.

Cependant un extérieur rebutant n'exclud pas toujours de grandes facultés intellectuelles. Le génie et la vertu se cachent quelquefois dans une cabane obscure. Pourquoi ne pourraient-ils pas aussi quelquefois revêtir une forme irréguliere? mais d'un autre côté; on doit convenir qu'on rencontre telle et telle forme, où le génie et la noblesse du sentiment ne sauraient trouver entrée. Le physionomiste s'appliquera donc à connaître quelles sont les formes régulièrement belles qui appartiennent exclusivement aux grands esprits, quelles sont les formes irrégulieres qui conservent encore assez d'espace pour admettre le talent et la vertu, où qui, en retrécissant cet espace d'un côté, concentrent peut-être

d'avantage l'énergie des dispositions naturelles.

I I.

Lorsqu'un trait principal du visage est significatif, le trait accessoire le sera aussi. Le dernier a son principe comme le premier. Tout a ses causes, ou rien n'en a.

I I I.

Le plus beau des visages est susceptible de dégradation. Il n'en est point de si laid qui ne puisse prétendre à l'embellissement ; bien entendu cependant, que dans ces changemens, la forme du visage et le genre de la physionomie conservent toujours leur base primitive.

C'est au physionomiste à étudier les dégrés de la perfectibilité, ou de la corruptibilité de chaque forme de visage. Il faut qu'il combine souvent

l'idée d'une belle action avec un visage rebutant, et réciproquement l'idée d'une action vile avec une physionomie heureuse.

IV.

Etudiez avec une attention particulière les visages auxquels vous trouverez un défaut total de correspondance. Deux visages qui offrent un parfait contraste, sont un spectacle intéressant pour le physionomiste.

V.

Abandonnez-vous toujours aux premières impressions, et même fiez-vous y plus qu'aux observations. Vos apperçus sont-ils le résultat d'un sentiment involontaire excité par un mouvement subit ? Soyez sûr que la source en est pure, et que vous pouvez vous passer de recourir à

l'induction. Ce n'est pas cependant qu'il faille négliger les recherches : mais lorsqu'elles s'accordent avec la première impression, suivez les sans crainte.

V I.

De toutes les observations que vous avez occasion de faire, n'en négligez aucune, quelque fortuite, quelque indifférente qu'elle paraisse. Recueillez-les toutes avec un soin égal ; tôt-où-tard vous en connaîtrez l'utilité.

V I I.

Remarquez les différentes natures, les grandes, les moyennes, les petites, les contrefaites. Examinez ce qui est commun à chacune.

V I I I.

Remarquez aussi la voix, comme font les Italiens dans leurs passeports et dans leurs signalemens. Dis-

tinguez si elle est haute ou basse ; forte ou faible, claire ou sourde, douce ou rude, juste ou fausse. Observez quelles sont les voix et les fronts qui s'associent le plus souvent : pour peu que vous ayez l'oreille délicate, comptez que le son de la voix vous fournira bientôt des indices sûrs, auxquels vous reconnaîtrez la classe du front, du tempérament et du caractère.

I X.

Distinguez ce qui est naturel ou accidentel, ce qui est produit par des causes violentes. Tout ce qui est naturel est continu, et cette continuité est le sceau que la nature imprime à toutes les formes qui ne sont pas monstrueuses.

X.

Je ne prétends pas que le phy-

sionomiste doive toujours juger en dernier ressort sur un signe unique. Je dis seulement qu'il le peut dans certains cas. Certains traits particuliers sont quelquefois décisifs. Souvent le front, le nez, les lèvres, les yeux, annoncent exclusivement l'énergie ou la faiblesse, la pénétration ou la stupidité, l'amour ou la haine. Observez avec soin la forme, la couleur, la chair, les os et les muscles; la souplesse ou la roideur des membres, les mouvemens, l'attitude, la démarche et la voix; les expressions, les actions, les passions, les ris et les pleurs; la bonne et la mauvaise humeur; l'emportement et le calme.

Peu-à-peu vous parviendrez à deviner une partie par l'autre. La connaissance d'un ou deux détails vous conduira à un troisième, et

successivement à tous les autres. Vous déterminerez d'après le son de la voix la forme de la bouche, et celle-ci vous fera pressentir les paroles qu'elle va prononcer. Vous jugerez du style par la forme du front et réciproquement.

X I.

Il est pour la physionomie des momens décisifs, qu'il importe essentiellement d'observer. Tel est celui d'une rencontre imprévue, ou seulement le premier abord ; l'instant où l'on se présente dans une compagnie, celui où l'on sort. Tel est encore d'une façon plus particulière, le moment ou une passion violente est sur le point d'éclater, et le moment qui suit ce premier éclat. Tel est surtout celui ou la passion est subitement réprimée par la présence

d'un personnage respectable. C'est dans cette dernière circonstance, qu'on découvre d'un même coup d'œil, et la force de la dissimulation, et les traces encore subsistantes de la passion.

Souvent un mouvement de tendresse ou de pitié, de tristesse, de colère ou d'envie, suffit pour faire juger du caractère d'un homme. Mettez en opposition le calme le plus parfait, et l'emportement le plus violent. Comparez ces deux états, et vous verrez ce que chaque individu est ou n'est pas, ce qu'il pourra être, ou ce qu'il ne sera jamais.

XII.

Le degré d'attention que donne une personne à qui on parle, détermine en elle le degré de jugement, de bonté d'ame, d'énergie. Celui

qui est incapable d'écouter est incapable de sagesse et de vertu. Aussi un seul visage où se peint l'attention vous fournira des indices, qui vous aideront à déchiffrer les qualités les plus estimables.—Un homme que vous verrez fixer d'un regard attentif et tranquille chaque objet dont il s'occupe, est un sujet d'étude admirable pour le physionomiste.

XIII.

Voici quelques traits dont le concours promet la physionomie la plus heureuse.

Une conformité frappante entre les trois parties principales du visage, le front, le nez et le menton.

Un front qui repose sur une baze presque horizontale avec des sourcils presque droits, serrés et hardiment prononcés.

Des yeux bleus ou d'un brun clair, qui paraissent noirs à une petite distance, et dont la paupière de dessus ne couvre que le quart ou un cinquième de la prunelle.

Un nez dont le dos est large et presque parallèle des deux côtés, avec une legère inflexion.

Une bouche d'une coupe horizontale, mais dont la lèvre de dessus s'abaisse doucement par le milieu. La lèvre inférieure ne doit pas être plus épaisse que celle d'enhaut.

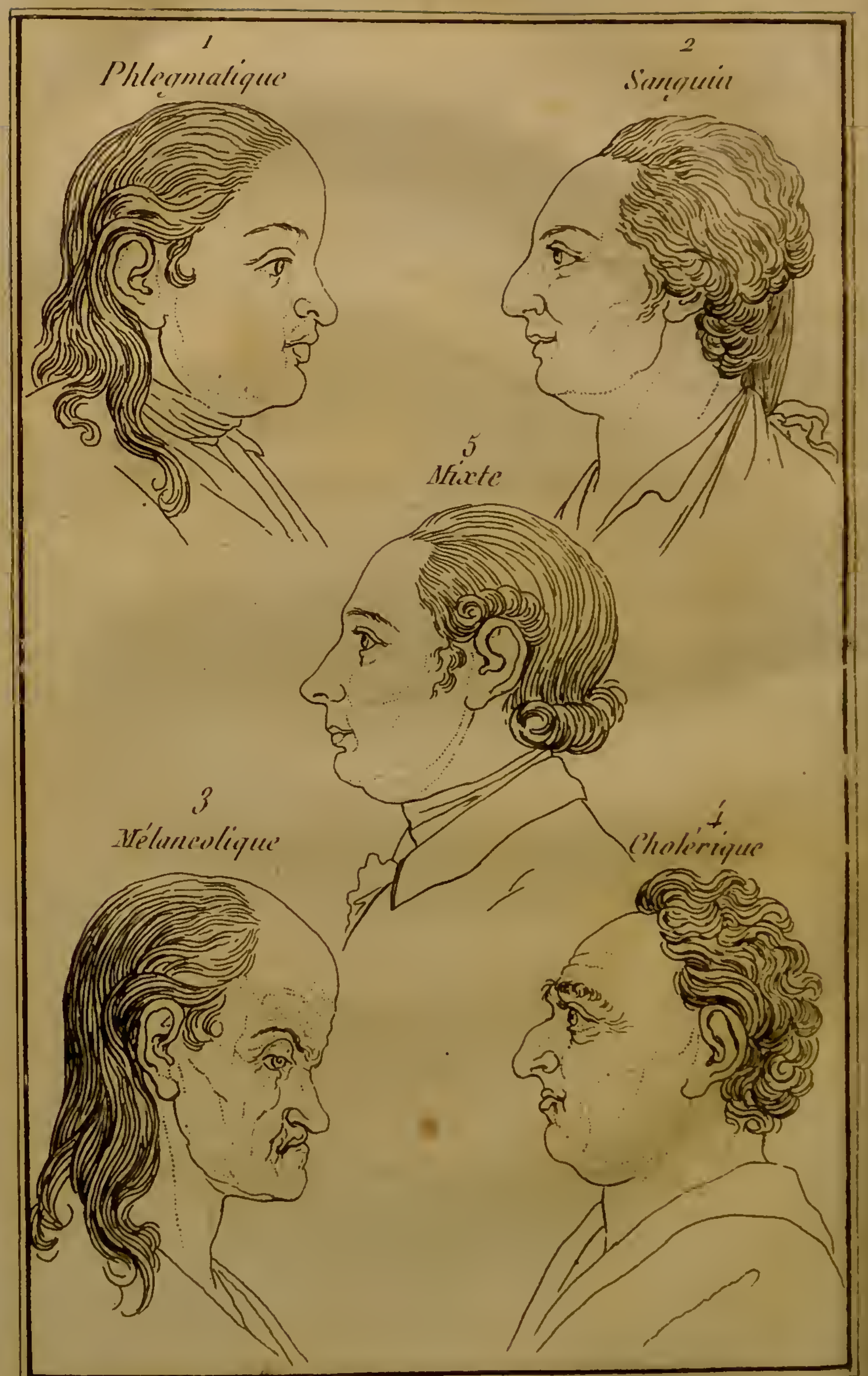
Un menton rond avancé en saillie.

Des cheveux courts, d'un brun foncé, et qui se partagent en grosses boucles frisées.

Voilà les traits dont l'assemblage heureux paraît à *Lavater*, du meilleur augure, et par conséquent de la plus grande beauté. Il termine ce fragment par une observation

parfaitement juste. Je suis persuadé, dit-il au physionomiste que plus vous ferez de progrès, plus vous apprendrez à être indulgent et circonspect.. Vous serez tour-à-tour confiant et timide ; mais plus vous acquerrez de connaissances, et plus vous serez reservé dans vos jugemens.

Planche. B.


1
Phlegmatique
2
Sanguin
5
Mixte
3
Mélancolique
4
Cholérique

II. DIVISION.

Inclinations naturelles ayant rapport à la Physiologie.

CHAPITRE PREMIER.

Des Tempéramens.

De même que chacun de nous a sa forme et sa physionomie, de même aussi chaque corps humain à son tempérament particulier. L'humidité, la sécheresse, la chaleur et le froid, sont les quatre qualités principales du corps, comme aussi ces quatre qualités ont pour base

les quatre élémens, l'eau, la terre, le feu et l'air.

De là naissent quatre tempéramens principaux : le colère où la chaleur domine, le flegmatique où l'humidité a le dessus, le sanguin où il y a plus d'air, et le mélancolique où la terre prévaut. C'est-à-dire que l'élément dominant est celui qui fournit le plus de parcelles dans la composition de la masse du sang et du suc nerveux; c'est dans cette dernière partie surtout qu'il se convertit en substances infiniment subtiles, et pour ainsi dire, volatiles.

Dans l'estimation des tempéramens, ou plutôt du degré d'irritabilité sur un même objet donné, il faut distinguer soigneusement deux choses : une tension momentanée, et l'irritabilité en général; ou en d'autres

termes, la *physionomie* et le *pathos* du tempérament.

On observera encore que la température ou l'irritabilité du systême nerveux de chaque être organique répond à des contours déterminés; que le profil seul par exemple, offre des lignes dont la flexion permet d'établir le dégré d'irritabilité.

Tous les contours du profil du visage ou du corps humain en général présentent des lignes caractéristiques, que nous pouvons considérer au moins de deux manières différentes; d'abord suivant leur nature intérieure, ensuite d'après leur position. Leur nature intérieure, est de deux sortes, droite ou courbe; l'extérieure est ou perpendiculaire, ou oblique. L'une et l'autre ont plusieurs subdivisions, mais qu'il n'est pas difficile de classifier. Si l'on ajou-

tait encore à ces contours du profil quelques lignes fondamentales du front, placées les unes au-dessus des autres, je ne douterais plus qu'on ne parvint à en déduire la température de chaque individu, le plus haut et le plus bas dégré de son irritabilité, en un mot sa physionomie.

Le *Pathos* du tempérament, l'instant de son irritation effective, se montre dans le mouvement des muscles, lequel est toujours dépendant de la constitution et de la forme de l'individu. Il est vrai que chaque tête est susceptible jusqu'à un certain dégré de tous les mouvemens des passions; mais comme ce dégré est infiniment plus difficile à trouver et à déterminer, que les contours dans l'état de repos, et que ceux-ci nous mettent d'ailleurs à portée de juger par induction, du dégré d'é-

lasticité et d'irritabilité, on pourrait, pour commencer, s'en tenir à ces contours seuls, et même se contenter de la ligne du visage en profil, ou de la ligne fondamentale du front, puisque la tête est le sommaire de tout le corps, et que le profil ou la ligne fondamentale du front est à son tour le sommaire de la tête. Plus une ligne approche de la forme circulaire, et à plus forte raison de l'ovale, plus elle répugne à la chaleur du tempérament colère; au contraire elle en est l'indice plus ou moins certain, à mesure qu'elle est droite, oblique ou coupée.

Dans le N°. 1, planche B, tout montre le flegmatique. Toutes les parties du visage sont émoussées, charnues, arrondies, les sourcils hauts et peu fournis, le front ar-

rondi, également incapable d'énergie et de réflexion.

Le N°. 2, est l'image d'un sanguin. Ses vaisseaux accoutumés à se gonfler au moindre mouvement, sont marqués sur son visage. Ses yeux sont animés et sa bouche décèle un penchant au plaisir.

On reconnaît le colérique (N°. 3) à l'épaisseur des sourcils, à la pointe du nez aigue et énergique, la narine large, et marquant une respiration plus forte. Chez les gens fort colères on apperçoit beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle, et en même tems la paupière supérieure se retire, au point qu'elle disparait presqu'entièrement, tant que l'œil reste ouvert; ou bien si l'œil est enfoncé, les contours en sont vigoureusement prononcés. Ceux du flegmatique au contraire, sont

plus mous, plus émoussés, plus flasques et moins tendus. Vu de profil, l'œil du colère présente des contours fortement courbés, tandis que chez le flegmatique ils sont légèrement ondés. Une lèvre de dessous qui avance est toujours l'indice de ce dernier tempérament, elle provient de la surabondance et non de la disette des humeurs ; si en outre elle est anguleuse et fortement exprimée, elle devient la marque d'un flegme mêlé d'une teinte colérique, c'est-à-dire, d'une humeur tranquille, qui peut se laisser aller aux premiers bouillons de la colère. La lèvre d'en bas est-elle molle, écourtée, pendante — alors c'est du flegme tout pur.

On reconnaîtra sans doute une grande vérité dans le profil du *mélancolique* (N°. 4). Ce regard opi-

niatrément baissé ne se relevera pas pour contempler et admirer les merveilles du firmament. Un point obscur l'attache à la terre, et absorbe toutes ses pensées. La lèvre, le menton, les plis de la joue, annoncent une ame sombre et chagrine, qui ne s'ouvre jamais à la joie. L'ensemble de la forme et les sillons du front, répugnent absolument à la gaîté; tout, jusqu'à ces longs cheveux plats, ajoute à l'air de tristesse qui est répandu sur cette figure.

Il y a des mélancoliques d'un tempérament très sanguin. Irritables au dernier point, doués d'un sentiment moral exquis, ils se laissent entraîner au vice. Ils le détestent et n'ont pas assez de force pour lui résister. La tristesse et l'abattement auquel ils sont livrés, se peignent dans leur regard qui cherche à se cacher, et

dans quelques petites rides irrégulières qui se forment sur le front; et tandis que les mélancoliques proprement dits ont ordinairement la coutume de fermer la bouche, ceux dont je parle, la tiennent toujours un peu entr'ouverte. Souvent les gens mélancoliques ont les narines petites : rarement vous leur trouverez les dents belles ou bien rangées.

On remarque en général que les personnes gaies ont de belles dents. Cela vient, sans doute, de ce que leur bouche s'ouvrant à chaque instant pour rire, l'air qui est le souverain conservateur et réparateur de tout, frappe plus souvent leurs dents et en fortifie l'émail. Chez les mélancoliques au contraire; les lèvres sont presque toujours jointes, ou même pressées l'une contre l'autre; de sorte que leurs dents n'é-

tant point rafraichies par le contact de l'air, perdent peu-à-peu leur émail et deviennent très aisées à carier. Par la même raison on a observé plus d'une fois que les personnes qui dorment la bouche ouverte, ont les dents belles et d'un superbe émail.

Le tempérament *mixte*, (N°. 5) est très difficile à caractériser. Sa physionomie est trop marquée pour le flegmatique, trop douce pour le colère, trop sérieuse pour le sanguin, trop ouverte, pas assez profonde, ni assez sillonnée pour le mélancolique. Un homme de cette trempe ne produira rien de neuf : mais il s'entendra à choisir, ranger et combiner les matériaux qui sont à sa disposition. Une grande mémoire, une élocution aisée, le choix des expressions, beaucoup de zèle à poursuivre un

but — voilà ce qui semble distinguer particulièrement les physionomies de cette espèce.

Il y a des physionomies qu'on serait tenté d'appeller *pétrifiées*. Elles sont isolées, n'intéressent personne, ne participent à rien, ne sont susceptibles de rien, et se communiquent difficilement. Ces sortes de gens ne sont ni bons ni mauvais, ni sensés ni insensés, ils n'ont ni vices ni vertus, et leur caractère est de n'en point avoir.

Il ne sera pas inutile d'indiquer en peu de mots quelques observations et de proposer quelques questions sur ce qui regarde les tempéramens.

Première question. L'homme doit-il subjuguer son tempérament, ou travailler à le détruire ?

Il serait je crois tout aussi impossible de changer tout-à-ſait notre tempérament que de changer nos sens ou nos muscles.

Naturam expellas ſurcâ, tamen usquè recurret.

Cette entreprise serait entièrement au-dessus de nos forces ; et les efforts que nous ferions pour y réussir ne pourraient qu'aigrir de plus en plus notre caractère. Lorsque nos esprits ont pris un cours, il n'est pas en notre pouvoir de l'arrêter, ou de le détourner. Ils sont indépendans de notre volonté, comme la circulation du sang, ou la respiration. Ainsi tout le secours de la philosophie se borne à étudier le penchant que la nature nous a donné, à éviter les occasions qui peuvent y donner lieu, et le réveiller ; en un mot à fuir cet en-

nemi secret, aulieu de le combattre.

Je ne parle icì que des penchans naturels et inhérens, pour ainsi dire, à notre constitution, car il en est, que la mauvaise éducation, ou une imagination déréglée, ont pu faire naître en nous, et que l'habitude enracine dans notre être, au point que, pour leur résister, nous sommes forcés d'employer tous les secours de la philosophie. Mais enfin on peut les éteindre; il en est de ceux-ci, comme d'une plante parasite et étrangère, que les soins et la culture détruisent dans un terrein qui n'était pas fait pour elle.

Seconde question. Comment un père colère doit-il traiter et guider son fils colère? une mère sanguine, sa fille mélancolique? un ami flegmatique son ami colère? en un mot, de quelle manière un tempérament

doit-il se comporter envers un autre tempérament ?

A céla je répondrai : qu'il faut éviter autant qu'il est possible d'établir des relations immédiates entre deux tempéramens contraires, qu'il convient de leur ménager toujours l'intervention d'un troisième qui tienne des deux autres. Un homme colère doit éviter de traiter avec un autre homme colère, sans le secours d'un flegmatique sanguin. Un sanguin se gâtera en se liant avec quelqu'un qui l'est autant que lui. Un tempérament fort colère fatiguera le flegmatique jusqu'à l'épuiser, en excitant en lui une trop grande tension. Gardez-vous de rapprocher le mélancolique du sanguin ; et ne mettez jamais celui-ci à coté d'un colère, sans leur donner pour médiateur un sanguin flegmatique.

Troisième question. Quel genre d'occupation doit-on assigner à chaque tempérament ?

Il faut proposer à chaque tempérament des choses qui ne soient ni tout-à-fait analogues, ni tout-à-fait opposées à sa constitution. Dans le premier cas il se néglige, et dans le second il se rebute. Il n'y a pas de vertu à suivre l'impression du tempérament, mais il est dangereux de devoir toujours lutter contre lui.

Quatrième question. Quels sont les traits distinctifs de la physionomie pour chaque tempérament, dans des âges et des sèxes différens ?

Le tempérament mélancolique creuse et contracte de plus en plus les traits du visage ; le sanguin les ride toujours d'avantage ; le colère les courbe et les aiguise ; le flegmatique les affaisse et les relâche.

Cinquième question. Quels sont les tempéramens les plus propres à l'amitié ?

Le lièrre s'attache à l'ormeau qui le soutient. L'abeille, l'oiseau timide, le faible agneau ont des amis, une société. Le lion n'en a pas. Ainsi l'homme sans force et sans caractère, a besoin d'amis, pour les consulter dans ses projets, ou pour leur faire partager ses plaisirs et ses peines. C'ést donc ou parce qu'il manque de caractère pour se décider seul, ou parce qu'il ne se sent pas assez de courage pour suffire aux affections de son ame ; c'est en un mot par faiblesse que nous aimons, et plus nous sommes faibles, plus nous avons d'amis.

Vérité dure ! mais incontestable ! d'un autre côté ; si nous considérons les malheurs qui nous assiègent

depuis le premier moment de notre existence, jusqu'au dernier soupir, combien faudrait-il de force pour résister seul à l'orage! L'homme le plus courageux n'a-t-il pas aussi des momens de faiblesse? c'est alors, qu'il est doux de trouver des consolations dans le sein d'un être sensible. Le caractère le plus inflexible éprouve plus d'une fois en sa vie, des momens de sensibilité et d'attendrissement. Il sent alors le besoin d'avoir un ami. Que deviendra le malheureux, s'il se trouve sans appui? souvent une parole douce, un seul mot de consolation porte un beaume salutaire sur les blessures les plus profondes de notre cœur. L'amitié adoucit la douleur, comme le sommeil répare les fatigues. L'un et l'autre prouvent notre faiblesse, l'un et l'autre en sont les soutiens

et les réparateurs : mais hélas ! le malheureux ne trouve ni sommeil ni amitié.

Ce serait ici le lieu de parler des vrais amis. — Où sont-ils ? — j'ai parcouru bien des grandes villes, et je n'en ai pas encore trouvé. J'ai habité les champs et j'ai vu avec douleur que l'envie respirait sous le chaume comme dans les palais. Où trouver la véritable amitié ! — elle est rare à Paris ; pour moi je n'y croirai qu'au retour du siècle d'or.

Quoiqu'il en soit, ne trouvant pas sous mes yeux d'exemple moderne, j'aurai recours aux bons amis dont l'antiquité nous parle, *Oreste* et *Pylade* m'offrent un grand modèle d'amitié. Or l'un était colère, même furieux, et l'autre avait assez de courage et de douceur, pour

partager la tristesse de son ami. Nous pouvons conclure par induction qu'il faut pour l'amitié, un tempérament colérique adouci par la mélancolie. Ce dernier tempérament s'accorde d'ailleurs parfaitement avec la rêverie douce et paisible que l'amitié fait naître.

Sixième question. Quels sont les tempéramens les plus faits pour l'amour ?

Pour bien répondre à cette question, il faut considérer l'amour sous deux rapports différens, savoir : l'attrait du plaisir, et la liaison où la convenance de deux ames sensibles.

La nature toujours sage, toujours fidèle à ses principes a attaché une jouissance à tous les actes physiques qui tendent à notre conservation ou reproduction. Ainsi l'amour suivant

cette loi, se bornait au plaisir des sens. Ce penchant, que nous avons depuis appellé un feu céleste, n'était alors que la jouissance du moment, et l'amour disparaissait avec l'éclair qui l'avait fait naître. En exaltant notre imagination, la société nous apprit bientôt à raffiner sur tous les plaisirs. Alors on voulut mettre un haut dégré d'importance à une chose qui en méritait si peu. On inventa les noms de pudeur, de modestie, de fidélité, de constance, etc. Les deux sèxes commencèrent à s'imposer à cet égard les lois les plus sévères, sans doute, pour avoir le plaisir de les enfreindre en cachette. Enfin on parvint à faire de l'amour une passion. Et quelle foule de contradictions et de ridicules ont depuis assiégé et étouffé ce sentiment si naturel! Quel est

l'amant qui a réfléchi un seul instant sur la promesse qu'il a fait plus d'une fois en sa vie, d'être fidèle jusqu'à la mort ? C'est cependant cette promesse si peu réfléchie, qui devient pour l'être aimant, un bonheur aussi peu réfléchi que la promesse.

D'abord la pudeur présente bien des épines, ce sèxe charmant, qui par sa conformation est plus enclin au plaisir que le nôtre, prend une peine extrême pour nous cacher ses desirs. Mille refus, mille mauvais traitemens sont mis en jeu, et tout cela pour nous enchaîner d'avantage. O femmes ! femmes ! vous brûlez de céder, au moment où vous nous repoussez avec mépris ; vous mettez tout votre soin à exalter votre vertu à nos yeux, c'est sans doute, pour nous ménager une plus grande sur-

prise, au moment où il vous plaira de nous détromper.

Mais vos efforts sont vains, la langueur de vos yeux, la palpitation de votre cœur, vous ont trahies. L'amour est physionomiste! — pourquoi serrer avec tant de soin son bandeau, puisqu'un seul moment doit suffire pour le faire tomber?

A force de chercher quelque chose de surnaturel à une passion tout-à-fait humaine, et lui donner plus de force, nous l'avons entourée, et renforcée, pour ainsi dire, de toutes les autres passions. L'espérance, la crainte, la douleur, la jalousie. — La jalousie! passion effrénée qui punit les hommes de l'avoir inventée! monstre affreux qui nous poursuit et nous dévore au sein des plus douces jouissances! — Elle plane sur nous et nous accable, comme

ces songes effrayans qui pèsent sur notre sein, dans un sommeil agité, et nous offrent mille dangers, mille morts, mille tourmens, qui n'existent que dans notre imagination déréglée. Ainsi la jalousie voltige sans cesse autour de nous, et renouvelle à chaque instant les maux que nous enfantons nous-même, et auxquels nous nous livrons avec un affreux plaisir.

L'amour a donc subi l'altération, la corruption dont la société a atteint toutes les affections de notre ame, et cette folie qui l'accompagne est devenue pour tous les êtres sensibles une source inépuisable de peines. Ainsi pour nous faire aimer les jouissances de l'amour, il faut un tempérament sanguin ; et un tempérament flegmatique, pour adoucir et nous faire supporter l'a-

mertume de ses chagrins. En un mot le tempérament sanguin est propre au plaisir des sens ; et le sanguin flegmatique est fait pour l'amour considéré comme passion.

CHAPITRE II.

De la force et de la faiblesse des constitutions.

On appelle force de corps, cette faculté naturelle de l'homme, en vertu de laquelle il agit puissamment et sans effort sur un autre corps, sans céder aisément lui-même à une impulsion étrangère : plus un homme est difficile à être mû, plus il est fort — moins il résiste au choc d'un autre corps, plus il est faible.

On distingue deux sortes de forces ; l'une *tranquille*, dont l'essence consiste dans l'immobilité ; l'autre *vive*, qui a pour essence le mouvement, c'est-à-dire, qui le produit sans y céder elle-même. Celle-ci

rappelle l'élasticité d'un ressort ; celle-là la fermeté d'un rocher.

Je mets au premier rang des gens forts ces espèces d'Hercules, chez qui tout annonce la constitution la plus robuste ; ils sont tout os et tout nerf ; leur taille est élevée, leur chair est ferme et compacte ; ce sont des colonnes inébranlables.

Ceux de la seconde classe sont d'une complexion qui n'a pas la même fermeté, ni la même densité ; ils ont moins de corpulence et sont moins massifs que les précédens ; mais leur puissance se développe en raison des obtacles qu'elle éprouve. Lutte-t-on contr'eux ? veut-on reprimer leur activité ? ils soutiennent le choc avec vigueur, et le repoussent avec une force élastique, dont les gens les plus nerveux seraient à peine capables.

La force naturelle de l'éléphant dépend de son système osseux ; irrité ou non, il porte des fardeaux immenses ; il écrase sans aucun effort, et sans le vouloir, tout ce qu'il rencontre sous ses pas. La force d'un lion irrité est d'un genre bien différent : mais ces deux espèces de forces supposent la solidité des parties fondamentales, et la même solidité dans l'ensemble.

La mollesse du corps en détruit la force. Il est donc facile de juger de la force primitive d'un homme par la mollesse ou par la solidité de sa complexion. De même aussi un corps élastique a des signes distinctifs. Quelle différence entre le pied de l'éléphant et celui du cerf, entre le pied d'une guêpe et celui d'un moucheron !

Une force solide et tranquille se

manifeste par une taille bien proportionnée, plutôt trop courte que trop haute, par une nuque épaisse, de larges épaules, un visage plus osseux que charnu, même en pleine santé.

Voicì quelques autres signes qui annoncent cette espèce de force. Un front court, compact et même noué. Des sinus frontaux bien marqués, qui n'avancent pas trop, et qui sont entièrement unis au milieu, ou fortement incisés; mais dont la cavité ne doit pas se borner à un simple applatissement de la surface. Des sourcils touffus et serrés, placés horizontalement et qui joignent les yeux de près. Des yeux enfoncés et un regard assuré. Un nez large, ferme, osseux près de la racine. Des contours droits et angulaires; les cheveux et les poils de

la barbe courts, frisés et épais. De petites dents un peu larges et bien rangées. Des lèvres closes et dont celle de dessous déborde plutôt qu'elle ne recule. Un large menton qui avance. L'os occipital noueux et saillant. Une voix pleine. Une démarche ferme.

La force élastique, la force vive, qui est un effet de l'irritation, doit être apperçue dans le moment de l'activité : mais on observera de faire abstraction des signes de cette activité, lorsque la force irritée sera réduite à son état de repos. On dira donc que tel corps, qui dans l'inactivité est capable de si peu de chose, qui opère et résiste alors si faiblement, peut être irrité et tendu jusqu'à tel point, peut acquérir tel dégré de vigueur. Il se trouvera que cette espèce de force, qui est ré-

veillée par l'irritation, réside la plupart du tems dans un corps délié, assez haut de taille, sans pourtant l'être trop, et en même tems plus osseux que charnu. Vous reconnaîtrez presque toujours à ces sortes de personnes un teint pâle tirant sur le brun ; le mouvement prompt quoiqu'un peu roide ; une démarche ferme et rapide ; le regard fixe et perçant ; des lèvres bien façonnées, qui joignent légèrement, mais exactement.

Les indices suivans sont ceux de la faiblesse, une grande structure sans proportion ; beaucoup de chair et peu d'os ; la tension des muscles ; une contenance mal assurée ; une peau lache ; les contours du front et du nez arrondis, émoussés, et surtout creusés ; un petit nez et de petites narines ; le menton court et

rentrant ; un long cou cylindrique ; le mouvement ou fort rapide , ou fort lent , mais dans l'un et l'autre cas point de démarche ferme ; le regard sombre ; les paupières abattues ; la bouche béante ; les dents longues , jaunâtres , ou verdâtres ; une machoire allongée , avec une emboîture près de l'oreille ; la chair blanche ; une chevelure blonde , douce et longue , la voix claire. etc.

CHAPITRE III.

Physionomie des malades.

SI un médecin pouvait dire en voyant une personne, vous avez telle maladie à craindre, prenez telle ou telle précaution, quels grands avantages pourraient résulter d'une telle prévoyance !

Zimmermann, dans son admirable *traité de l'expérience*, caractérise parfaitement l'état des différentes maladies produites par les passions. « Un esprit observateur, dit-il, recherche la physionomie des malades. Cette physionomie se communique il est vrai, à toute l'étendue du corps, mais on apperçoit en particulier dans l'air du visage et dans

les traits, des signes qui font juger de la nature de la maladie, de ses changemens et de ses progrès. Le malade a souvent la mine de la maladie; cela se voit dans les fièvres chaudes, étiques et billieuses, dans les pâles couleurs, dans la jaunisse, dans la bille noire, et dans les maladies des vers.

» Cette mine dont je parle ne saurait échapperà l'observateur le moins attentif, surtout dans les ravages du mal vénérien. Dans les fièvres chaudes, plus le visage perd de son air naturel, plus il y a de danger. Un homme dont le regard était autrefois doux et serein, et qui le visage en feu, me fixe d'un œil inquiet et effaré, me fera toujours craindre un dérangement d'esprit. D'autres fois, et dans les inflammations de poitrine, j'ai vu pâlir le visage, et

le regard s'égarer à l'approche d'un paroxisme qui transissait de froid le malade, et le laissait même sans connaissance. Des yeux troublés, des lèvres pendantes et blêmes sont de mauvais symptômes dans les fièvres chaudes, parce qu'ils supposent une grande débilitation ; le danger est très pressant, quand le visage décheoit subitement. La gangrène y est, lorsque dans les maladies inflammatoires, le nez devient pointu, le teint plombé et les lèvres bleuâtres ».

En général le visage annonce souvent l'état du malade, par des signes qui ne reparaissent point ailleurs et qui sont de la plus grande signification. Les yeux seuls fournissent nombre d'observations à faire. *Boerhave* examinait ceux de ses malades avec une loupe, pour voir si le sang

montait dans les petits vaisseaux. *Hippocrate* tenait à mauvais augure lorsque les yeux du malade fuyaient la lumière ; lorsque les larmes en découlaient involontairement ; lorsqu'ils devenaient louches ; lorsque l'un paraissait plus petit que l'autre ; que le blanc commençait à rougir, les artères à noircir, à s'enfler ou à se retirer extraordinairement.

Les mouvemens du malade et son assiette dans le lit doivent également être placés au nombre des signes distinctifs. On voit souvent le malade porter la main vers le front, tâtonner dans l'air, gratter le mur, tirailler ses draps de lit ; et tous ces mouvemens ont leur signification, comme ils ont leur cause. L'assiette du malade est analogue à l'état où il se trouve, et

mérite par cette raison une attention particulière. Plus sa situation est incommode dans une maladie inflammatoire, plus elle fait juger de l'agitation qu'il éprouve et du danger dont il est menacé. Plus l'assiette du malade approche de celle où il était en pleine santé, moins il y a à craindre pour lui.

Zimmermann fait une description admirable de l'envie et des ravages qu'elle exerce sur le corps humain. « Les effets de l'envie se manifestent déjà chez les enfans. Dominés par ce penchant ils deviennent maigres et languissans, et tombent souvent dans le marasme. En général l'envie dérange l'appétit, elle trouble le sommeil et cause des convulsions fébriles ; elle attriste l'esprit ; elle fait contracter un air bourru, impatient et inquiet : elle dispose à

des oppressions de poitrine. La bonne renommée d'autrui est suspendue comme un glaîve sur la tête de l'envieux ; il cherche à tourmenter sans cesse les autres, et il est lui-même son plus grand tourment. Voyez le jusques dans sa gaîté : il la perd, dès que son démon commence à l'agiter, dès qu'il ne réussit point à déprimer le mérite auquel il ne saurait atteindre. Alors il roule les yeux ; il remue le front, il prend un air sombre, refrogné et boudeur ».

Tous ces effets sont les mêmes dans les accès de jalousie causés par l'amour ; ils sont même plus violens : mais il y a à observer que l'homme jaloux souffre bien moins d'être écrasé par le mérite d'un rival, que de se voir préférer celui qu'il ne croit pas devoir entrer en concurrence avec lui. Une pareille

situation est le comble de la douleur : mais aussi rien n'est plus propre à dissiper les impressions d'un amour trop ardent ; et dans ce cas l'orgueil trop humilié d'un amant, est à la fois la peine et la guérison de sa jalousie. Souvent un air mistérieux dans les moindres choses, un mouvement d'inadvertance, un regard trop marqué, un sourire qu'on cherche à dérober aux yeux du jaloux, et qu'il surprend par hazard — toutes ces choses enfin qui sont quelquefois les plus innocentes du monde, causent un mal infini à un être sensible. Point de milieu en amour ; il faut savoir tout sacrifier à l'objet qu'on aime. La coquetterie, l'affectation d'esprit, d'amabilité, l'envie de se faire voir et admirer : toutes ces jouissances enfin qui ne sont telles que pour les

personnes dont le cœur est libre et incapable de se fixer, causent souvent des playes profondes et détruisent le charme de l'union la plus douce et la plus durable.

Du reste, comment éviter la jalousie! cette passion est au-dessus des efforts humains ainsi que la folie. On ne pourrait pas plutôt dire à un homme : *ne soyez point jaloux*, que *n'ayez point la fièvre*. Je ne finirai point cet article sans rapporter un trait dont j'ai été témoin et qui m'a parfaitement démontré que la jalousie n'est qu'un mal interne, un ver rongeur que le moindre évènement réveille et qui doit tôt ou tard déchirer le malheureux qui en est atteint.

Deux jeunes époux s'aimaient de l'amour le plus tendre. La femme aimable et jolie était souvent obsé-

dée de ces fades adulateurs, qui vont prodiguant par air leur encens à toutes les belles. Quelques légertés innocentes de sa part, firent croire au mari qu'elle n'était pas insensible aux soins que lui rendaient les jeunes gens de sa société.

Plus la jalousie est profonde, moins on ose en faire l'aveu : aussi cacha-t-il long-tems au fond de son cœur le poison qui le dévorait. Cependant sa tristesse et quelques momens d'humeur qui n'étaient point dans son caractère, surprirent la jeune épouse. Elle l'observa et s'apperçut que la jalousie en était la seule cause, rien n'échappe aux yeux de la personne qui aime; et elle aimait son mari. Un jour qu'elle le vit plongé dans un de ces momens de tristesse, elle lui parla à cœur ouvert, et lui témoigna le desir d'aller

vivre à la campagne ; pour avoir occasion de cesser toute espèce de société avec les objets qui avaient fait naître sa jalousie.

Le mari enchanté accepte sa proposition avec des transports de reconnaissance. Ils partent et ce couple retrouve enfin la solitude et le bonheur. Mais ce bonheur, hélas! ne devait pas durer long-tems. Bientôt la tristesse du mari recommence. Ne pouvant trouver d'aliment à sa jalousie dans la conduite présente de son épouse, le passé devint pour lui un sujet d'inquiétude et de chagrin. N'est-ce pas, disait-il quelquefois à sa femme, que de tous les jeunes gens de notre société M * * *. est celui dont la présence t'était plus agréable ? elle répondait que tous lui étaient absolument indifférens. Pourquoi n'être pas de bonne-foi ? reprenait-il. Je

ne puis t'accuser, et en renonçant à tout pour moi, n'as-tu pas assez justifié ta conduite et la sincérité de ton amour? cependant je ne puis te pardonner le mystère que tu me fais d'une amitié innocente et dont tu pourrais me faire l'aveu... N'ai-je pas surpris cent fois tes yeux fixés sur les siens?... Ne t'ai-je pas vu rire avec lui d'un air mystérieux?... Bientôt l'humeur commençait, et après quelques reproches, ce couple amoureux se séparait les larmes aux yeux et la mort dans le cœur.

Enfin un jour le jeune époux, honteux de troubler les momens de tranquilité que sa vertueuse épouse avait si bien mérités, éprouva un moment de remords qui lui fit ouvrir les yeux sur toute sa conduite passée. Il va fondant en larmes, se jetter aux pieds de sa femme et la

supplier de revenir à Paris, au sein de ses amis et de ses parens. Le mal que j'éprouve, lui dit-il est en moi. Mon ennemi n'est point à Paris, il est au fond de mon cœur. Pardonne moi mes folies, tu sais que l'amour seul en est cause. Si la tendresse la plus vive, si la flâme la plus constante, peuvent jamais réparer mes torts, je saurai les faire oublier à mon amie.

Ils reviennent à Paris. Une succession rapide de tant de mouvemens violens que la jalousie ainsi que ce racommodement si promt avoient excité dans le cœur du mari, lui causèrent une fièvre qui le mit en grand danger de mourir. Il ne dut son salut qu'aux soins et aux attentions assidues de sa femme; sa fièvre se dissipa, il recouvra la santé avec le bonheur; car sa jalousie s'é-

tait évanouie avec la fièvre. J'ai vu depuis cet heureux ménage. Plutôt amans qu'époux ils se suffisent l'un à l'autre et rien n'a troublé depuis le calme d'une union si douce.

Il n'est pas douteux que la jalousie n'aît son principe dans un mal aise intérieur, et qu'elle ne tienne autant à la constitution de la personne, qu'au dérèglement de son imagination ; ou plutôt que ce dérèglement ne vienne d'un mal physique réel. On reconnait aisément ses symptômes. L'homme jaloux à la plupart du tems le regard sombre, la démarche inégale, vous l'entendez quelquefois parler seul. D'une extrême gaîté, vous le voyez passer sur le champ à la plus noire mélancolie. On apperçoit dans ses bras et dans toute sa personne des

mouvemens convulsifs. Ses lèvres tremblent et pâlisent à l'aspect de son rival. Son teint est jaune, bilieux, ou très coloré.

Il sera encore question de la jalousie, dans la seconde partie de cet ouvrage, à l'article qui traite de l'expression des passions.

CHAPITRE III.

Passages relatifs à la Physiologie, tirés de différens écrivains.

BACON.

I.

« L'ÉDUCATION et les principes de la vertu rectifient souvent nos premiers penchans et nos dispositions naturelles.

II.

» On dirait que les hommes d'une l'aideur rebutante et difforme cherchent à se venger de l'affront qu'ils ont reçu de la nature. D'où vient qu'ils sont pour l'ordinaire difficiles, querelleurs ou moqueurs ? Est-ce qu'ils sentent le ridicule perpétuel

où ils se voyent exposés ; et que l'amour propre qui ne veut rien perdre prend sa revanche du côté de la raillerie ; ou qu'en effet ils auraient reçu du courage en dédommagement ? Quoiqu'il en soit, comptez que si vous avez un travers dans l'esprit ou dans le corps, le sot ou l'homme laid seront les premiers à le remarquer.

III.

» Celui qui cache un grand génie sous un dehors désagréable parviendra d'autant plus sûrement, que ses compétiteurs ne le redoutent pas. Peut-être est-ce la laideur qui a ouvert à plusieurs grands hommes la carrière des honneurs. On s'étonne que des empereurs ayent pris des eunuques pour favoris ; mais outre que des gens faibles par eux

mêmes et méprisés de tout le monde, en sont plus attachés à leur unique appui ; ne voit-on pas qu'ils les recherchaient pour l'agrément de la conversation, ou qu'ils en fesaient des confidens, des espions, des délateurs, et jamais des ministres ?

IV.

» La vertu, semblable a l'escarboucle, n'a de prix et d'éclat qu'en elle-même ; l'enchassure de la beauté ne la relève point : rarement se rencontrent-elles ensemble, comme si la nature avait plutôt évité de faire des monstres, qu'aspiré à produire des chefs-d'œuvre. La politesse et l'élégance sont les compagnes de la beauté ; mais l'élévation du cœur et du génie, n'entrent point dans cet assortiment. Il y a cependant des exceptions à faire.. *Auguste*, *Titus*,

Philippe le Bel roi de France, *Edouard IV* roi d'Angleterre, *Alcibiade* l'Athénien, et *Ismaël* le Persan, étaient en même tems célèbres par leurs grandes qualités et par leur beauté.

V.

» La vertu ou la méchanceté sont les armes des personnes difformes. Ces deux ressorts peuvent en faire des êtres extraordinaires. *Agésilas*, *Zangar* fils de *Soliman*, *Esope*, *Gasca* gouverneur du Pérou et *Socrate* en sont des exemples ».

Remarques d'un ami de Lavater.

I.

« Tout mouvement de colère fréquemment répété, s'annonce par

des sourcils épais, qui ont l'air de s'enfler.

I I.

» L'orgueil alonge la forme et les muscles du visage. La joie et les vertus sociales remettent les muscles, et rendent au visage sa rondeur naturelle.

I I I.

» Si l'on peut juger du caractère par les mouvemens et la démarche, je parierais toujours cent contre un qu'une démarche balançante indique un homme parcsseux et suffisant, surtout si les mouvemens de sa tête accompagnent ceux qu'il fait en marchant.

I V.

» J'aime les fossettes que forme le rire sur la joue. Ces traits physiques

ont selon moi un rapport moral; mais ils sont de plusieurs espèces. Plus le creux approche d'un demi cercle qui se ferme vers la bouche, plus il semble annoncer d'amour propre, et devient désagréable. Au contraire, plus il va en ondoyant et en serpentant, plus il est gracieux.

V.

» Je crois retrouver le siège de l'ame, mieux que par-tout ailleurs, dans les muscles voisins de la bouche : ils ne se prêtent pas au moindre déguisement. Voilà pourquoi le visage le plus laid cesse de nous déplaire, dès qu'il conserve encore dans cette partie quelques traits agréables ; voilà pourquoi rien ne répugne autant à un homme bien organisé, qu'une bouche de travers ».

Pensées détachées.

I.

« Le véritable génie produit la chaleur et la sensibilité du tempérament. Il ne s'accorde point avec un naturel flegmatique ou froid. Tous ses penchans, tous ses mouvemens sont rapides, violens, portés à l'extrême.

I I.

» Les plaisirs et les souffrances d'un homme de génie, ne ressemblent point aux plaisirs et aux souffrances du commun des hommes. Il sent les uns et les autres, avec une délicatesse que ceux-ci ne connaissent pas, et qu'il ne peuvent même concevoir ».

Passages tirés d'un manuscrit Allemand.

« Il y a autant de rapport entre le visage de l'homme et celui de la femme, qu'il y en a entre l'âge viril et l'adolescence.

» Nous savons par expérience que la rudesse ou la délicatesse des contours, est proportionnée à la vivacité ou à la douceur du caractère. Nouvelle preuve que la nature nous a revêtus de formes qui répondent à notre complexion.

» Ces signes extérieurs ne sauraient échapper à une ame susceptible de sentiment. Aussi voit-on les enfans témoigner une aversion décidée pour un homme faux, vindicatif, ou traître, pendant qu'ils

rechercheront avec empressement l'homme doux et affable, même sans le connaître.

» Les réflexions qu'on peut faire sur ce sujet, présentent trois causes différentes, les *couleurs*, les *linéamens* et la *pantomime*.

» Généralement parlant, le blanc plait aux yeux; le noir au contraire réveille des idées fâcheuses et lugubres. Cette différence d'impressions provient de la répugnance naturelle que nous avons pour les ténèbres, et de notre prédilection pour tout ce qui tient à la lumière; prédilection qui se trouve aussi dans les animaux, dont plusieurs se laissent attirer par l'éclat de la lumière et du feu. Les raisons qui nous font aimer la lumière, sont d'ailleurs faciles à expliquer. C'est elle qui nous procure une connaissance exacte

des choses ; c'est elle qui fournit des alimens à notre esprit, toujours avide de savoir ; c'est par elle que nous suppléons à nos besoins et que nous évitons les dangers. Il y a donc une physionomie des couleurs.

» Chaque partie du corps a sa signification ; de là dans l'ensemble cette expression étonnante, qui nous met à portée de juger sûrement et promtement de chaque objet. C'est ainsi, pour ne citer que les exemples les plus frappans, c'est ainsi dis-je, qu'à la première vue, tout le monde regardera l'éléphant comme un animal très intelligent, et le poisson comme un animal très stupide.

» Entrons maintenant dans quelques détails. Le haut du visage jusqu'à la racine du nez est le siège

de nos pensées, le lieu où se forment nos projets et nos résolutions. Le bas du visage est chargé de les faire éclore.

» Un nez fort saillant, et une bouche avancée, annoncent un grand parleur, un homme présomptueux, étourdi, téméraire, effronté, fripon, et ces traits indiquent en général tous les défauts qui supposent de l'audace pour entreprendre, et de la promtitude à exécuter.

» Le nez est l'expression de l'ironie et du dédain. Une lèvre supérieure qui se renverse est le signe de l'effronterie et quelquefois de la menace. Si c'est au contraire la lèvre d'en bas qui se porte en avant, elle dénote un homme fanfaron et stupide.

» Ces signes deviennent encore plus expressifs par le port de la

tête, soit que celle-ci se lève d'un air de fierté, ou soit qu'elle promène à l'entour des regards orgueilleux. La première de ces attitudes marque le dédain, et le nez y concourt toujours efficacement. L'autre geste est le comble de l'audace et décide alors en même tems le jeu de la lèvre d'en bas.

» D'un autre coté, lorsque le bas du visage est enfoncé, il promet un homme discret, modeste, grave et reservé. Ses défauts seront la fausseté et l'opiniâtreté.

» Un nez droit annonce de la gravité ; ses inflexions, un caractère noble et généreux.

» Jusqu'icì nous avons examiné le visage dans sa longueur. Prenons le maintenant dans sa largeur.

» Considéré sous ce point de vue, il offre deux espèces générales. Dans

la première, les joues forment deux surfaces presqu'égales ; le nez s'élève au milieu comme une éminence. L'ouverture de la bouche fait l'effet d'une coupure qui s'alonge en ligne droite et la courbure des machoires est peu marquée. Avec ces dimensions, la largeur du visage est toujours disproportionée à sa longueur ; il en prend un air lourd et massif, qui suppose un esprit à tous égards borné, un caractère foncièrement opiniâtre, inflexible : dans les visages de la seconde espèce, le dos du nez est fortement prononcé ; des deux côtés toutes les parties forment entr'elles des angles aigus ; l'os de la joue ne parait point. Les coins des lèvres se retirent, et la bouche aussi, à moins qu'elle ne se concentre dans une ouverture ovale. Enfin les machoires se ter-

minent vers le menton, en pointe aigue. Les visages ainsi conformés promettent un esprit plus délié, plus rusé et plus actif que ceux de la première classe.

» Les extrêmes d'une physionomie de cette première classe offriraient à mes yeux l'image d'un homme rempli de l'amour propre le plus désordonné ; ceux de la seconde, peindraient le cœur le plus honnête et le plus généreux, animé d'un zèle ardent pour l'humanité.

» Les extrêmes, je le sais, sont rares dans la nature : mais lorsqu'on navigue sur une mer inconnue, ce sont eux qui doivent nous guider et nous servir de fanaux. Les transitions que la nature observe dans tous ses ouvrages, se font alors mieux appercevoir, et nous ramènent à de justes limites.

» Un visage large suppose un cou raccourci, un large dos et de larges épaules : les personnes ainsi constituées sont intéressées, et destituées de sentiment moral. Un visage étroit et long s'associe à un long cou et à des épaules minces et affaissées, à une taille déliée. J'attendrais de ces sortes de gens plus de droiture et de désintéressement que des précédens, et en général plus de vertus sociales.

» Nos traits et nos caractères éprouvent de grands changemens, selon l'éducation qu'on nous donne, selon la situation où nous sommes placés et selon les évènemens de la vie. Ces modifications expliquent pourquoi tant de gens semblent nés pour l'état où ils se trouvent, lors même que c'est le hazard qui les y a placés malgré eux : elles expli-

quent l'air imposant, sévère ou pédantesque du prince, du gentilhomme, de l'inspecteur d'une maison de force ; l'air abattu et rampant du sujet, du valet, de l'esclave ; l'air gêné et affecté d'une coquette. Les impressions que des circonstances réitérées font sur notre caractère, l'emportent même sur les impressions de la nature.

» Mais il est tout aussi vrai qu'on distingue aisément un homme naturellement vil et bas, de celui qui a été réduit en servitude par des malheurs ; un nouveau parvenu que la fortune a élevé au-dessus de ses pareils, d'un homme à grands talens que la nature a mis au-dessus du vulgaire.

» Un homme foncièrement vil et bas se décélera dans l'état de l'esclavage par une bouche béante ;

par une lèvre d'en bas qui avance, ou par un nez enfoncé; on reconnaîtra dans tous ces traits un vuide marqué. On lui retrouvera les mêmes traits s'il occupe un rang éminent, mais alors ils indiqueront une suffisance arrogante. L'homme véritablement grand, annonce sa supériorité par un regard assuré et ouvert; la modération de son caractère se peindra dans des lèvres bien jointes. S'il est obligé de servir, on lira dans ses yeux baissés le chagrin qu'il en ressent; sa bouche restera fermée pour supprimer des plaintes importunes.

» Si ces différentes causes produisent des impressions permanentes, les mouvemens extraordinaires de l'ame impriment aussi à la physionomie des traces passagères. Celles-ci sont à la vérité plus marquées que

ne le seraient les traits dans l'état de repos, mais elles ne sont pas moins déterminées par la nature primitive de ces traits, et en comparant plusieurs visages agités par la même passion, on appercevra sans peine les différences du caractère moral. Par exemple, la colère d'un homme déraisonnable, ne sera que ridicule, et celle d'un homme plein de lui-même éclatera avec fureur. Au contraire un cœur généreux, s'il est poussé à bout ne cherchera qu'à réprimer son adversaire et à le faire rougir de ses torts ; un cœur bienfaisant mêlera un sentiment d'affection à ses reproches, et ramenera l'aggresseur au repentir.

» La tristesse d'un esprit grossier sera plaintive et criarde ; celle de l'homme vain, fastidieuse. Un cœur tendre se répand en larmes et nous

communique sa douleur. Un homme grave et sérieux la renferme en lui-même ; si elle parait sur son visage, les muscles des joues seront retirés vers les yeux, et le front sera plus ou moins ridé.

» L'amour dans un cœur farouche est brusque et ardent : dans un homme content de lui-même, cette passion a quelque chose de dégoutant, et s'annonce par le clignement des yeux, par un sourire forcé, par les contorsions de la bouche et les plis qui se forment dans les joues. Un homme trop sensible exprimera sa tendresse par des airs langoureux ; ses yeux humides et sa bouche retrécie acheveront de lui donner un air suppliant. Enfin l'homme raisonnable mettra une certaine gravité jusques dans ses amours : il regardera fixément l'ob-

jet qui l'intéresse ; son front ouvert et les traits de sa bouche nous persuaderont bientôt qu'il ne craint pas de dire ce qu'il sent.

» En un mot les sensations d'un esprit posé n'éclatent point par des signes violens : celles d'un esprit grossier se déclarent par des grimaces et ne sauraient convenir par cette raison à l'école de l'artiste. Les sensations d'un cœur bienveillant nous intéressent et nous touchent, quelquefois même elles inspirent le respect : celles du méchant sont terribles, odieuses ou ridicules.

» Les mouvemens souvent répétés laissent des impressions si profondes, que souvent elles ressemblent à celles de la nature, et dans ce cas on peut conclure hardiment, que le cœur est enclin par lui-même à les recevoir. Cette obser-

vation démontre combien il est utile de familiariser un jeune homme avec le spectacle de l'humanité souffrante et de l'approcher quelquefois du lit d'un mourant.

» Un commerce fréquent et des liaisons intimes entre deux personnes les assimilent tellement, que non-seulement leurs humeurs se moulent l'une sur l'autre; mais que leur physionomie même et leur son de voix contractent une certaine analogie. On voit une multitude d'exemples de ce genre.

» Chaque homme à son geste favori. S'il y avait moyen de le surprendre et de le dessiner dans cette attitude, elle fournirait une explication claire et distincte de tout son caractère.

» Le son de la voix offre une ample matière d'observations pour

le physionomiste. Pour voir à quel point il est possible de donner différens sens aux mêmes mots, suivant le ton avec lequel on les prononce, on n'a qu'a réfléchir sur la variété infinie que présentent ces deux monosillabes *oui* et *non*.

» Qu'on se serve de ces mots dans un sens affirmatif ou décisif, comme signes de joie ou d'inquiétude, en plaisantant ou au sérieux, le ton qu'on y mettra sera toujours différent, et parmi plusieurs personnes qui les employeront dans le même sens, chacun aura encore sa prononciation particulière, qui répond à son caractère. Le ton qu'il prendra sera sincère ou défiant, grave ou léger, affectueux ou indifférent, doux ou chagrin, promt ou lent. Combien toutes ces nuances ne sont-elles pas significatives, et avec

quelle vérité ne peignent-elles pas la situation de l'ame ! »

HUART.

I.

« L'homme a infiniment plus de cervelle que tous les animaux privés de raison ; en vuidant même le crâne de deux bœufs de la plus grande espèce, il n'y aurait pas encore de quoi remplir celui d'un homme de la plus petite taille. Le plus ou le moins de cervelle, indique aussi le plus ou le moins de raison.

I I.

» Les fruits qui ont le plus d'écorce, ont aussi le moins de suc. Plus une tête est grosse et chargée

d'os et de chair, moins elle contient de cervelle.

» Une masse d'os, de chair et de graisse, est un poids importun qui gêne les opérations de l'ame.

III.

» Ordinairement la tête d'un homme judicieux, est délicatement constituée et sensible aux moindres impressions.

IV.

» *Galien* dit qu'un gros ventre annonce un esprit grossier.

V.

» La mémoire et l'imagination ressemblent autant au jugement, que le singe ressemble à l'homme.

VI.

» La durté ou la mollesse des

chairs ne fait rien au génie, si la substance de la cervelle n'y répond pas; car on sait que celle-ci est souvent d'une complexion toute différente des autres parties du corps. Mais si la chair et la cervelle s'accordent l'une et l'autre en mollesse, ce sera un mauvais signe pour le jugement et pour l'imagination.

VII.

» Les humeurs qui occasionnent la mollesse des chairs, sont la pituite et le sang. D'une nature trop aqueuse, elles engendrent selon *Galien*, la bêtise et la stupidité. Au contraire les humeurs qui durcissent la chair, sont la bille et la mélancolie; et elles contiennent le germe de la raison et de la sagesse. La rudesse et la durté des chairs

sont donc des signes favorables : leur mollesse au contraire, indique une mémoire faible, un esprit borné et une imagination stérile.

VIII.

» Pour savoir si la constitution de la cervelle répond à celle des chairs, il faut examiner les cheveux de la personne. Sont-ils noirs, gros et rudes? ils annoncent une raison saine et une imagination heureuse. Une chevelure douce et blanche indique tout au plus une bonne mémoire ».

WINKELMANN.

I.

« Dans les profils des Dieux et des Déesses, le front et le nez décrivent une ligne presque droite.

Les têtes des femmes célèbres que les monnaies grecques nous ont conservées, se ressemblent toutes par là; et il n'est pourtant guère probable que dans ces sortes de représentations on se soit permis de suivre l'idéal. On pourrait donc supposer que cette conformation était tout aussi particulière aux Grecs, que les nez camus le sont aux Calmouques et les petits yeux aux Chinois. Les grands yeux que l'on retrouve dans les têtes grecques des antiques et des médailles, semblent appuyer cette conjecture.

II.

» La ligne qui sépare dans la nature l'*assez* du *trop*, est presque imperceptible.

III.

» La noble simplicité et le calme

d'une grande ame rappellent une mer dont le fond est toujours tranquille, quelque orageuse que soit la surface.

IV.

» Un beau visage plait toujours; mais il nous charmera encore d'avantage, si en même tems il a cet air sérieux qui annonce la réflexion. Cette opinion parait aussi avoir été celle des artistes anciens; toutes les têtes de l'*Antinous* nous offrent ce caractère. Une beauté sérieuse ne cesse point de plaire et ne rassasie jamais : on croit toujours y appercevoir des charmes nouveaux.

V.

» Les joues d'un *Jupiter* et d'un *Neptune* sont moins pleines que celles des jeunes divinités : le front

aussi s'élève ordinairement plus en voûte ; c'est-à-dire au-dessus des sourcils ; il en résulte une petite inflexion dans la ligne du profil, et le regard en devient d'autant plus réfléchi et plus imposant.

V I.

» Ce qui est *géné* sort de la nature : ce qui est *violent* est contraire à la décence.

V I I.

» Les formes droites et pleines constituent le grand, et les contours coulans et légers, le délicat.

V I I I.

» La *grace* se forme et réside dans le maintien et les attitudes : elle se manifeste dans les actions et

les mouvemens du corps : répandue sur tous les objets, elle se montre même dans le jet de la draperie et dans le goût de l'ajustement. La grace ne fut révérée chez les anciens grecs que sous deux noms ; l'une était appellée *céleste* et l'autre *terrestre*. Celle-ci est complaisante sans bassesse : elle se communique avec douceur à ceux qui en sont épris : elle n'est pas avide de plaire ; elle voudrait seulement ne pas rester inconnue. L'autre parait se suffire à elle-même : elle veut être recherchée et ne fait point d'avance. Trop élevée pour se communiquer beaucoup aux sens, elle ne veut parler qu'à l'esprit. (Le suprême, dit *Platon*, n'a point d'image). Elle ne s'entretient qu'avec le sage ; avec le peuple elle se montre altière et repoussante. Toujours égale, elle

réprime les mouvemens de l'ame, elle se renferme dans le calme délicieux de cette nature divine, dont les grands maîtres de l'art ont taché de saisir le type. Elle souriait furtivement dans la *Sozandre* de *Calamir* : elle se cachait avec une pudeur naïve sur le front et dans les yeux de cette jeune Amazone, et se jouait avec une élégante simplicité dans le jet de son vêtement ».

Pensées extraites d'une dissertation insérée dans un journal Allemand.

I.

« On fait passer pour spirituels les gens dont le nez voûté se termine en pointe, et l'on dit qu'un

nez camus suppose ordinairement peu d'esprit.

I I.

» Les fronts perpendiculaires sont communs aux gens opiniâtres et aux fanatiques, et en général ceux-ci ont le visage plat et perpendiculaire.

I I I.

» Faites dessiner une tête par un commençant, et le visage aura toujours un air de stupidité, jamais l'air méchant ou malin (observation des plus importantes). D'où vient ce phénomène, et ne pourrait-il pas servir à nous faire connaître par abstraction ce qui constitue une physionomie stupide ? je n'en doute pas un instant. C'est que le commençant ne sait point marquer les rapports dans le visage qu'il dessine :

les traits sont jettés sur le papier sans aucune liaison. Qu'est-ce donc qu'un visage stupide ? Celui dont les muscles sont conformés ou rangés d'une manière défectueuse ; et comme c'est d'eux que dépend nécessairement l'opération de la pensée et du sentiment, cette opération doit être aussi beaucoup plus paresseuse et plus lente.

I V.

» La séparation et la position des cheveux peut aussi fournir quelques inductions. D'où provient la chevelure crépue du nègre ? c'est de l'épaisseur de sa peau : par une transpiration trop abondante il s'y attache toujours un plus grand nombre de particules, qui la condensent et la noircissent Par conséquent les cheveux percent difficilement ; et

à peine ont-ils commencé à poindre, qu'ils frisent déjà et qu'ils cessent de croître. Ils sont donc subordonnés à la forme du crâne et à la position des muscles. L'arrangement de ceux-ci décide de l'arrangement des cheveux, par lequel le physionomiste peut réciproquement juger de la position des muscles.

V.

» La graisse est l'origine des cheveux; c'est pourquoi les parties les plus grasses de notre corps sont aussi les plus garnies de poils, telles que la tête, les aisselles etc. *Withof* a remarqué qu'il se trouve à ces endroits une quantité de petits conduits de graisse : par-tout où ils manquent, il ne saurait y avoir de cheveux.

V I.

» Les habitans des climats froids ont le plus souvent des cheveux blonds , au lieu que dans les pays chauds, les cheveux noirs sont plus communs.

V I I.

» Les femmes ont les cheveux plus longs que les hommes.

V I I I.

» Les cheveux noirs sont plus rudes que les blonds et les cheveux des adultes sont aussi plus forts que ceux des jeunes - gens. Les anciens regardaient les cheveux rudes, comme le signe d'un naturel sauvage :

Hispida membra quidem et durœ per brachia setæ
Promittunt atrocem animum.

I X.

» Puisque tout dépend de la constitution des muscles, il faut y chercher l'expression de chaque façon de penser.

X.

» Le muscle du front est le principal instrument du penseur abtrait. C'est là que l'expression du front se concentre.

X I.

» Chez les gens qui ne s'occupent point d'idées abstraites, mais qui se livrent aux choses d'imagination; par conséquent chez les gens d'esprit et chez les grands génies, tous les muscles doivent être avantageusement conformés et disposés — et voilà pourquoi l'on cherche ordinairement l'expression

de leurs caractère, dans l'ensemble de la physionomie ».

KAEMPH.

I.

« Chaque tempérament, chaque caractère à son bon et son mauvais côté. Tel homme a des capacités qui ne se trouvent point dans un autre, et les dons de la nature ont été répartis différemment. La monnaie d'or a plus de valeur que celle d'argent, et cependant celle-ci est d'un plus grand usage pour les besoins de la société. La tulipe plait par sa beauté; l'œillet flatte l'odorat; l'absinthe est sans apparence, elle répugne au goût et à l'odeur; mais elle a des vertus qui la rendent précieuse. — C'est ainsi que

chaque partie de notre être contribue à la perfection de l'ensemble.

II.

» Lactivité de notre nature est telle, à ce qu'on assure, qu'après l'espace révolu de moins d'une année, il ne reste presque plus de particules de notre ancien corps; et néanmoins nous n'appercevons en nous aucun changement, malgré toutes les variationsque notre corps éprouve par les différences des alimens et de l'air. Par conséquent le changement d'air et de genre de vie, ne peut nullement changer notre tempérament ».

Le premier principe apporté du sein de la mère reste toujours; en voicì la raison. Ce qui a formé le corps a été une matière à-peu-près semblable par sa quantité à celle du

levain dont ont fait le pain. Ce levain est par-tout : on a beau employer d'autres matières pour le mettre en œuvre; ce qui résultera de ce composé se ressentira toujours des premiers atômes. Comme il y a dans la formation du corps une mécanique qui échape à nos connaissances, ce que je dis du corps, par rapport à la première matière qui le compose, est encore plus vrai, que ce que je dis du pain par rapport au levain qui en est le principe. C'est de cette première matière, que tout le corps de l'enfant est organisé, tout est tracé et même formé en lui, avant qu'il survienne une nouvelle addition qui lui donne l'accroissement. Une autre raison encore, c'est que cette première matière est plus spiritueuse et plus substantielle tout

ensemble, que toutes celles qui surviennent ensuite pour l'aider. C'est une sorte d'élixir, qui donne plutôt à ce qui arrive de nouveau, et qui lui est ajouté, sa qualité particulière, qu'il n'en emprunte d'autres. En un mot, on augmente cette première matière, on ne la change pas. On a beau dire, que par les transpirations et les accroissemens, les corps se renouvellent plusieurs fois dans la vie; et que pour se renouveller il faut qu'ils perdent ce qu'ils avaient reçu. Je crois, comme je l'ai déja avoué, que les corps changent en partie, qu'ils perdent à mesure qu'ils acquièrent, quelquefois plus, quelquefois moins; mais ces changemens ne peuvent affecter que la matière qui est survenue depuis la formation et qui doit soulager le corps

en le délivrant par la transpiration de tout ce qui était hétérogène, nuisible ou inutile : mais ce changement ne peut avoir lieu à l'égard du premier élément qui nous forma.

» Dira-t-on que dans l'accroissement de l'épi, et sa maturité, il ne reste plus rien du grain de blé, qui en est le principe ? C'est la sêve de ce grain qui anime l'épi, qui se répand par tout et qui en fait toute la constitution. Il peut arriver de la première matière des corps, ce qui arrive quelquefois du grain du blé : il est mal reçu dans la terre où il est semé ; il s'y trouve, ou altéré, ou étouffé, par quelques mauvaises qualités qu'il rencontre : alors, ou il ne produit rien, ou il ne produit que défectueusement. C'est souvent le hazard qui rend la

production ce qu'elle est. Remarquons en passant, que nous apellons *hazard* ce que nous ne connaissons pas. Il n'arrive rien à cet égard ni aux autres, qui n'aît ses causes et ses principes invariables (*).

(*) La fidélité avec laquelle je m'étais proposé d'extraire *Lavater*, m'a décidé à rapporter les sentimens de plusieurs auteurs qu'il cite dans son ouvrage. Leurs principes sont un peu vagues et indéterminés ; mais j'aurai soin dans la seconde partie de cet ouvrage d'en rapporter la substance de la manière la plus claire et la plus méthodique.

Je n'ai parlé jusqu'ici que de la forme extérieure qui est particulière aux divers tempéramens ; je vais m'occupper dans le chapitre suivant, des différentes qualités qui les caractérisent.

CHAPITRE IV.

Qualités physiques et morales de chaque tempérament.

Tempérament colère.

LES gens d'un tempérament colère ou bilieux (voyez planche B. p. 95, figure 3) ont ordinairement les cheveux d'un noir très foncé et crépus; les yeux grands et noirs; les sourcils fort garnis; une barbe noire forte et épaisse; les bras nerveux, la peau brune ou olivâtre; de gros os, une chair compacte. On trouve assez souvent en eux, non cette beauté florissante qui séduit au premier coup d'œil, mais ces traits mâles et décidés qui se con-

servent long-tems et plaisent par leur régularité plutôt que par une couleur agréable.

Ils ont peu de génie et peu d'esprit : mais s'ils n'ont pas le jugement aussi facile que les sanguins, ils ont en revanche plus de solidité et de réflexion. L'amour est chez eux une véritable passion, qui ne va guere sans une jalousie effrénée. Constans en amour, ils ne sont ni sensibles ni fidèles en amitié. Soit défiance, soit fausseté, ils s'attachent difficilement et font cependant beaucoup de démonstrations aux personnes dont ils attendent des services ; c'est-à-dire qu'ils n'aiment ou plutôt ne font semblant d'aimer que les personnes dont ils ont besoin. On leur reproche l'amour de la vengeance et même la trahison. Souvent le bilieux ne

pense pas ce qu'il dit; mais plus souvent encore, il ne dit pas ce qu'il pense. Les cœurs vifs sont bouillans et emportés, mais tout s'évapore au-dehors. Les bilieux au contraire sont froids et posés; leur langage est amer et piquant; leur style est mêlé de fiel et d'absynthe. Tandis que la raillérie, l'injure et l'insulte découlent de leurs lèvres, le venin se dépose et se cache au fond de leur cœur, pour n'agir qu'en tems et lieu.

Les bilieux sont ambitieux; mais ils sont encore plus intéressés. S'ils travaillent, s'ils cultivent les sciences, c'est l'intérêt personnel beaucoup plus que l'honneur qui les anime et les fait agir. Presque tous sont vains et présomptueux; yvres de leur propre mérite, ils veulent primer en tout, et il suffit de se

permettre de n'être pas de leur avis pour s'exposer à leur ressentiment. Ils ont souvent de la durté dans le caractère ; sont presque toujours entêtés et opiniâtres dans ce qu'ils veulent ; d'où il arrive que ne sachant pas plier, ils se rendent désagréables à la société pour laquelle ils n'ont d'ailleurs aucun goût. La plupart du tems ils portent la tristesse avec eux ; on les voit fuir le monde et les compagnies, quand des accès redoublés les tourmentent, et ne rapporter toutefois de leur solitude qu'un abattement plus profond.

Il est enfin dans cette classe d'hommes, des individus, dont l'accès est si scabreux, qu'il faut épier leurs momens commodes ; dont l'abord est si rebutant qu'il faut en essuyer les bourasques ; qui ne vous

écoutent qu'avec inquiétude, et ne peuvent vous répondre sans brusquerie. Au reste ils sont pour la plupart méfians et soupçonneux, mais foncièrement sages, réglés, prudens et rassis; parlant peu, réfléchissant beaucoup; et quoique propres à soutenir la débauche, ils sont peu enclins à s'y livrer.

A quarante ou quarante-cinq ans le plus grand nombre des bilieux devient mélancolîque. Quoique propres par la solidité de leur jugement, par la régularité de leurs mœurs et les principes de sobriété et d'économie qui les distinguent à donner l'éducation la plus solide et à procurer les établissemens les plus avantageux à leurs enfans, ils manquent presque toujours leur but, et ne recueillent de leurs travaux et de leurs soins, que des peines

cuisantes et des chagrins amers. La raison en est sensible ; mais ils sont seuls à ne l'appercevoir pas. C'est qu'ils ignorent ou veulent ignorer, que la rosée la plus bénigne pour faire éclore et fructifier les qualités du cœur, est l'indulgence et l'aménité, et que le moyen le plus prompt comme le plus efficace d'aigrir les esprits et les cœurs, c'est de les prendre à rebours.

Pour mieux vous convaincre de ce que la bile a de repoussant et de contraire à la conquête des cœurs, voyez les dévots d'humeur mélancolique et bilieuse, suivez les surtout dans les momens où ils daignent descendre de leur sainte et sublime élévation, pour s'abaisser à quelque acte de bonté ; c'est d'une manière si humiliante pour l'infortuné qui en est l'objet, que le mépris qu'il

éprouve lui fait maudire le bienfaiteur et rabaisser de beaucoup le prix du bienfait.

C'est avec de telles gens que la reconnaissance devient pour l'ordinaire si pénible, qu'on serait tenté de penser comme *J. J. Rousseau*, que ce sentiment n'est point dans la nature.

Ils plaignent les autres d'un ton si cruel; leur justice est si rigoureuse, leur charité est si dure, leur zèle si amer et si épineux; leur pieux dédain ressemble si fort à la haîne, que l'insensibilité même des mondains est moins barbare que leur pitié. L'amour de Dieu semble leur tenir lieu d'excuse pour n'aimer personne; on dirait qu'ils ne tiennent au père commun des humains que pour se mettre plus à l'abri de soulager leurs frères. Ils les

évitent, les fuyent, pour ne point mêler le sacré avec le profane ; et ce qui parait le plus étonnant, c'est que plus ils s'en détachent en apparence, plus ils en exigent en réalité (*).

Tempérament Sanguin.

Les sanguins ont la physionomie vive, parlante et animée; des yeux intéressans et doux, pleins d'esprit et de feu, et ordinairement bleus, le teint beau, une couleur agréable, la bouche vermeille, une figure

---

(*) Je n'ai pu m'empêcher de transcrire presque en entier cet article, et j'aurai même souvent recours dans les trois suivans aux observations de M. *Clairier* dans son *tableau naturel de l'homme*, cet ouvrage contient un grand nombre de réflexions qui sont de la plus grande vérité.

délicate et fleurie. L'image de leur ame se peint sur leur physionomie ; un sourire agréable orne leurs lèvres et prévient en leur faveur. L'excellence de leur caractère perce à travers leurs organes qu'embellit la nature.

Leur chair sans être trop velue n'est ni trop ferme, ni trop molle ; mais belle, douce et blanche, surtout dans la jeunesse. Leur peau porte presque toujours l'empreinte de quelque signe, tels que des lentilles, fraises, pois ou autres verrues que l'on voit sur leur visage ou sur leur corps. Leur poulx est vif, mais doux et uniforme ; leurs cheveux sont le plus ordinairement blonds ; mais aussi quelquefois chatains.

La nature semble ici négliger les forces physiques, pour se tourner toute entière du côté des qualités

de l'esprit, qu'elle prodigue avec complaisance aux sanguins. Leurs membres sont souples et agiles; mais peu propre aux grands travaux. Ils s'y portent cependant avec une extrême activité, et par la même raison, ils ne peuvent les soutenir bien long-tems.

L'impétuosité de caractère dans les sanguins, est seule le principe de tout ce que leur ame opère de grand et d'extraordinaire; elle seule est le vrai trésor du génie et des vertus, et ne va guère sans une grande étendue de lumière. Ils ont une imagination brillante et fertile et une mémoire heureuse : mais cette vivacité d'imagination précipite et égare quelquefois leur jugement; on les voit alors suivre plutôt la passion que la vérité, parce qu'avec moins de raison que

d'esprit, ils agissent plus par sentiment que par réflexion.

Ennemis de toute contrainte, ils sont indépendans dans leur goûts; parce que le sang le mieux conditionné tant à raison de sa quantité, que de son mêlange et de son mouvement, n'en est pas moins exposé à des changemens continuels, qui influent sur les opérations de l'ame et sur celles de l'esprit.

C'est cette pétulance d'imagination qui les entraîne aux plaisirs avec une impétuosité toujours nouvelle, à laquelle ils sacrifient leur tems, leur repos, leur fortune, leur santé et tout leur être. Cette imagination si riche en tableaux rians et remplis de charmes, leur fait rejetter obstinément les objets de douleur et de peine; ou du moins elle ne les leur peint jamais si vive-

ment, qu'une affection contraire ne puisse les effacer. Les maux qu'ils craignent sont-ils arrivés ? ils les sentent vivement un instant ; mais le moment d'après en voit disparaître le souvenir ; d'où il arrive qu'aimant mieux jouir que souffrir, ils se refusent aux souvenirs tristes et déplaisans qui sont inutiles, pour ne livrer leur cœur tout entier qu'aux objets qui le flattent.

Les sanguins en général sont bons, braves et courageux, leur esprit est enjoué et communique aisément sa gaîté. leur cœur est sensible et vrai : touchés des plus petites attentions, flattés des moindres prévenances, ils mettent les plus faibles services au rang des bienfaits. A une physionomie ouverte qui respire la candeur et l'ingénuité, ils joignent pour l'ordinaire des ma-

nières aisées et la plus agréable franchise. Autant on remarque en eux de douceur et de confiance, autant ils sont aisés a irriter. La moindre injustice les révolte. On leur reproche d'être quelquefois un peu brusques, et la moindre émotion se peint sur leur visage : mais s'ils s'emportent aisément, ils se calment de même, car ils sont aussi peu vindicatifs que peu amis de la discorde et des querelles. On peut même dire que le premier feu de leur ressentiment, est au fond moins un aveugle transport de colère, qu'une éruption subite et passagère de leur délicate sensibilité. En un mot ils oublient si facilement les offenses qu'ils n'ont presque pas de mérite à pardonner.

Les sanguins aiment plutôt par goût et par caprice que par un vé-

ritable attachement. La marche de l'amitié est trop tranquille ou trop uniforme pour les captiver, il leur faut d'autres objets pour satisfaire leur besoin d'aimer ; de là vient la passion des uns pour les fleurs ou pour les oiseaux ; des autres pour les livres, pour les gravures, pour les chevaux, la chasse, etc. Si leurs goûts se tournent vers les arts ou les sciences agréables, ils les cultivent avec le plus grand succès.

L'honneur est pour eux un mobile mille fois plus puissant que l'intérêt. Aussi ne craignez jamais de leur part rien de bas ni de méchant. Un homme d'un tel caractère ne cherchera jamais à rehausser son mérite en déprimant le vôtre ; il sera tout-à-la-fois votre rival et votre ami. Son courage s'éveillera à l'admiration qu'on aura pour vous ;

mais ce sera sans exciter sa haine. Il vous louera sincèrement et sans autre chagrin que celui de ne pas mériter de semblables éloges. Enfin s'il s'éfforce de vous devancer dans la carrière où vous courez, ne craignez point qu'il vous nuise; il vous tendra plutôt la main pour vous soutenir, que de s'avilir à vous préparer des piéges pour vous faire tomber.

Par une suite de sa vivacité naturelle, le sanguin soigne trop peu ses paroles, pour pouvoir les arranger avec art. La pesanté succession d'un discours lui devient insupportable. Il lui semble que dans la rapidité des mouvemens qu'il éprouve, ce qu'il sent doit être entendu sans le froid ministère de la parole. Ainsi vous trouverez en lui rarement un rhéteur; mais en revanche il lui échappe souvent des

expressions fortes, énergiques et vigoureuses, qui sont comme des éclairs d'éloquence.

Lorsque des sentimens douloureux affligent son cœur, il cherche dans les promenades solitaires les consolations que les hommes lui refusent. Sa douleur perd alors sa sécheresse, et lui fournit à la fois des plaisirs et des larmes. Son cœur porté à la tendresse se plait aux airs tristes et languissans, mais tendres et doux; les gémissemens de la tourterelle le passionnent et le transportent. Le doux murmure des ruisseaux, le paisible silence des forêts ont pour ces êtres sensibles des délices qu'ignorent les cœurs froids et glacés; aussi ont-ils un goût vif et décidé pour la vie champêtre. Quoique naturellement peu enclins à la dévotion, le son d'une cloche fu-

nèbre, les chants d'église et l'aspect de toutes les cérémonies réligieuses portent au fond de leur ame des émotions vives et attendrissantes.

Les sanguins dans leur carrière sont les premiers à briller. Ils excellent, comme nous avons dit, dans les sciences agréables, et dans les arts. Mais on doit observer que dans leurs progrès, le desir de la gloire a beaucoup plus d'empire sur eux que les vues d'intérêt qui remuent les autres. L'honneur est leur mobile, et quand tous les autres ressorts sont usés, il reste toujours celui-ci qui est le plus puissant pour les faire mouvoir. Si vous leur persuadez que le luxe, la mollesse et les autres vices ne peuvent que les éloigner de leur but, ce sera par le charme de l'heureuse insinuation, qui prend infiniment plus sur eux, que

le froid langage d'une morale débitée d'un ton impérieux et dur. Si, dis-je, vous leur faites entendre que l'équité, la modestie, la tempérance et les autres vertus sont le chemin que l'honnête homme doit suivre, le vice n'aura plus rien qui les attire, et la vertu rien qui les rebute. Ils se dégouteront du vice par l'infamie qu'ils y verront attachée et s'enflâmeront pour la vertu, par l'honneur dont ils espéreront se couvrir en marchant à sa suite.

C'est sans doute une bonne constitution que celle des sanguins : mais la nature si prodigue envers eux, cette mère soigneuse qui se plaît à les embellir, veut qu'on respecte son ouvrage et sait venger l'abus qu'on fait de ses dons. Sans parler des causes morbifiques qui enlèvent dans leur printems ceux d'entre ces

enfans de prédilection qui avalent à longs traits le poison de la volupté ; il ne faut pour abréger leurs jours que la vivacité naturelle et l'irritable sensibilité qui leur sont propres. Trop d'ennemis les excitent au dedans, trop de piéges les environnent au dehors, pour qu'une vigilance continuelle sur eux-mêmes ne doive pas régler tous leurs desirs et assurer tous leurs pas. Mais hélas! tels sont ces hommes d'ailleurs si dignes d'envie, qu'aveuglément dociles à leurs sens, ils écoutent rarement d'autres conseils que ceux de leur propre expérience. En sorte qu'on peut dire que quand ils sont sages c'est à leurs dépens. Leur esprit pénétrant apperçoit le bien ; la droiture de leur cœur l'approuve ; mais l'empire qu'ils laissent prendre à leurs penchans, les aveugle, les en-

traîne vers le mal, et finit par les précipiter souvent dans l'abîme.

Tempérament Mélancolique.

Les mélancoliques sont ordinairement grands, un peu voûtés, la plupart ont les yeux bruns, langoureux dans la jeunesse, mais sombres et abattus dans un âge plus avancé, les lèvres pressées l'une contre l'autre, la bouche renfoncée et le menton avancé (voyez planche B. p. 95. figure 3) la couleur de leur teint approche plus du jaune que du brun. Leur peau est sèche, polie et lisse, leurs cheveux, sont longs et plats. On voit peu de personnes de ce tempérament fournir une carrière bien longue; parce qu'aux humeurs noires dont ils abondent, ils ajoutent presque toujours un fond de pensées tris-

tes, de réflexions déchirantes qui les conduisent à la consomption. Ils sont ordinairement grands mangeurs et même sujets à la boulimie (*).

Leur esprit rempli de nuages et d'idées monstrueuses s'éffarouche, se défie et sombrage de tout. Le moindre petit revers, la moindre sensation douleureuse, les jettent dans l'abattement et le désespoir. Ils sont en général taciturnes, sombres, pensifs et rêveurs, parlant seuls, difficiles et inquiets. Ils sont craintifs, soupçonneux, méfians, timides et néanmoins ardens, dédaigneux et inflexibles.

(*) Boulimie : terme de médecine ; il vient de deux mots grecs qui signifient bœuf et faim ; comme si on voulait dire qu'un homme attaqué de cette maladie, serait capable de manger un bœuf.

Comme les impressions agissent difficilement sur eux, leur attention se continue aussi plus long-tems sur un objet particulier. Ils s'appesantisent sur un sujet qui les applique et tiennent fortement à ce qui a pu les affecter.

La mélancolie n'est pas toujours ennemie de la volupté ; elle se prête aux illusions de l'amour, et si elle se plait à savourer les plaisirs délicats de l'ame, elle ne rejette pas pour cela les plaisirs des sens.

Envieux de la réputation et des succès d'autrui, le mélancolique se croit flétri, deshonoré par toute gloire qui ne lui revient pas. Il regarde comme une offense le mérite qui l'offusque, et cherche à l'obscurcir par la malignité des réflexions et des censures. La noble générosité l'accompagne rarement, lorsqu'il s'agit

de réussir dans ses projets d'avarice ou d'ambition. Il emprunte s'il le faut l'apparence de la piété. Elle est pour lui une vertu d'apparat et non de caractère. L'espérance la fait naître, l'égoïsme la produit, l'intérêt la soutient.

Ces gens froids, dans l'ame de qui l'hypocrisie semble avoir choisi son sanctuaire, n'agissent jamais infructueusement. Donnant par intérêt, ils reçoivent sans reconnaissance. Censeurs nés de tout ce qu'ils voyent, et de tout ce qu'ils entendent, leur langage prend le ton des jérémiades. Vous ne les entendez parler que de choses lamentables, et leurs doléances leur paraissent si justes, qu'on leur devient suspect, si on ne se contrefait pas, pour pleurer ave eux.

Les mélancoliques sont presque

tous amans jaloux, amis ennuyeux, voisins incommodes, pères durs et austères, maris désolés et désespérans. Leurs mœurs honnêtes font qu'on les ménage et qu'on les respecte ; mais le penchant malin qu'ils ont à habiller des couleurs du crime les moindres amusemens des autres, fait qu'on évite avec soin de se trouver avec eux ; c'est ainsi qu'avec un goût constant et décidé pour la rêverie ; avec leur humeur sauvage, des manières peu aimables, ces hommes féroces ne savent se faire aimer. Etrangers aux plaisirs de la société ; ne tenant à personne, ne regardant tous les objets qu'avec une indifférence moqueuse, une insensibilité opiniâtre et raisonnée ; dédaignant tous les nœuds destinés à rendre les hommes heureux ; ne goûtant jamais le plaisir de s'épancher dans le sein

de l'amitié, ils traînent une pénible existence et quittent la vie sans être regrettés.

Le tempérament mélancolique a produit de grands hommes et des héros; mais il a produit aussi des ambitieux et des scélérats. Les personnes de ce tempérament sont bien plus dangereuses lorsqu'elles mènent une vie sédentaire et retirée. Les monastères ont vomi souvent des fanatiques et des montres de ce genre. Le jacobin *Jacques Clément*, assassin d'*Henry III*, était d'un tempérament mélancolique. Les entreprises les plus fortes, les complots les plus noirs, les trahisons les plus insignes, les desseins les plus téméraires, les forfaits les plus inouis, rien n'effraye un mélancolique fanatisé, rien ne le rebute. Il se précipite au devant du

danger avec une aveugle impétuosité. Plus il reflêchit plus il s'égare ; et que pourrait la lumière de sa faible raison, contre les torches brulantes de la haine et du fanatisme; puisque l'infamie et la mort même sont à ses yeux la palme du martire ?

Tempérament Flegmatique.

Les flegmatiques ont en général la taille avantageuse et grandissent de bonne heure. Ils ont les yeux bleus et grands, mais éteints, le regard humble et languissant. Leur tête est ronde et pleine, leur nez court, leur peau très blanche, polie et belle. (Voyez planche B. p. 95, fig. 4.) Leurs cheveux blonds se bouclent naturellement dans la jeunesse, et deviennent chatains en

vieillissant. Leur visage est sans couleur et quelquefois bouffi. L'abondante sérosité de leur sang en rend non-seulement la circulation tardive et languissante, mais elle fait encore que toutes leurs fonctions, tant celles de l'ame, que celles du corps, s'exécutent avec lenteur et une espèce d'engourdissement. Ils ont peu d'appétit, digèrent mal et lentement. Aussi supportent ils la faim plus facilement et plus long-tems que les autres tempéramens.

Leur enfance ne peut mieux être représentée que par ces anges ou ces grouppes d'amours qui ornent nos tableaux et nos gravures. C'est l'image fidèle de leur tête blonde et frisée, de leur estomac charnu, de leurs mains potelées et de leurs cuisses grosses et courtes.

Quoique les flegmatiques ayent

quelques traits de ressemblance avec les sanguins ; il serait difficile cependant de les confondre quant aux qualités morales ; car la nature en formant les flegmatiques, a semblé négliger tout le reste pour ne s'attacher qu'à arrondir la masse de leur physique. C'est à eux qu'on peut appliquer ces vers de *Rousseau*.

Larges de croupe, épais de fourniture,
Flanqués de chair, gabionnés de lard,
Tels en un mot que la nature et l'art,
En maçonnant les remparts de leur ame,
Songèrent plus au fourreau qu'à la lame.

Les personnes de ce tempérament ont l'imagination froide, la mémoire ingrate et stérile. Les fonctions de leur esprit sont faibles et languissantes ; mais leur cœur est bon et sensible à l'amitié. Vous ne trouverez point en eux ces fa-

cheuses alternatives d'amitié de froideur, d'épanchemens et d'indifférence, de confidences et de mistères, qui dans d'autre caractères opposent l'homme du matin à celui du soir.

L'orgueil, l'ambition, l'avarice, la haine sont des vices que les flegmatiques ignorent. Leur esprit pacifique ne souffre pas même l'idée de la vengeance. Mais si leur cœur est exemt de fiel et d'amertune, on les accuse d'être quelquefois curieux et peu discrets. Ils n'ont ni hauteur ni dédain : mais ils sont susceptibles et rampans. Loin de chercher à se produire, leur timidité naturelle les porte à se tenir cachés. Dans le commerce ordinaire de la vie, on les reconnaît à cette douce aménité qui vient d'un esprit paisible et d'un cœur calme, à ces mœurs faciles exemtes de sévérité. Toujours maî-

tres d'eux-mêmes, on les voit jouir d'une sérénité qui, pour n'être souvent que l'effet de la nature plutôt que le fruit de la raison, n'en contribue pas moins aux douceurs de la vie et de la société. Les flegmatiques ne sont pas les chefs de famille les plus actifs et les plus intrigans; mais ce sont les pères les plus tendres. S'ils ne sont pas toujours des maris heureux, c'est qu'il est des femmes altières qui n'aiment pas assez les douceurs de la paix.

Tel fut le tempérament de *Louis* le jeune, père de Philippe Auguste. Ce fut un prince d'une bonté sans égale, mais d'un génie médiocre; assez hardi dans le projet, mais peu constant dans l'exécution; timide dans le danger jusqu'à l'éviter aux dépens de sa gloire, trop simple enfin dans ses manières et dans sa

conduite. Louable d'ailleurs par la droiture de son esprit, la candeur de ses mœurs, et la plus scrupuleuse équité ; peu versé dans les belles lettres, mais généreux, bienfaisant, ami de la justice, protecteur des lois et le père de son peuple. Il fut, s'il faut en croire les historiens, un roi faible, un mari ombrageux, un voisin inquiet, enfin un homme trop simple et trop crédule.

Tel fut à-peu-près *Thomas Morus*, ce fameux chancelier d'Angleterre. L'historien de sa vie nous le peint comme un homme de moyenne taille, mais bien fait ; ayant le visage pâle les cheveux chatain-clair, les yeux gris, l'air riant, les chairs grasses et spongieuses, la voix pleine et distincte. Doué de la plus exacte probité, d'une piété tendre, mais éclairée, l'ambition ni

aucune des passions qui trouvent leur aliment à la cour des rois, n'eurent aucune prise sur son cœur. Il sut par sa modération se mettre au-dessus des atteintes de la fortune, dont-il méprisa également les faveurs et les injures. Content d'une frugale existence, rien ne put le séduire, comme rien ne put troubler la tranquillité de son ame. Il vécut à la cour sans faste et sans orgueil, et sut mourir sur l'échafaud, sans crainte et sans faiblesse.

Comme le tempérament est sans contredit la première source de nos inclinations et de notre caractère, il est aisé de sentir combien il est important pour un père, de connaître celui de son enfant ; car si les inclinations naturelles ont une si grande force par elles-mêmes, elles deviennent encore plus impé-

rieuses et plus décisives, lorsqu'elles sont fortifiées par l'éducation, c'est-à-dire, par les habitudes de l'enfance. C'est donc au père attentif à étudier son fils dans ses moindres actions, à se reconnaître lui-même dans ses fautes, et à diriger son enfant, d'après le souvenir qu'il conserve encore de sa propre expérience. Je dirai en passant qu'il est peu d'hommes en qui des traitemens trop sévères ayent jamais formé un caractère aimable ou un esprit éclairé. La crainte arrête l'expansion de l'ame, rend un enfant dissimulé, retrécit l'imagination et étouffe les premières étincelles du génie. Je dirai plus : comme nos premières habitudes décident en grande partie la plus ou moins grande fermentation de ce germe qui nous forma, de ce levain qui est la première source

de notre constitution, il est constant que l'éducation influe beaucoup sur le développement de nos organes et par conséquent sur notre tempérament. Pères tendres, mères sensibles! suivez la première loi de la nature, cette douce impulsion qui vous porte à faire autant qu'il est en vous, le bonheur de l'être qui vous doit le jour! Soyez indulgens, soyez bons! Adoucissez le poids de la vie à celui qui, pour être heureux n'a besoin que de courir après un papillon, ou de tresser les cheveux d'une poupée. Encore un moment et les soucis de la vie dissiperont cette douce illusion, ce charme heureux qui, une fois détruit, ne renaîtra jamais. Pliez ce roseau fragile que la nature a placé dans vos mains, et ne le brisez point sous le joug du despotisme. Choisissez avec

la plus scrupuleuse attention, le genre d'occupation qui convient au caractère de votre fils. Que le plaisir anime ses occupations, et n'oubliez jamais que l'éducation de ce précieux Emile est manquée, si vous ne réussissez à lui faire trouver le bonheur, dans la pratique de ses devoirs.

Je me suis contenté d'exposer les qualités physiques et morales des quatre tempéramens. Il est cependant une multitude de nuances, qui font naître autant de distinctions aux principes généraux que je viens d'établir. Je laisse à l'observateur, le soin d'assigner à chaque individu la classe qui lui convient; il le pourra facilement en observant soit les traits du visage, auxquels nous nous arrêterons particulièrement, soit les attitudes qui carac-

térisent infiniment les penchans naturels, et la trempe d'esprit de chaque personne. Je ne prétens point m'arrèter à faire un traité complet sur les tempéramens, ils ne sont qu'une partie de la Physiologie; d'ailleurs je me trouverai heureux et mon but sera rempli, si mon ouvrage donne lieu à quelques réflexions utiles à l'éducation et au bien de l'humanité.

III. DIVISION.

Du physique de l'homme et de ses habitudes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'attitude et du geste.

DANS toutes les organisations, la nature opère du dedans au dehors ; chaque circonférence y aboutit à un centre commun. La même force vitale qui fait battre le cœur, meut aussi le bout des doits. Une même force a voûté le crâne et l'orteil. L'art ne fait qu'apparier, et en cela il diffère de la nature. Celle-ci

Planche. C.



forme le tout d'une seule pièce et d'un même jet. Le dos se lie à la tête, l'épaule produit le bras; du bras nait la main; et la main à son tour est l'origine des doits. Par-tout, la souche produit la tige, celle-ci pousse les branches, les branches portent les fleurs et les fruits. Une partie tient à l'autre comme à sa racine. Elles sont toutes de la même nature, toutes *homogènes*. Tout ce qui tient à l'homme dérive de la même source : la forme, la stature, la couleur, les cheveux, la peau, les veines, les nerfs, les os, la voix, la démarche, les manières, le style, les passions, l'amour et la haine. Il est toujours un, toujours le même.

Le corps humain peut donc être considéré comme une plante, dont chaque partie conserve le caractère

de la tige. On doit juger d'aprés cela combien une certaine manière d'être du corps, contractée par une longue habitude, doit présenter à l'observateur de réflexions; car enfin cette habitude n'est-elle pas causée par la disposition intérieure qui fait mouvoir le corps, comme une machine, et le façonne peu-à-peu de manière à le rendre plus apte à telle ou telle action, telle ou telle sensation? Personne ne balance un seul instant à juger de la vivacité d'une personne ou de sa nonchalence, sur son attitude et sur le moindre de ses gestes. Or comme l'attitude d'un individu est ce qui frappe d'avantage à la première vue, c'est à cet ensemble harmonique et parlant que nous appliquerons d'abord les principes physionomiques.

Albert Durer est sans contredit

de tous les auteurs, celui qui nous a donné la meilleure théorie des proportions, et celui de tous les peintres, qni les a le mieux observées dans ses dessins. A l'égard des attitudes et des postures, personne ne l'emporte sur *Chodowiecki*, tant pour la richesse de l'imagination, que pour la vérité et la variété de l'expression. En méditant les ouvrages de ces deux artistes, on regardera sans peine comme autant d'axiomes les propositions suivantes.

1. La proportion du corps et le rapport qui se trouve entre ses parties, déterminent, le caractère moral et intellectuel de chaque individu.

2. Il y a une harmonie complette entre la stature d'un homme et son caractère. Pour mieux s'en convaincre, il est bon d'étudier les extrêmes, les géans et les nains, les

corps trop charnus ou trop maigres.

3. La même convenance subsiste entre la forme du visage et celle du corps ; l'une et l'autre de ces formes est en accord avec les traits de la physionomie, et tous ces résultats dérivent d'une seule et même cause.

4. Un corps orné de toutes les beautés de proportion possibles, serait un phénomène tout aussi extraordinaire qu'un homme souverainement sage ou souverainement vertueux.

5. La vertu et la sagesse peuvent résider dans toutes les statures qui ne s'écartent point du cours ordinaire de la nature.

6. Mais plus la stature et la forme seront parfaites, et plus la sagesse et la vertu y exerceront un empire supérieur, dominant et positif; au contraire, plus le corps s'éloigne

de la perfection, et plus les facultés intellectuelles et morales y seront inférieures, subordonnées et négatives.

7. Parmi les statures et les proportions, comme parmi les physionomies, les unes nous attirent universellement, et les autres nous repoussent ou du moins nous déplaisent.

On peut dire la même chose des attitudes et du geste. L'homme se ressemble en toutes choses. Il est si l'on veut, l'être le plus contradictoire qui soit au monde, mais il n'en est pas moins toujours lui, toujours lui-même. Ses contradictions même ont une espèce d'homogénéité. Notre image se reproduit, se conserve, se multiplie dans tout ce qui tient à nous et dans tout ce que nous faisons. Rien de plus si-

gnificatif surtout, que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche. Naturel ou affecté, rapide ou lent, passionné ou froid, grave ou badin, aisé ou forcé, dégagé ou roide, noble ou bas, fier ou humble, hardi ou timide, décent ou ridicule, agréable, gracieux, imposant, menaçant, le geste est différencié de milles manières.

Notre démarche et notre maintien ne sont à la vérité naturels qu'en partie, et la plupart du tems, nous y mêlons quelque chose d'emprunté ou d'imité. Mais ces imitations même et les habitudes qu'elles nous font contracter, sont encore des résultats de la nature, et rentrent dans le caractère primitif. Par exemple, je n'attendrai jamais une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence,

et je ne craindrai ni emportement ni excès, de quelqu'un dont le maintien est sage et posé. Je doute aussi qu'avec une démarche allerte on puisse être lent et paresseux ; et celui qui se traîne nonchalament, à pas comptés n'annonce guère un esprit vif et entreprenant.

Le rapport intime qui existe entre nos sentimens intérieurs et nos attitudes, est de la plus grande vérité. Je vais citer à ce sujet l'anécdocte suivante tirée des recherches philosophiques sur le sublime et le beau par *Burke*.

« *Campanella* avait non-seulement fait des observations très curieuses sur les traits du visage, mais il possédait encore au suprême dégré l'art d'en contrefaire les plus frappans. Voulait-il approfondir le caractère de ceux avec qui il était

en relation ? il en imitait la physionomie, les gestes et toute l'attitude ; puis il étudiait soigneusement la disposition d'esprit dans laquelle cette imitation l'avait placé. De cette manière il était en état de pénétrer les sentimens et les pensées d'un autre, aussi parfaitement, que s'il avait pris la place et la forme de cette personne. Ce qui est certain, (continue l'auteur) et ce que j'ai souvent éprouvé moi-même, c'est qu'en imitant les traits et les gestes d'un homme colère ou doux, hardi ou timide, je sens en moi un penchant involontaire à la passion dont je tâche d'emprunter les signes extérieurs. Bien plus, je suis convaincu que la chose est presque inévitable, quand même on s'éfforcerait d'abstraire la passion, des gestes qui lui sont propres. *Campanella* était

tellement le maître de détacher son attention des maux physiques les plus violens, qu'il aurait souffert même la question sans éprouver de grandes douleurs. D'un autre côté, si par des raisons particulières, le corps n'est pas disposé à imiter tel geste, ou à recevoir telle impulsion qui est le résultat ordinaire d'une certaine passion, il n'est pas susceptible non plus de cette même passion, quand même elle serait excitée par les causes les plus décisives. C'est ainsi que l'opium ou une liqueur forte suspend pour quelque tems, et en dépit de tous les obstacles, l'effet de la tristesse, de la crainte ou de la colère; et cela uniquement parce que le corps est mis dans une disposition contraire à celle qui est produite par ces passions ».

L'effet des liqueurs fortes est si

puissant sur les nerfs qu'il suffit de boire certaines préparations pour être presque insensible aux plus grandes douleurs ; c'est pour cette raison que les juifs avaient coutume de présenter aux criminels qui étaient sur la croix une éponge trempée dans du vinaigre avec du fiel, de l'absinthe et de la suie, ou d'autres mêlanges violens. Ce breuvage adoucissait pour quelques instans les tourmens du criminel.

Attitudes de la planche C.

Le N°. 1, annonce la méditation d'un homme du monde qui dirige toutes ses ruses et tout son esprit de calcul, vers un point unique.

2. Est un homme incapable de beaucoup de réflexion, qui porte une attention momentanée vers un objet qui ne le touche que médiocrement.

3. Affectation théâtrale d'un homme vuide de sens, qui veut se donner des airs.

4. Ironie du trompeur aux dépens de sa dupe.

Attitudes de la planche D.

N°. 5. Délibération d'un homme qui n'est pas fait pour réfléchir. Un tel homme a beau faire : en vain s'efforcera-t-il de fixer son attention, rien ne sera capable d'animer ses esprits engourdis, et plus il tachera de leur donner le mouvement nécessaire pour faire jouer les ressorts du cerveau, d'ou n'aissent la pensée et la réflexion, plus il sentira son ineptie et son incapacité.

6. Une telle manière d'écouter ne peut annoncer qu'un caractère méprisant, joint à beaucoup de prétention.

7. Confusion d'un misérable sans cœur et sans honneur.

8. Indifférence flegmatique d'un

5

6

7

8

caractère qui ne s'est jamais livré profondément à une méditation abstraite.

On peut remarquer dans ces figures, combien la manière de porter le chapeau est signifiante, et combien elle ajoute d'expression au caractère de chaque individu. Rien ne doit échapper au physionomiste ; aussi parlerons nous bientôt de l'habillement et de la mode.

Attitudes de la planche E.

N. 9 et 10. Prétention ridicule d'un important, qui exerce son empire sur un caractère humble et timide. N'en doutez pas, toute prétention suppose un fond de sotise et de nullité : attendez-vous à rencontrer l'un et l'autre dans toute physionomie disproportionnée et grossière, qui affecte un air d'autorité. La nature n'a formé qu'à demi certaines têtes d'idiots. La moitié du visage a été faite aux dépens de l'autre moitié, et il ne s'agit que de voir laquelle des deux l'emporte. Est-ce le bas qui augmente et grossit ? La masse des facultés intellectuelles diminue à mesure, tout se convertit en chair, et l'homme de-

Planche. E.



vient insupportable. Cependant l'esprit conserve encore une sorte de réminiscence de sa première énergie, et ce souvenir lui inspire de la présomption, sans le rendre ni plus éclairé, ni meilleur. Un personnage de cette espèce prend un ton d'empire et de supériorité, à l'égard d'un être faible et délicatement organisé. Il ne pense qu'à l'hmilier. Il est insensible à ses peines. Plus celui-ci devient petit, et plus l'autre se gonfle.

11. Rudesse d'un homme de la lie du peuple au moment où il va donner l'essor à sa fureur grossière.

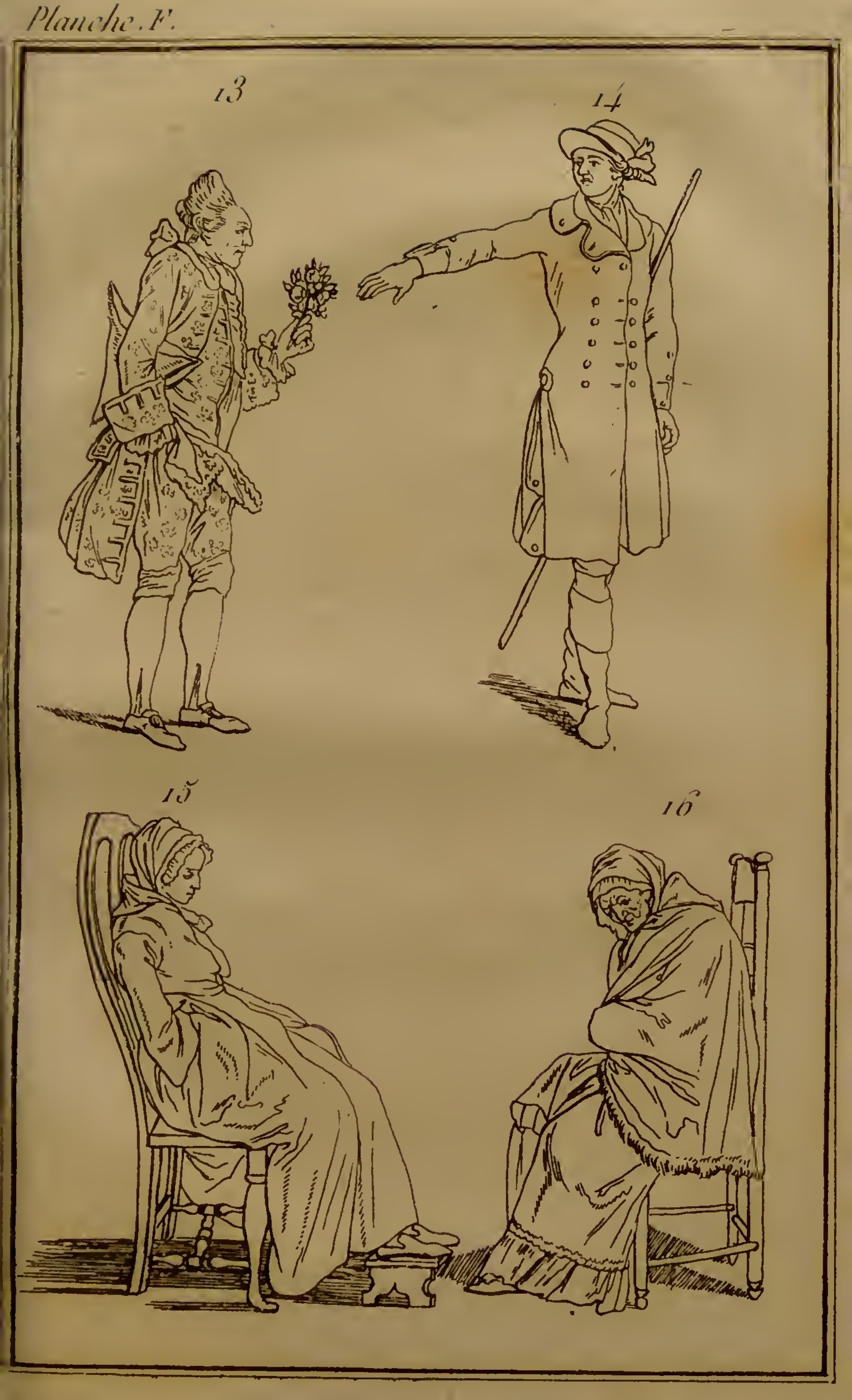
12. Grimace d'un homme fat et impertinent.

Attitudes de la planche F.

N°. 13. Uu homme insipide n'estimant rien, et n'étant éstimé de personne, qui passe sa vie dans une éternelle enfance, présente un bouquet à un homme dont-il attend quelque service.

14. Air de supériorité.

15 et 16. Deux femmes qui annoncent toute la faiblesse de leur sèxe. La jeune est nonchalament assise, la vieille à l'air d'être aux écoutes, ou de s'être égarée dans quelque rêverie. Ces deux personnes semblent relever de maladie et réfléchir sur leur état, la jeune avec satisfaction ; la vieille, comme si elle calculait le compte de son mé-


13
14
15
16

decin. La vieille a l'air d'une excellente mère de famille, d'une bonne ménagère, et la jeune semble bonne par instinct, incapable de faire du mal à qui que ce soit : elle est d'une organisation infiniment délicate, et ses facultés se bornent aux choses ordinaires de la vie.

Attitudes de la planche G.

N°. 17. Un avare. On voit l'air soucieux, inquiet qui règne sur son visage ; ses yeux ouverts, pour observer celui qui en veut à sa bourse ; ses mains tournées vers ses goussets et sans cesse disposées à ramasser de l'or.

18. Volupté brutale. Cette passion est assez désignée par la ressemblance de l'individu, avec la forme d'un satyre.

19. La nullité et la curiosité hébétée caractérisent cette figure. Cet homme ne tient à rien, et par un effet de sa stupidité naturelle ne peut s'attacher à rien. Le corps se ressent de la condition de l'ame et l'exprime. De là cette bouche béante

Planche. G.

17 18 19

20 21

et fanée, cette attitude insipide, ces bras pendans, et cette main gauche tournée en dehors, sans qu'on en devine le motif.

20. Figure d'yvrogne. De tous les phénomènes que la nature nous offre, l'effet que le vin ou les liqueurs spiritueuses produisent sur nos sens et sur nos esprits est un des plus étonnans et des plus dignes d'observation pour le physionomiste. Le vin commence d'abord par nous animer, et par exciter en nous une aimable gaîté. En répandant sa chaleur dans nos veines, il établit une circulation plus vive et donne à toute la machine un jeu plus facile et plus animé. Le sentiment agréable que nous éprouvons alors, nous porte à la bienveillance et aux épanchemens de l'amitié. L'homme heureux aime à faire partager son

bonheur ; on n'est méchant qu'autant qu'on est malheureux ; et si l'avarice et la cruauté n'étaient un supplice continuel, il n'y aurait plus d'avares, ni d'hommes cruels. Aussi ces sortes de gens n'aiment-ils pas à se livrer aux douces émotions que produit la liqueur bachique ; et en général les gens bilieux, égoïstes, faux et méchans, sont extrêmement sobres.

Le second dégré de l'yvresse, est cette espèce de délire, qui sans nous ôter entièrement l'usage de la raison, met cependant une certaine confusion dans nos idées, de sorte que, malgré le efforts que nous fesons pour rétablir l'ordre et l'harmonie dans nos esprits, ils sont dans une telle effervescence qu'il nous est impossible d'en arrêter le déréglement.

Ce mouvement extraordinaire qui se passe en nous, finit par affaiblir nos organes au point que nous tombons dans une espèce d'inertie qui nous abrutit et nous ôte presque entièrement toutes nos facultés. Voilà le troisième effet que le vin opère sur l'homme qui en abuse.

C'est alors que la raison abandonne celui qui l'a outragée par un excès honteux. L'homme à qui il ne reste pas même l'instinct des animaux perd l'usage de toutes ses facultés. Son corps avili, se traîne sur la terre et tout jusqu'au son de sa voix semble le rapprocher de l'animal immonde qu'il imite si bien par son intempérance.

L'amour a aussi son yvresse, qui ressemble quelquefois à celle de Bacchus : les yeux languissans, la bouche entr'ouverte et un certain

abandon, annoncent la présence du desir et celle de la volupté. Méfiez vous de celui qui dans de pareils momens n'a point le regard doux et expressif. Si un air faux et caffard, fait grimacer ses yeux et surtout sa bouche, si un certain air sinistre se peint sur son visage, dans un moment ou il sait si peu dissimuler, femme n'écoute plus ses promesses,. où tu seras la victime de ta crédulité. Observe le, surtout dans l'instant qui suit l'éclair de la jouissance; si la froideur succède à ses tendres empressemens, croi-moi, ce n'est pas toi qu'on aime....... Mais, que dis-je! si tu peux observer dans de pareils momens; si tu gardes assez de sang froid pour examiner celui à qui tu prodigues tes faveurs, tu n'as rien à craindre: ta dissimulation égale

la sienne, ou ta froideur la justifie.

Jeunes cœurs crédules et sans expérience, et vous femmes sensibles qui après avoir éprouvé les peines de l'amour, conservez encore la franchise et la bonne-foi ! c'est pour vous que je vais tracer les remarques suivantes qui pourront peut-être vous servir de boussole, et guider vos réflexions.

Ne vous arrêtez jamais aux discours de celui qui veut vous persuader qu'il vous aime. L'homme le plus froid, le plus insensible, est celui qui sait le mieux feindre et exprimer des sentimens d'amour et de tendresse. L'homme véritablement épris vous regardera en silence et si sa bouche s'ouvre, pour proférer quelques paroles, l'émotion de son ame se peindra dans le désordre de ses expressions. Comme

tout ce qu'il pourrait dire est au-dessous de ce qu'il éprouve, il n'entreprendra point de peindre ses sentimens. Le véritable amant ne connaît donc ni les mots étudiés ni les phrases apprêtées. Simple et reservé, n'attendez de lui que le respect et la timidité. Mais ce respect, cette timidité peuvent être quelquefois un piège de plus dont l'homme dissimulé se sert pour vous faire tomber dans ses filets. Phrases entrecoupées, regards baissés, soupirs, tout jusqu'aux larmes est mis en usage pour vous séduire; c'est alors qu'il faut garder le plus de sang froid, pour juger le caractère de celui qui vous intéresse. Des larmes qui coulent en abondance sont dans un homme un signe de faiblesse et de peu de caractère. Elles coulent pour vous; elles couleront aussi pour votre ri-

vale. Celui qui pleure beaucoup aime peu. Il est cependant des hommes capables de constance et d'énergie, qui éprouvent des momens d'attendrissement. Mais leur douleur est concentrée et ne se manifeste que par une oppression qui étouffe la voix ; leurs yeux deviennent humides ; et laissent rarement échapper des larmes : mais ces larmes comme nous l'avons déjà dit, ont aussi leur physionomie, et celles d'un cœur généreux ne ressemblent pas à celles de l'homme faible et dissimulé.

Si vous entrez au milieu d'un cercle nombreux, gardez toute votre attention pour celui que vous desirez connaître ; c'est dans une grande société, qu'il se croira moins observé, et ces momens d'oubli vous feront voir l'homme tel qu'il est.

Si la pâleur se montre sur le visage d'un amant, c'est un signe infaillible des émotions de son cœur. Mille choses peuvent produire la rougeur, car le sang peut-être agité par toute sorte de sentimens tels que la timidité, le desir de plaire, l'amour propre : mais la pâleur ne peut arriver qu'au moment où les esprits arrêtés dans leur cours interrompent la circulation du sang et l'éloignent des extrémités en le ramassant autour du cœur. C'est par cette raison que les facultés physiques abandonnent quelquefois un homme trop épris au moment où la vue d'un bonheur inattendu ou trop desiré, le saisit et le transporte.

Si vous parlez, l'homme qui vous aime ne sera pas le premier à vous applaudir ; ni le premier à énoncer le même sentiment que vous. Ce-

lui qui se range sur-le-champ de votre avis n'est qu'un homme galant qui veut vous faire sa cour ; au lieu que celui qui est réellement touché de ce que vous dites, recueille en silence les paroles sorties de la bouche qu'il aime. Pourquoi serait-il empressé de vous faire un compliment ? Les plus jolies choses que vous puissiez dire ne sauraient le surprendre : est-il rien d'aimable, de gracieux, de sublime qui puisse paraître extraordinaire dans celle dont l'amour a fait une divinité ?

Je crois avoir assez développé dans la division qui traite des tempéramens (page 113,) les raisons pour lesquelles le tempérament sanguin flegmatique, est plus fait pour l'amour considéré comme passion. Ce que je viens de dire est l'application exacte de ce principe ; car à mon avis

le sanguin est l'homme vif, galant, empressé, aimable; le sanguin flegmatique est l'homme doux, sensible, modeste et celui qu'on doit aimer.

La jalousie doit encore être pour vous une source d'observations. Elle est, dit-on, la compagne de l'amour; mais elle est tout aussi souvent la compagne de l'orgueil et de la vanité. Combien n'ai-je pas vu d'hommes infidèles et jaloux, qui se désolaient du malheur d'être trompés par une femme, qu'ils n'aimaient pas! Ce n'est point alors le cœur qui souffre, c'est l'amour propre humilié, par un rival plus heureux. C'est quelquefois aussi dans un galant homme une mortification pénible à laquelle nous nous sommes assujettis, par un faux point d'honneur, par le plus absurde et le plus ridicule de tous les préjugés.

Chacune de ces jalousies a son caractère et sa source particulière. Voulez-vous distinguer celle d'amour de celle d'amour-propre? Examinez avec attention l'effet que produit sur l'être jaloux le nom de son rival et sur-tout le bien qu'on en dit ; vous verrez sur son visage l'altération que doit causer une indignation concentrée. Il saisira toutes les occasions de déchirer la réputation de celui qui lui est préféré; chaque parole, chaque expression, trahira le motif qui fait distiller de ses lèvres le venin de la médisance. L'homme amoureux ne hait point son rival, il ne le méprise point. Il est saisi en le voyant, d'un certain respect involontaire, et combien doit lui paraître supérieur celui que son amante a préféré? Absent il exaltera son mérite et son amabilité, et si dans

ce moment il lui échappe un soupir, c'est de douleur et non de colère.

Enfin la jalousie d'émulation peut exister sans haine : il n'est pas même rare de voir deux rivaux extrêmement jaloux, se chercher continuellement et ne pouvoir vivre l'un sans l'autre ; c'est un phénomène bien difficile a expliquer, mais il n'en existe pas moins, et surtout chez les femmes très sensibles. Soit qu'étant avec leur rivale, elles éprouvent une certaine douceur à s'assurer, au moins pour quelques instans, que leur jalousie peut être en repos ; soit parce que la jalousie tient comme nous l'avons déjà dit à la constitution naturelle d'une personne, et que tout jusqu'à ses souffrances devient un besoin physique ; soit parce que cette passion est la sœur ou la fille de la curiosité, et

que celle-ci croit trouver à se satisfaire, en observant celui qui en est l'objet; soit enfin parce que nous éprouvons un affreux plaisir à nourrir notre douleur, de même que nous aimons à pleurer à une tragédie, et que par le même principe, certaines personnes animées d'une curiosité barbare, mais peut-être naturelle, cherchent à repaître leurs yeux du supplice d'un malheureux, malgré la peine que leur cause un spectacle aussi déchirant.

Il suit de tout ce que nous avons dit, qu'il est différentes espèces de jalousie qui ont des caractères bien opposés; savoir la jalousie d'amour ou de douleur, et celle d'amour-propre ou de haine.

Il est encore un moyen d'observer si l'orgueil entre pour beaucoup

dans les prévenances et la tendresse apparente d'un amant. Desire-t-il se montrer souvent avec vous en public et dans les sociétés nombreuses ? vous témoigne-t-il un grand plaisir à vous accompagner dans les fêtes ou les endroits ou vous pouvez être le plus remarquée? Ce n'est pas pour vous qu'il cherche ces plaisirs. C'est pour lui-même. L'amant bien tendre aime la solitude. Il voudrait cacher à tous les yeux l'objet de sa tendresse. Son amie seule, est tout l'univers pour lui. Il cache son trésor comme l'avare. Or celui-ci, n'aime pas à montrer son or à tous les yeux, ni à le faire briller sur des lambris ou sur des carrosses brillans.

Je vous parlerai bientôt des différens traits du visage qui tous ont leur signification. Et si mes obser-

vations vous paraissent legères et peu satisfaisantes, observez, vous même, ce sera beaucoup pour moi d'avoir donné lieu à vos réflexions; apprenez aussi par vous même à distinguer dans un époux, certains momens facheux qui ne sont produits que par sa constitution naturelle. L'homme n'est qu'un grand enfant, plus digne d'indulgence que de haîne : ses plus grandes fautes, à en bien considérer la source et le motif, méritent plus votre pitié que votre ressentiment.

Passons actuellement au N°. 21; (planche G.) Prenez cette figure depuis le haut jusqu'en bas, elle doit nécessairement réveiller en vous l'idée d'un flegmatique achevé. Nulle force dans les traits, nulle tension dans les contours; partout le même dégré d'assoupissement, de timidité

et de nonchalance. A coup-sûr, vous n'attendrez ni de grandes entreprises, ni de vastes projets, d'un caractère aussi simple, aussi paisible, aussi insouciant. Pourvu qu'on lui laisse ses aises, pourvu que rien ne trouble sa tranquillité domestique, le monde entier pourra être en activité et en agitation autour de lui. — Il ne s'en mettra point en peine; et certainement un tel caractère ne fera jamais de révolution dans son pays.

CHAPITRE II.

Du Dessin, du Coloris et de l'Ecriture.

TOUS les mouvemens de notre corps reçoivent leurs modifications du tempérament et du caractère. Nos instincts, nos facultés, nos penchans diffèrent les uns des autres, et cependant ils se ressemblent tous. Quelque opposés qu'ils paraissent souvent, ils ne se contrarient point. Ce sont des conjurés ligués ensemble par des liens inséparables.

De tous nos exercices habituels, il n'en est point d'aussi variés que les mouvemens de la main et des doits, surtout l'écriture. Combien le moindre mot jetté sur le papier ne

renferme t-il pas de points différens et de courbes ?

Chaque tableau, chaque figure détachée conserve et rappelle le caractère du peintre.

Chaque dessinateur et chaque peintre se reproduit plus ou moins dans ses ouvrages ; on y démêle quelque chose de son extérieur, ou de son esprit. Que cent peintres, que tous les écoliers d'un même maître dessinent la même figure — que toutes ces copies ressemblent à l'original, de la manière la plus frappante — elles n'en auront pas moins chacune un caractère particulier, une teinte et une touche qui les feront distinguer.

Il est étonnant jusqu'à quel point le personnel des artistes reparaît dans leur style et dans leur coloris. Tous les peintres, dessinateurs

et graveurs qui ont une belle chevelure, excellent presque toujours dans cette partie, et ceux d'entr'eux qui portaient autrefois la barbe longue, ne manquaient jamais de présenter dans leurs tableaux des figures ornées d'une barbe vénérable, et de la travailler avec soin. Une comparaison réfléchie de plusieurs yeux et de plusieurs mains, dessinés par un même maître, pourra souvent faire juger de la couleur des yeux de l'artiste et de la forme de ses mains. *Van-Dyck* nous en offre la preuve. Dans tous les ouvrages de *Rubens*, on voit percer l'esprit de sa physionomie ; on y reconnait son génie vaste et productif, son pinceau hardi et rapide, qui ne s'astraignait point à une exactitude scrupuleuse ; on sent qu'il s'attachait de préférence et par goût au coloris des

chairs et à l'élégance de la draperie. *Raphaël* se plaisait surtout à perfectionner les contours. La même chaleur et la même simplicité dominent dans tous les tableaux du *Titien*. Le même style passionné dans ceux du *Corrège*. Pour peu qu'on fasse attention au coloris de *Holbein*, on ne doute presque pas qu'il n'aît eu le teint d'un brun fort clair ; *Albert Durer* l'avait probablement jaunâtre, et *Largillière* d'un rouge vermeil.

Ce qui prouve évidemment que notre constitution influe beaucoup sur les couleurs ; c'est qu'elles changent souvent à nos yeux selon nos maladies, ou la qualité de notre sang. Une personne attaquée de la jaunisse voit tout en jaune. Les pâles couleurs donnent à tous les objets une couleur pâle et blafarde.

En un mot, il est vrai de dire au physique comme au moral que suivant notre disposition habituelle, nous voyons les choses en noir, ou couleur de rose : Il n'est donc pas surprenant que le coloris des peintres conserve la teinte de leur humeur et de leur caractère.

La diversité des écritures mérite aussi quelque attention. Il n'est pas douteux qu'elles n'ayent leur physionomie particulière, et cela est si vrai que dans les crimes de faux, elle sert de guide aux tribunaux pour constater la vérité.

Cette différence d'écritures est fondée sur la différence réelle du caractère moral : mais ce caractère se peint beaucoup mieux dans ce qui vient d'une main très habituée à écrire, comme dans celle d'un auteur, ou d'un homme qui ne s'atta-

che pas particulièrement à la beauté des caractères qu'il trace sur le papier, et qui s'occupe d'avantage de sa production et des beautés qui sortent de sa plume. Les maîtres d'écriture, les commis subalternes, les gens qui par état sont obligés d'écrire des choses vuides de sens et dénuées de tout intérêt, ou qui ont beaucoup de tems à y employer ; ceux enfin qui font de l'écriture un objet capital, y réussissent assez ordinairement car il faut pour cela une application soutenue qui ne saurait convenir à un esprit bouillant, encore moins à un homme de génie.

On observe que les personnes d'un caractère dur et peu liant, ont pour l'ordinaire une belle écriture.

L'homme faible aura une écriture lâche et vacillante, c'est ce qu'on re-

marque dans presque toutes les écritures de femme.

Les personnes qui ont un ordre extrême dans leur conduite, ont une petite écriture serrée, et rangée avec beaucoup de symétrie.

Les avares pour l'ordinaire écrivent fort mal, cela vient sans doute, de ce que le soin de leur fortune ne leur permet guère de s'appliquer à une chose qui les distraîrait de leur objet principal. C'est pour la même raison, que les poëtes et les auteurs en général, écrivent rarement bien. Ils voudraient suivre en écrivant, la rapidité de leurs pensées; alors les esprits animaux circulent avec plus de vitesse et donnent aux doits une espèce de mouvement convulsif, qui nuit à la beauté et à la purté de l'écriture.

En parlant des avares, je vais faire

part d'une remarque qui m'a frappé plus d'une fois. On croirait que d'après les principes rigides de l'économie ils devraient ménager le papier en écrivant — point du tout: j'ai presque toujours vu chez eux une écriture lâche et alongée. Cela vient peut-être de ce qu'ils veulent que la moindre chose qui leur échappe paraisse un objet très considérable. C'est par ce motif aussi que les procureurs et les gens d'affaires ont inventé la *grosse*. Et soit dit en passant, ils avaient tellement abusé de cette manière d'écrire, qu'on fut obligé de fixer le nombre des mots qui devaient entrer dans chaque ligne, et le nombre des lignes qui devaient entrer dans chaque page.

Il y a une écriture nationale, *tout* comme il y a des physionomies

dont chacune retrace quelque chose du caractère de la nation, si bien que les négocians connaissent l'écriture de tel ou tel pays.

La position d'esprit dans laquelle se trouve une personne, influe beaucoup sur son écriture, au point qu'à l'ouverture d'une lettre on pourrait juger si elle a été écrite dans une situation tranquille ou inquiète, à la hâte ou à tête reposée.

Il faut distinguer dans l'écriture : la substance et le corps des lettres, leur forme et leur arrondissement, leur hauteur et leur longueur, leur position, leur liaison, l'intervalle qui les sépare, l'intervalle qui est entre les lignes : si elles sont droites ou de travers : la netteté de l'écriture, sa legerté ou sa pesanteur.

Je terminerai ce chapitre par une

observation dont tout le monde a été sûrement frappé comme moi : c'est que la plupart du tems on voit une analogie admirable entre le langage, la démarche et l'écriture.

CHAPITRE III.

Du Style, du Langage, et de la Voix.

SI jamais chose au monde peut servir à faire connaître l'homme, c'est son style. Tels nous sommes, tels nous parlons et tels nous écrivons. Le physionomiste dira un jour, à la vue d'un orateur, d'un homme de lettres : c'est ainsi qu'il parle, c'est ainsi qu'il écrit. Il dira un jour sur le son de la voix d'un homme qu'il n'a pas vu, sur le style d'un ouvrage dont il ignore l'auteur : cet inconnu doit avoir tels et tels traits, une autre physionomie n'est pas faite pour lui. Chaque ouvrage porte le caractère de son ouvrier. Un homme

dont le front est alongé et presque perpendiculaire, aura toujours le style sec et dur. Uu autre dont le front est spacieux, arrondi, sans nuances et d'une construction délicate, écrira coulamment et avec legerté : mais il n'approfondira et ne sentira rien. Celui dont les sinus frontaux sont fort saillans, pourra se faire un style coupé, sententieux et original : mais vous ne trouverez point dans ses compositions la liaison, la purté et l'élégance qui distinguent les bons écrivains. Enfin avec un front médiocrement élevé, régulièrement vouté, et dont les angles sont doucement marqués près de l'os de l'œil — avec un tel front, dis-je, on mettra dans ses ouvrages de la vivacité et de la précision, de l'agrément et de la force.

Le son de la voix, son articulation, sa douceur et sa rudesse, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité ou l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique. Il est presque impossible qu'un son déguisé puisse échapper à une oreille délicate, et de toutes les dissimulations, celle du langage quelque raffinée qu'elle soit est la plus aisée à découvrir. Mais le moyen d'exprimer par des signes tous ces sons de voix si différens? Non-seulement on ne parvient pas à les contrefaire, mais la plupart du tems on les défigure. Le moyen surtout d'imiter le langage naïf de la douceur et de la bonté, celui de la candeur et de l'innocence, l'accent de la persuasion, de la vérité et de la bienveillance!

On peut partager les sons de voix en trois classes différentes. Ils seront traînans, ou forcés, ou naturels. Le premier est en deça, le second au-dela, et le troisième au niveau de la vérité.

On pourrait ajouter bien des choses sur les ris et les pleurs, sur les soupirs et les cris. Quelle différence entre le rire affectueux de l'homme sensible, et le rire infernal qui se réjouit du mal d'autrui ! Il est des larmes qui pénètrent, il en est d'autres qui provoquent l'indignation et le mépris..... Mais je laisse toutes ces réflexions au tact et au discernement du lecteur ; je me contenterai de dire un mot sur l'habillement.

CHAPITRE IV.

De l'Habillement et de la Mode.

UN homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat, une dévote autrement qu'une coquette. La propreté et la négligence, la magnificence et la simplicité, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte — Voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul. La couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif et nous caractérise.

Le sage est simple et uni dans son extérieur : la simplicité lui est naturelle. On reconnaît bientôt une personne qui s'est parée dans l'in-

tention de plaire, celle qui ne cherche qu'à briller, et celle qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser.

On observe que les personnes qui outrent la mode, ne trouvent rien de mieux à faire que de s'en occuper extrêmement, c'est-à-dire, que ce sont pour la plupart, des gens superficiels, sans caractère, et ordinairement de mauvais goût pour les arts et pour tous les ouvrages de l'esprit.

L'affectation que mettent certaines gens à se mettre d'une manière tout-à-fait opposée à la mode, ou qui s'acharnent à en conserver une qui est passée depuis long-tems, annonce un caractère opiniâtre, caustique, médisant, peu d'esprit, et beaucoup de ridicules ; en un mot le caractère d'une dévote. Il n'est

aucun de nous qui ne se soit trouvé plus d'une fois en sa vie, avec quelque bonnet à papillon : on est tout étonné que ces têtes pommadées avec un soin extrême, où un cheveu ne passe pas l'autre, s'occupent tant de modes et de toilette. Leur langue s'exerce sans cesse à critiquer les costumes du jour, et à condamner l'indécence du siècle. Je demande si des cheveux relevés tout au-tour de la tête, laissant à découvert les oreilles, le front et le col sont bien plus décens qu'une perruque blonde ? Les Juives regardaient comme une chose trés contraire à la pudeur de laisser voir leur chevelure. Aussi avaient-elles toujours un bandeau sur le front, et la tête couverte. Elles sont à présent à leur aise, grace à l'invention des perruques, et leur modestie se

combine parfaitement avec une coeffure galante. Heureuse invention, qui dispense les têtes délicates du tourment d'être pendant deux heures, sous la dent meurtrière d'un peigne impitoyable !

J'entends déjà des moralistes austères se récrier sur cette invention, qu'ils attribuent à une espèce de fausseté et de dissimulation. Ce genre de coeffure empruntée altère, disent-ils, la vérité de la physionomie, et donne à la figure un air différent de celui qu'elle doit avoir naturellement : on jugerait beaucoup mieux les visages, si chacun portait ses cheveux et les laissait flotter librement. Je n'entreprendrai point de répondre à toutes ces objections contre les perruques ; car en fait de modes, celui qui en parle le moins, et qui en est le

moins esclave, celui en un mot qui sait user de ce qu'elles ont de commode sans en suivre l'excès ridicule, est selon moi le plus sage. Je ne puis néanmoins me dispenser de rapporter icì quelques coutumes adoptées par différentes nations.

La bisarrerie et la variété des usages, paraissent singulièrement dans la manière dont les hommes ont arrangé les cheveux et la barbe. Les uns, comme les Turcs coupent leurs cheveux, et laissent croitre leur barbe. D'autres, comme la plupart des Européens portent leurs cheveux ou des cheveux empruntés, et rasent leur barbe. Les Sauvages se l'arrachent et conservent soigneusement leurs cheveux. Les Nègres se rasent la tête par figures, tantôt en étoile, tantôt à la façon des religieux, et plus communément encore par ban-

des alternatives, en laissant autant de plein que de rasé. Ils font la même chose à leurs petits garçons. Les Talapoins de Siam, font raser la tête et les sourcils aux enfans dont on leur confie l'éducation : chaque Peuple a sur cela des usages différens. Les uns font plus de cas de la barbe de la lèvre supérieure que de celle du menton, d'autres préfèrent celle des joues et celle du dessous du visage ; les uns la frisent, les autres la portent lisse. Nous avons long-tems porté les cheveux de derrière la tête épars et flottans, nous les avons ensuite portés dans un sac et nous les attachons maintenant avec un ruban.

Nos habillemens sont différens de ceux de nos pères. La variété dans la manière de se vêtir est aussi grande que la diversité des nations.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que de toutes les espèces de vêtemens, nous avons choisi l'une des plus incommodes, et que notre manière, quoique généralement imitée par tous les peuples de l'Europe, est en même tems de toutes les manières de se vêtir celle qui demande plus de tems, celle qui est la moins assortie à la nature.

Quoique les modes semblent n'avoir d'autre origine que le caprice et la fantaisie, ces caprices adoptés et ces fantaisies générales méritent d'être examinés. Les hommes ont toujours fait et feront toujours cas de tout ce qui peut fixer les yeux des autres hommes, et leur donner en même tems des idées avantageuses de richesses, de puissance, de grandeur etc. La valeur de ces pierres brillantes qui de tout

tems ont été regardées comme des ornemens précieux, n'est fondée que sur leur rareté et sur leur éclat éblouissant. Il en de même de ces métaux éclatans dont le poids nous parait si léger, lorsqu'il est réparti sur tous les plis de nos vêtemens, pour en faire la parure. Ces pierres, ces métaux sont moins des ornemens pour nous que des signes pour les autres, auxquels ils doivent nous remarquer et reconnaître nos richesses. Nous tâchons de leur en donner une plus grande idée, en agrandissant la surface de ces métaux. Nous voulons fixer les yeux, ou plutôt les éblouir. Combien peu y en a-t-il en effet qui soient capables de séparer la personne de son vêtement, et de juger sans mêlange l'homme et le métal!

Tout ce qui est rare et brillant

sera donc toujours de mode, tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la vertu, tant que les moyens de paraître considérable, seront si différens de ce qui mérite seul d'être considéré. L'éclat extérieur dépend beaucoup de la manière de se vêtir. Cette manière prend des formes différentes, selon les différens points de vue sous lesquels nous voulons être regardés. L'homme modeste ou qui veut le paraître, veut en même tems marquer cette vertu par la simplicité de son habillement; l'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter sa vanité. On le reconnaît à la richesse ou à la recherche de ses ajustemens.

Un autre point de vue que les hommes ont assez généralement, est

de rendre leur corps plus grand, plus étendu. Peu contens du petit espace dans lequel est circonscrit notre être, nous voulons tenir plus de place en ce monde que la nature ne peut nous en donner. Il n'y a pas encore dix ans qu'on cherchait en France à s'agrandir, soit par des chaussures élevées ou des vêtemens renflés. Quelque amples qu'ils fussent, la vanité qu'ils couvraient n'était-elle pas encore plus grande. Pourquoi la tête d'un docteur était-elle environnée d'une quantité énorme de cheveux empruntés, et que celle d'un homme du bel air en était si légèrement garnie ? L'un voulait qu'on jugeat de l'étendue de sa science par la capacité physique de cette tête dont il grossissait le volume apparent, et l'autre ne cherchait à le diminuer, que pour

donner l'idée de la légereté de son esprit (*).

Il y a des modes dont l'origine est plus raisonable, ce sont celles où l'on a eu pour but de cacher des défauts et de rendre la nature moins desagréable. A prendre les hommes en général, il y a beaucoup plus de figures défectueuses et de laids visages, que de personnes belles et bien faites. Les modes qui ne sont que l'usage du plus grand nombre, usage auquel le reste se soumet, ont donc été introduites, établies par ce grand nombre de personnes intéressées à rendre leurs défauts plus supportables. Les femmes ont coloré leur visage, lorsque les roses de leur teint se sont flétries, et lors-

(*) Voyez Buffon, histoire naturelle de l'homme.

qu'une pâleur naturelle les rendait moins agréables que les autres. Cet usage est presque universellement répandu chez tous les Peuples de la terre. Celui de se blanchir les cheveux avec de la poudre et de les enfler par la frisure, quoique, beaucoup moins général, et bien plus nouveau, paraît avoir été imaginé pour faire sortir d'avantage les couleurs du visage et en accompagner plus avantageusement la forme.

Ce goût et celui de la parure en général, lorsqu'il n'est pas porté à l'excès, annonce des mœurs douces et un caractère aimable.

CHAPITRE V.

De la tête et des traits du visage.

LA nature comme nous avons déjà dit, ne s'amuse pas à apparier des parties détachées ; elle compose d'un seul jet : ses organisations ne sont pas des pièces de rapport. Et cette homogénéité que nous avons remarquée dans les attitudes, n'existe pas moins dans les traits d'une personne. « Les plus grands maîtres dit *Lavater* offrent à cet égard les incongruités les plus choquantes. Il n'en est pas un seul qui aît étudié à fonds l'harmonie des contours du corps humain ; pas même le *Poussin*, pas même *Raphaël*. Classifiez dans leurs tableaux les formes du

visage ; opposez-y des formes analogues prises dans la nature, c'est-à-dire, dessinez, par exemple le contour des fronts, cherchez en de pareils dans la nature, et comparez ensuite les progressions des uns et des autres ; vous trouverez des dissemblances qu'on n'aurait guère attendu des premiers maîtres de l'art.

» Si on excepte l'alongement et la tension des figures et surtout des figures d'hommes, on assignerait peut être avec justice à *Chodowiecky*, le plus de sentiment pour l'homogénéité — mais ce n'est que dans les carricatures ; c'est-à-dire, qu'il réussit à exprimer la cohérence des parties et des traits dans les sujets grimacés, dans les caractères chargés ou burlesques ; car de même qu'il y a une homogénéité pour la

beauté, il y en a aussi une pour la laideur. Chaque figure hétéroclite, a une espèce d'irrégularité qui lui est particulière et qui s'étend à toutes les parties de son corps ; tout comme les actions d'un homme de bien, et les mauvaises actions d'un méchant conservent toujours le caractère de l'original ».

Pourquoi ne s'est-on pas encore avisé d'associer dans un même visage des yeux de couleur différente ? Cette disparate ne serait pas plus ridicule que de rapporter le nez d'une Vénus au visage d'une Vierge ; bizarrerie qui se commet tous les jours, et qui n'en révolte pas moins l'œil observateur du physionomiste. On a vu souvent dans un bal masqué, qu'un simple nez de carton, rendait une personne méconnaissable à ses plus intimes amis.

Tant il est vrai que la nature répugne à tout ce qui lui est étranger.

Nous allons rapporter icì quelques observations de *Lavater*, sur l'analogie qui se trouve entre les différens traits du visage.

Parmi cent fronts qui paraissent arrondis dans le profil, il n'en est pas un seul qui présente un nez aquilin. Sur le même nombre de fronts quarrés, ou qui approchent de cette forme, il n'en est pas un dont les progressions ne soient marquées par des cavités profondes.

Quand le front est perpendiculaire, jamais le bas du visage n'offre des parties courbées en cercle, à moins que ce ne soit le dessous du menton.

Lorsque la forme du visage est perpendiculaire et soutenue par des os très compactes, elle n'admet ja-

mais des sourcils fortement arqués.

Si le front est avancé, la lèvre d'en bas déborde pour lordinaire; seulement cette règle n'est point applicable aux enfans.

Des fronts légèrement courbés et cependant fort couchés en arrière, ne sauraient souffrir un petit nez retroussé dont le contour présente en profil une excavation marquée.

La proximité du nez à l'œil, décide toujours de l'éloignement de la bouche.

Une forme ovale du visage, suppose presque toujours des lèvres charnues et bien dessinées.

Lorsque la bouche sourit avec bonté, elle est inséparable d'un regard doux et benin.

Un front élevé annonce ordinairement une chevelure fine.

Un menton épais et charnu, s'ac-

corde assez avec un nez arrondi par le bout.

Après avoir établi le rapport qui se trouve entre tous les traits du visage, comme entre toutes les parties du corps, je vais donner quelque détails sur la tête de l'homme et sur chaque trait du visage en particulier.

La tête est la plus noble et la plus essentiel de toutes les parties du corps, en ce qu'elle est le siège principal de l'esprit et de toutes les facultés intellectuelles.

Une tête qui est dans une exacte proportion, c'est-à-dire, qui n'est ni trop grande, ni trop petite, annonce en général un caractère d'esprit plus parfait qu'on n'oserait l'attendre d'une tête disproportionnée. Trop volumineuse, elle indique presque toujours une stupidité gros-

sière — trop petite elle est un signe de faiblesse et d'ineptie.

Quelque proportionnée que soit la tête au corps, il faut encore qu'elle ne soit ni trop arrondie ni trop alongée : plus elle est régulière, plus elle est parfaite. On peut appeller bien organisée celle dont la hauteur perpendiculaire, prise depuis l'extrémité de l'occiput jusqu'à la pointe du nez, est égale à sa largeur horizontale.

Quant au visage, on peut le diviser en trois parties, dont la première s'étend depuis le front jusqu'aux sourcils; la seconde, depuis les sourcils jusqu'aux bas du nez; la troisième, depuis le bas du nez jusqu'à l'extrémité du bas du menton. Plus ces trois étages sont symétriques, plus on peut compter sur la justesse de l'esprit

et sur la régularité du caractère; *Hypocrate* paraît attribuer les variétés des formes qu'offrent les diverses têtes humaines aux sages-femmes et aux garde-enfans. Du moins assure-t-il que la longueur de la tête ayant été reconnue comme plus belle chez plusieurs nations, on y avait comprimé la tête des enfans, de manière à leur procurer cette forme et que d'après la réitération de cet acte, la nature elle-même s'était modifiée au point de faire naître les hommes doués de certaines formes qui passaient pour les plus agréables aux yeux de chaque nation en particulier. *Vésale* le confirme en disant, que les sages-femmes se font payer par les mères, afin d'arrondir la tête de leurs enfans. Le même auteur prétend que si les allemands en général ont le der-

rière de la tête applati, et le visage extrêmement large, cela vient de ce que chez eux, on couche les enfans sur le dos. Dans les pays-bas ils ont la tête alongée, parce que les mères ont l'habitude de les placer dans leurs berceaux, sur le côté.

Plusieurs phylosophes ont fait jouer à l'art un très grand role en cette conjoncture. *Scaliger* semble y mettre le sceau, lorsqu'il assure que les Génois instruits par les Maures leurs ayeux, a applatir la tête de leurs enfans pendant qu'ils dormaient, ont fait si bien qu'ils naissent maintenant tous avec une tête et une ame à la Tersite (*).

(*) Tersite, un des plus lâches mortels et des plus laids qu'il y ait eu chez les Grecs, fut tué par Achille en punition des invectives qu'il avais

Les voyageurs nous racontent que dans plusieurs pays habités par des sauvages, on applatit par gradation la tête des enfans, au point qu'en grandissant, leur visage présente une surface monstrueuse. Cette idée bizarre vient peut-être de ce que cette forme leur semble plus agréable, ou de ce qu'ils espèrent par ce moyen paraître plus terribles à leurs ennemis.

Du Front.

Le front est la plus caractéristique de toutes les parties du visage. Quelque ridicules que soient les rêveries que les Chiromanciens ont

---

vomi contre ce héros. Homère a décrit liv. 2 de l'Illiade, son horrible figure qui a laissé une telle impression, qu'elle est passée en proverbe.

débitées sur les lignes du front, il faut convenir qu'elles sont très significatives en physiologie ; mais aulieu d'influer sur le sort d'un homme comme l'ont dit plusieurs anciens, elles n'annoncent à mon avis, que la mesure de sa force ou de sa faiblesse, de son dégré de capacité et d'irritabilité. C'est donc tout au plus dans ce sens qu'elles peuvent servir à faire deviner le sort futur de l'homme, à-peu-près comme la grandeur ou la médiocrité de sa fortune, peuvent nous faire conjecturer le rang auquel il est destiné.

La partie osseuse du front, sa forme, sa hauteur, sa voûte, sa proportion et sa régularité, marquent la disposition et la mesure de nos facultés, notre façon de penser et de sentir. La peau du front, sa

position, sa couleur, sa tension ou sa relaxation, font connaître les passions de l'ame, l'état actuel de notre esprit. Ou en d'autres termes, la partie solide du front indique la mesure interne de nos facultés, et la partie mobile, l'usage que nous en fesons.

Les fronts vus de profil peuvent se réduire à trois classes générales. Ils sont ou penchés en arrière, ou perpendiculaires, ou proéminéns.

Établissons maintenant quelques observations particulières.

1°. Plus le front est grand et alongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort : cela vient sans doute de ce que les esprits ayant un trop grand espace à parcourir, perdent leur feu et leur activité. L'homme devient alors d'une conception lente qui se com-

munique à tous ses jugemens et à toutes ses actions. Cette espèce de front ressemble à celui d'un bœuf.

2°. Lorsque le front pêche par trop de petitesse, les esprits ne trouvant pas assez d'espace pour circuler, leur cours est troublé ; et dans cette confusion, le jugement n'attend pas la comparaison des idées. Il est précipité et par conséquent sujet à être défectueux. De tels fronts se rapportent à celui d'un porc. On doit faire une différence du front étroit et resserré avec un petit front, c'est-à-dire sur lequel les cheveux descendent trop et lui ôtent sa proportion naturelle de hauteur. Le front étroit et resserré est tel, lorsque les cheveux avancent trop des tempes sur le front et diminuent sa largeur requise. Les anciens Romains regardaient la petitesse du

front, quand elle n'était pas excessive, comme un trait de beauté, et même aujourd'hui les Circassienes, pour faire paraître leur front plus petit, se peignent les cheveux du toupet en avant, de façon qu'ils descendent presque jusqu'aux sourcils.

S'il faut en croire quelques auteurs, on ne peut rien attendre que de petit et d'efféminé de ceux dont le front est trop petit. *Fuchsius* ajoute qu'il sont très promts à se mettre en colère, inconstans, légers et bavards, curieux admirateurs des belles actions, et peu jaloux de les imiter, parce que les ventricules du cerveau étant trop étroits, leurs idées s'y confondent et s'y troublent. Ils sont incapables de grands sentimens d'amitié, et se perdent enfin dans leurs raisonnemens, parce qu'ils n'en connaissent ni la chaîne ni le but,

et que la parole chez eux, marche toujours avant la pensée.

3°. Les fronts arrondis comme celui de l'âne en ont ordinairement le caractère et les penchans, c'est-à-dire qu'ils sont patiens; mais entêtés et peu sensibles comme lui.

4°. Ceux qui ont le front quarré et d'une grandeur moyenne sont courageux, sages et magnanimes comme le lion.

Un front fortement silloné et ridé, indique un homme pensif et soucieux; car lorsque notre esprit est sérieusement occupé, nous fronçons les sourcils.

Ceux qui ont le front nébuleux et rabaissé, méditent des actions lugubres, des traits d'audace; c'est de là que vient l'expression *déridez votre front*, c'est-à-dire ayez l'air moins soucieux.

Lorsque les rides ou sillons ont leur direction de bas en haut, ils annoncent une personne colère ; car ces rides se forment dans les accès de cette passion. Les latins appellaient cette sorte de front, *frons rugosa*. Mais un front rude et dur, indique l'impudence et la férocité. Ce sont ces sortes de fronts que l'on appelle *fronts d'airain*, qui ne rougissent jamais et qui sont enclins à l'inhumanité et à tant d'autres défauts.

Lorsque les nœuds sont bien disposés, symétriques et quarrés, ces sortes de fronts d'airain annoncent un caractère infiniment énergique et entreprenant : mais on aurait grand tort de les accuser indistinctement de férocité.

Le front inégal semble composé de petites éminences qui forment

comme des hauteurs, mêlées de vallons et de petits creux : il est un indice du penchant à la tromperie et à l'imposture, surtout quand les hauteurs ne sont que l'effet de la contraction réitérée de la peau et des muscles qu'elle couvre, et non de la forme de l'os du crâne ; car il n'y a que les mouvemens des muscles qui, étant un effet de la volonté, retirent, contractent ou étendent la peau. Or tout le monde sait qu'il n'appartient qu'à un fripon, à un trompeur, à un fourbe, de masquer son front comme il veut, en lui imprimant les mouvemens à sa volonté. Alors pour le démasquer, il faut considérer ses yeux, où les mouvemens du cœur sont plus naturels : d'ailleurs un homme dissimulé peut bien changer quelque chose à la partie mobile de son

front : mais le système osseux reste toujours le même, et la trace, ainsi que la direction des rides, ne peuvent s'effacer entièrement.

Il y a des fronts qui préviennent en faveur d'une personne, dès le premier abord et d'autres qui déplaisent. En effet un front serein annonce la tranquillité habituelle de l'ame et la douceur du caractère.

Mais un front très épanoui annonce souvent un complaisant flatteur, et quelquefois un homme disposé à vous tendre un piège. Tels sont les fronts des chiens dangereux qui vous caressent pour obtenir une proye.

Quelquefois aussi un front sévère et nébuleux, étiquette des soucis et de la durté du caractère, appartient au courage mêlé de férocité. Le tigre et le chat ont le front riant ;

le lion a le front ridé et sérieux.

On observe qu'un grand front va ordinairement avec l'embonpoint, et un petit front appartient la plupart du tems à un corps délicat.

Lorsque le front est ridé en long et particulièrement à la racine du nez, c'est un signe de réflexion et de mélancolie.

Les personnes dont le front suit le mouvement des yeux et des sourcils, ressemblent au singe, et ont comme lui le caractère inquiet et égoïste ; et comme cette inquiétude et cet égoïsme portent ces sortes de gens à n'être jamais contens de leur position, ils sont ordinairement enclins à l'avarice.

Un front ridé avant que l'âge y aît imprimé ses traces, indique un tempérament mélancolique, qui a

été livré aux soucis et aux inquiétudes des affaires, à une ambition qui n'a pas été satifaite, à une étude suivie et constante; mais le front sourcilleux marque ordinairement la sévérité et la critique amère, ainsi que l'envie.

Quant aux lignes ou sillons que l'on voit au front, et qui le traversent dans sa hauteur, dans sa largeur, ou dans d'autres directions, on saura que moins ces lignes sont nombreuses et profondes, plus elles désignent d'humidité de tempérament, comme on peut le voir dans les enfans, les adolescens, et dans le sèxe féminin. Les lignes larges annoncent une chaleur douce, parce qu'elle est modéré par l'humidité, et montrent un naturel gai et joyeux, qui n'a pas éprouvé de revers de fortune. Les lignes étroites semblent

être reservées pour les femmes et pour les hommes efféminés.

Il y a ordinairement cinq ou sept lignes, jamais moins de trois. Les droites et continues indiquent un bon tempérament, de la constance, de la fermeté et de la droiture. Celles qui sont discontinues et tortues sont l'indice du contraire, quand elles se coupent en différens sens. Les lignes qui s'étendent en rameaux, sont, dit-on, marque de l'homme à projets, de l'homme irrésolu et inconstant.

Des Yeux.

« C'est dans les yeux, dit *Buffon*, que se peignent les images de nos secrettes agitations, et qu'on peut les reconnaître ; l'œil appartient à

l'ame plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens, il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux, et les sentimens les plus délicats; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté, tels qu'ils viennent de naître; il les transmet par des traits rapides, qui portent dans une autre ame le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent; l'œil reçoit et réfléchit en même tems la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment; c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

» Les couleurs les plus ordinaires dans les yeux sont le bleu ou l'orangé et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux

que l'on croit être noirs, ne sont que d'un jaune brun, ou d'orangé foncé; il ne faut, pour s'en assurer que les regarder de près : car lorsqu'on les voit à quelque distance, ou qu'ils sont tournés à contre-jour, ils paraissent noirs, parce que la couleur jaune-brun tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la juge noire par l'opposition du blanc. Les yeux qui sont d'un jaune moins brun, passent aussi pour des yeux noirs; mais on ne les trouve pas si beaux que les autres, parce que cette couleur tranche moins sur le blanc. Il y a aussi des yeux jaunes et jaunes-clairs; ceux-ci ne paraissent pas noirs, parce que ces couleurs ne sont pas assez foncées pour disparaître dans l'ombre. On voit très communément dans le même œil des nuances d'orangé,

de jaune, de gris et de bleu. Dès qu'il y a du bleu, quelque leger qu'il soit, il devient la couleur dominante. Cette couleur paraît par filets dans toute l'étendue de l'iris, et l'orangé est par flocons autour et à quelque petite distance de la prunelle; le bleu efface si fort cette couleur, que l'œil paraît tout bleu, et on ne s'apperçoit du mêlange de l'orangé qu'en le regardant de près. Les plus beaux yeux sont ceux qui paraissent noirs ou bleus, la vivacité et le feu qui font le caractère principal des yeux, éclatent d'avantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur; les yeux noirs ont donc plus de force, d'expression et de vivacité; mais il y a plus de douceur, et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus; on voit dans les

premiers un feu qui brille uniformément, parce que le fond qui nous paraît de couleur uniforme, renvoye par-tout les mêmes reflets, mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus, parce qu'il y a plusieurs teintes de couleurs qui produisent des reflets différens.

» Il y a des yeux qui se font remarquer sans avoir, pour ainsi dire, de couleur : ils paraissent être composés différemment des autres; l'iris n'a que des nuances de bleu ou de gris, si faibles qu'elles sont presque blanches dans quelques endroits. Les nuances d'orangé qui s'y rencontrent sont si légères qu'on les distingue à peine du gris et du blanc, malgré le contraste de ces couleurs. Le noir de la prunelle est alors trop marqué, parce que

la couleur de l'iris n'est pas assez foncée. On ne voit pour ainsi dire que la prunelle isolée au milieu de l'œil ; ces yeux ne disent rien et le regard en paraît fixe ou effacé.

» Il y aussi des yeux dont la couleur de l'iris tire sur le verd. Cette couleur est plus rare que le bleu, le gris, le jaune et le jaune-brun ; il se trouve aussi des personnes dont les deux yeux ne sont pas de la même couleur Cette variété que l'on voit dans la couleur des yeux est particulière à l'espèce humaine, à celle du cheval, etc. »

Les mouvemens de l'œil, quels qu'ils soient, ne sont que des résultats de sa forme et de sa nature spécifique. Quand on connait le caractère général de l'œil, on peut se figurer mille mouvemens individuels qui lui seront exclusivement

propres dans une infinité de cas donnés. Je dis plus, sa forme seule, son contour, ou même une simple section exacte du contour suffira au physionomiste entendu, pour déterminer en plein le caractère physique, moral et intellectuel de l'œil.

Les yeux bleus annonçent plus de faiblesse, un caractère plus mou et plus efféminé que les yeux orangé, bruns ou noirs. Les yeux noirs annonçent un esprit mâle et profond ; et les yeux jaune-brun sont ordinaires aux hommes de génie.

Il serait intéressant d'examiner comme une exception à cette règle, pourquoi les yeux bleus sont si rares en Chine et aux isles Philippines ; pourquoi on ne les trouve jamais qu'à des Européens, ou à

des Créoles, tandis que les Chinois sont le plus mou, le plus voluptueux et le plus paisible de tous les peuples de la terre.

Les gens colères ont les yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière espèce sont en quelque sorte un signe distinctif de vivacité ou de courage.

On voit rarement des yeux bleus-clairs à des personnes colères, et presque jamais à des mélancoliques. Cette couleur semble s'attacher particulièrement aux flegmatiques.

Quand le bord, ou la dernière ligne circulaire de la paupière d'en-haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse; quelque-

fois aussi d'un caractère timide, féminin ou enfantin.

Des yeux qui étant ouverts, ou qui n'étant pas comprimés, forment un angle alongé et aigu vers le nez appartiennent, pour ainsi dire, exclusivement à des personnes ou très judicieuses, ou très fines. Le coin de l'œil est-il obtus? le visage a toujours quelque chose d'enfantin.

Lorsque la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil, et coupe diamétralement la prunelle, je m'attends ordinairement à un homme très fin, et très adroit.

Des yeux larges où il parait beaucoup de blanc au-dessous de la prunelle, sont communs au tempérament flegmatique et au tempérament sanguin. Mais dans la comparaison

on les distingue aisément. Les uns sont faibles, battus et vaguement dessinés; les autres sont pleins de feu, fortement prononcés et moins échancrés : ils ont des paupières plus égales, plus courtes, mais en même tems moins charnues.

Des paupières reculées et fort échancrées annonçent la plupart du tems un homme colérique. On y reconnaît aussi l'artiste et l'homme de goût. Elles sont rares chez les femmes; et tout au plus reservées pour celles qui se distinguent par une force d'esprit ou de jugement extraordinaire.

Plusieurs physionomistes ont regardé les yeux louches comme une preuve de fausseté dans le caractère. On pourrait je crois accuser de cette fausseté avec plus de raison les personnes qui regardent

de côté ou en dessous ; et qui semblent éviter les regards de celui qui les écoute. La crainte d'être fixé en face se manifeste visiblement dans un enfant qui se sent coupable. Est-ce timidité, ou conscience d'une faute qu'il voudrait dissimuler, parce qu'il ne se sent pas la force ou la volonté de se corriger? Quoiqu'il en soit, de tels sentimens manquent de franchise et d'élévation. Ainsi, lorsque l'habitude de détourner les yeux se continue dans un âge plus avancé, la même cause subsiste et suppose les mêmes défauts.

Les yeux louches ne sont pas tels par un semblable principe. Ils le deviennent quelquefois par l'ignorance ou le peu de soin d'une mère ou d'une nourrice.

« Les yeux des enfans (dit *Buffon*) se portent toujours du côté

le plus éclairé de l'endroit qu'ils habitent, et s'il n'y a que l'un de leurs yeux qui puisse s'y fixer, l'autre n'étant pas exercé, n'acquerra pas autant de force. Pour prévenir cet inconvénient, il faut placer le berceau de façon qu'il soit éclairé par les pieds, soit que la lumière vienne d'une fenêtre ou d'un flambeau. Dans cette position, les deux yeux de l'enfant peuvent la recevoir en même tems, et acquérir par l'exercice une force égale : si l'un des yeux prend plus de force que l'autre, l'enfant deviendra louche, car il est prouvé que l'inégalité de force dans les yeux est la cause du regard louche ».

Des Sourcils.

Souvent les sourcils seuls devien-

nent l'expression positive du caractère de l'homme. Lorsqu'ils sont doucement arqués, ils s'accordent avec la simplicité et la modestie d'une jeune vierge.

Placés en ligne droite et horizontalement, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux.

Lorsque leur forme est moitié horizontale, moitié courbée, la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils rudes et en désordre, sont toujours le signe d'une vivacité intraitable; mais cette même confusion annonce un feu modéré, si le poil est fin.

Lorsqu'ils sont épais et compactes, que les poils sont couchés parallèlement, et pour ainsi dire, tirés au cordeau, ils promettent un jugement mur et solide, une

profonde sagesse, un sens droit et rassis.

Des sourcils qui se joignent passaient pour un trait de beauté chez les Arabes, tandis que les anciens physionomistes y attachaient l'idée d'un caractère sournois. La première de ces opinions me parait fausse; la seconde exagérée; car j'ai souvent trouvé ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables. Il est vrai cependant qu'ils font contracter au visage un air plus ou moins refrogné, et qu'ainsi ils peuvent supposer jusqu'à un certain point le trouble de l'esprit et du cœur.

Winkelmann dit, que les sourcils affaissés donnent une teinte de rudesse et de mélancolie.

Jamais je n'ai vu un penseur pro-

fond ni même un homme ferme et judicieux, avec des sourcils minces, placés fort haut, partageant le front en deux parties égales.

Les sourcils minces sont une marque infaillible de flegme et de faiblesse. Ce n'est pas qu'un homme colère et très énergique ne puisse avoir des sourcils clairs, mais leur modicité diminue toujours la force et la vivacité du caractère.

Anguleux et entrecoupés, ils dénotent l'activité d'un esprit productif.

Plus ils s'approchent des yeux, plus le caractère est sérieux, profond et solide. Celui-ci perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse, à mesure que les sourcils remontent.

Une grande distance de l'un à l'autre annonce une conception ai-

sée, une ame calme et tranquille.

Des sourcils blancs proviennent d'un naturel faible. Brun-obscur, ils sont l'emblême de la force.

Le mouvement des sourcils est d'une expression infinie. Il sert principalement à marquer les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain. Un homme sourcilleux est un être méprisant et méprisable.

« Après les yeux (dit *Buffon*) les parties du visage qui contribuent le plus à marquer les physionomies, sont les sourcils. Comme ils sont d'une nature différente des autres parties, ils sont plus apparens par ce contraste et frappent plus qu'aucun autre trait. Les sourcils sont une ombre dans le tableau, qui en relève les couleurs et les formes. Les cils des pau-

pières font aussi leur effet lorsqu'ils sont longs et garnis. Les yeux en paraissent plus beaux, et le regard plus doux. Il n'y a que l'homme et le singe qui ayent des cils aux deux paupières ; les autres animaux n'en ont point à la paupière inférieure, et dans l'homme même, il y en a beaucoup moins à la paupière inférieure qu'à la supérieure. Le poil des sourcils devient quelquefois si long dans la vieillesse, qu'on est obligé de les couper. Les sourcils n'ont que deux mouvemens qui dépendent des muscles du front ; l'un par lequel on les élève, et l'autre par lequel on les fronce et on les abaisse en les approchant l'un de l'autre ».

Nous parlerons encore des sourcils dans la seconde partie de cet ouvrage à l'article des passions.

Du Nez.

Un nez régulier se trouve très rarement, car il exige une heureuse analogie des autres traits, et ne s'associe jamais à un visage difforme.

Voici, d'après *Lavater*, ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau.

Sa longueur doit être égale à celle du front.

Il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine. Vû pardevant, le dos du nez doit-être l'arge et presque parallèle des deux côtés; mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu.

Le bout ou la pomme du nez ne sera ni dur, ni charnu. Le contour inférieur doit-être dessiné avec

précision et correction; ni trop pointu, ni trop large.

De face il faut que les deux aîles du nez se présentent distinctement et que les narines se racourcissent agréablement au dessous.

Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur.

Les narines doivent aller plus ou moins en pointe et s'arrondir par derrière, elles seront en général doucement cintrées et partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure.

Les flancs du nez ou de la voûte du nez formeront des espèces de parois.

Vers le haut il joindra de près l'arc de l'os de l'œil et sa largeur du côté de l'œil doit-être au moins d'un demi pouce. Un nez qui rassemble toutes ces perfections est

du meilleur augure : cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme : mais il faut différencier aussi l'espèce de mérite qui les distingue.

C'est ainsi, par exemple, que j'ai vu des hommes très honnêtes, très judicieux et très généreux avec de petits nez échancrés en profil, quoique d'ailleurs heureusemen organisés.

Des nez qui se courbent au haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appellés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets, ardens à les poursuivre.

Les nez perpendiculaires, c'est-à-dire, qui approchent de cette forme peuvent être regardés comme le signe d'une mâle constance. Ils supposent une ame qui sait agir

et souffrir tranquillement et avec énergie.

Socrate, *Boerhave* et *Lairesse*, avaient le nez fort laid, et n'en étaient pas moins de grands hommes : mais le fond de leur caractère était une humeur douce et patiente.

Un nez dont le dos est large, soit droit ou courbe annonce toujours des facultés supérieures : mais cette forme est très rare. Vous pouvez parcourir dix milles visages dans la nature et dix milles portraits d'hommes célébres sans la retrouver une seule fois.

Sans cette largeur de sa partie supérieure et avec une racine fort étroite, le nez indique souvent une énergie extraordinaire ; mais elle se réduit presque toujours à une élasticité momentanée, sans suite et sans durée.

La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hazarder la moindre ent eprise. Lorsque les aîles du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment qui peut aisément dégénérer en sensualité et en volupté.

Des Joues.

A proprement parler, les joues ne sont point des parties du visage, il faut les envisager comme le fond des autres parties, ou plutôt comme le fond des organes sensitifs et vivifiés du visage. Elles sont le sentiment de la physionomie.

Des joues charnues indiquent en général l'humidité du tempérament et un appétit sensuel; comme dans

les enfans (voyez fig. 3, planche A.) Maigres et retrécies, comme dans la vieillesse, (voyez figure 2, planche A,) elles annoncent la sécheresse des humeurs et la privation des jouissances. Le chagrin les creuse, la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers. La sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées. La différence du caractère physique, moral, intellectuel de l'homme, dépend de l'applanissement ou de la voûture des muscles, de leur enfoncement et de leur plissure, de leur apparence ou de leur imperceptibilité, de leur ondulation enfin, ou plutôt de celles des petits rides ou fentes qui sont déterminées par la nature des muscles. Montrez à un physionomiste exercé,

le simple contour de la section qui s'étend depuis l'aîle du nez jusqu'au menton. Montrez lui ce muscle dans l'état de repos, dans l'état de mouvement, montrez-le surtout dans le moment ou il est agité par les ris ou les pleurs, par un sentiment de bien être ou de douleur, par la pitié ou par l'indignation, et ce seul trait fournira un texte d'observations importantes. Ce trait lorsqu'il est marqué par des contours légers doucement nuancés, et coupés, devient d'une expression infinie. Il rend les plus belles émotions de l'ame, et ce trait bien étudié suffira pour vous inspirer la plus profonde vénération et l'affection la plus tendre.

Certains enfoncemens plus ou moins triangulaires, qui se remarquent quelquefois dans les joues,

sont le signe infaillible de l'envie ou de la jalousie.

Une joue naturellement gracieuse, (voyez planche A, figure 1,) agitée par un doux tréssaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible, généreux, incapable de la moindre bassesse. Ne vous fiez pas trop à un homme qui ne sourit jamais agréablement. La grâce du souris est le thermomètre de la bonté du cœur et de la noblesse du caractère.

Du Menton.

Un menton avancé annonce toujours quelque chose de positif, au lieu que la signification du menton reculé est toujours négative. Souvent le caractère de l'énergie, ou

de la non énergie de l'individu, se manifeste uniquement par le menton.

Une forte incision au milieu du menton semble indiquer sans réplique un homme judicieux, rassis et résolu.

Un menton pointu passe ordinairement pour le signe de la ruse : mais chez certaines personnes, cette ruse n'est qu'une finesse mêlée de bonté.

Un menton mou, charnu et à double étage, est la plupart du tems la marque et l'effet de la sensualité. Les mentons angulaires ne se voyent guère qu'à des gens sensés, fermes et bienveillans. Les mentons plats supposent la froideur et la sécheresse du tempérament. Les petits caractérisent la timidité. Les ronds avec la fos-

sette peuvent être regardés comme le gage de la bonté.

On peut établir trois classes générales pour les différentes formes du menton. Savoir : les mentons qui reculent, ceux qui sont perpendiculaires à la lèvre inférieure, et ceux qui la débordent et qu'on appelle pointus.

Le menton reculé qu'on pourrait appeller le menton féminin, puisqu'on le trouve chez presque toutes les personnes de ce sèxe, me fait toujours soupçonner quelque côté faible. Les mentons de la seconde classe m'inspirent la confiance. Ceux de la troisième annoncent un esprit actif et délié, pourvu qu'ils ne fassent pas anse ; car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice.

De la Bouche.

Distinguez soigneusement dans chaque bouche ;

1°. Les deux lèvres chacune séparément.

2°. La ligne qui résulte de leur jonction lorsqu'elles sont doucement fermées.

3°. Le centre de la lèvre de dessus.

4°. Celui de la lèvre d'en bas ; chacun de ces points en particulier.

5°. La base de la ligne du milieu.

6°. Enfin, les coins qui terminent cette ligne et par lesquels elle se dégage de chaque côté.

On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le caractére.

Qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue.

De grosses lèvres bien prononcées et bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée et facile à reproduire au dessin, de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse. Elles répugnent aussi à la fausseté et à la méchanceté, et tout au plus on pourra leur reprocher quelquefois un peu de penchant à la volupté.

Une bouche resserrée dont la fente court en ligne droite, et ou le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid et d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'éxactitude et de la propreté. Si elle remonte en même tems aux deux

extrémités, elle suppose un fond d'affectation, de prétention et de vanité ; peut-être aussi un peu de malice, résultat ordinaire de la frivolité.

Des lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité et la paresse.

Celles qui sont rognées et fortement prononcées inclinent à la timidité et à l'avarice.

Lorsqu'elles se ferment doucement et sans effort et que le dessin en est correct, elles indiquent un caractère ferme, judicieux et réfléchi.

Une lèvre de dessus qui déborde un peu, est la marque distinctive de la bonté ; ce n'est pas qu'on puisse refuser cette qualité à la lèvre d'en bas qui avance ; mais dans ce cas on doit s'attendre plutôt

à une froide bonhommie qu'au sentiment d'une vive tendresse. Chez les enfans, c'est toujours la lèvre supérieure qui avance.

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai, dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu.

Une bouche bien close, si toutefois elle n'est pas affectée et pointue, annonce le courage, et dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes même qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte, la ferment ordinairement.

Une bouche béante est plaintive. Une bouche fermée souffre avec patience.

Des Dents.

Rien de plus positif, de plus frappant ni mieux prouvé que la signification caractéristique des dents, considérées non-seulement suivant les formes, mais aussi par la manière dont elles se présentent.

Les dents petites et courtes que les anciens physionomistes regardaient comme le signe d'une constitution faible, sont, à mon avis, dans l'adulte, l'attribut d'une force de corps extraordinaire. On les retrouve aussi à des gens doués d'une grande pénétration : mais dans l'un et l'autre cas, elles ne sont ni bien belles, ni bien blanches.

De longues dents sont un indice certain de faiblesse et de timidité.

Les dents blanches propres et

bien rangées, qui au moment où la bouche s'ouvre, semblent s'avancer, sans déborder, et qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert, annoncent décidément dans l'homme fait, un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête.

Les dents gâtées annoncent un dérangement de santé ou quelquefois, certaines imperfections morales, surtout quand cela vient du peu de soin; car celui qui ne s'attache pas à conserver et à entretenir ses dents en bon état, dénote par cette négligence des sentimens ignobles.

La forme des dents, leur position et leur propreté, en tant que cette dernière dépend de nous, indiquent plus qu'on ne pense nos goûts et nos penchans.

Lorsqu'à la première ouverture

des lèvres, les gencives de la rangée supérieure paraissent en plein, on peut s'attendre ordinairement à beaucoup de froideur et de flegme.

Les dents fermes et bien rangées annoncent (suivant *Aristote*) qu'une personne vivra long-tems. *Valésius* en explique la raison. « On peut, dit-il, considérer de belles dents comme cause et comme signe. Sous le premier rapport, elles doivent nous promettre à la vérité une longue existence, parce qu'en broyant parfaitement les alimens elles préparent une bonne digestion, et si on les considère comme signe, des dents fortes et serrées annoncent une constitution robuste, qui doit naturellement maintenir la santé et prolonger la vie.

On peut encore observer que les dents grandes, saillantes, et qui

semblent se reposer sur la lèvre inférieure, vont ordinairement avec une grande bouche et des lèvres assez vermeilles. Ces sortes de dents indiquent un caractère caustique, de la méchanceté; sans esprit et sans énergie. Elles sont placées de manière à attaquer le premier objet qu'elles rencontrent.

Les dents petites et rentrantes annoncent de la finesse sans méchanceté; mais en même tems, un caractère indocile et vindicatif: elles n'attaquent pas; mais aussi lorsqu'on les oblige à mordre, elles sont disposées de manière à ne pas lâcher aisément prise.

Plusieurs naturalistes ont observé la différente conformation qui se trouve entre les dents des animaux carnivores, et celles des animaux paisibles. Ceux-ci ont toutes les

dents à-peu-près d'une égale longueur et d'un émail extrêmement épais et dur. Leurs alimens ayant très peu de substance nutritive, ils sont obligés de manger presque continuellement pour suffire à leur besoin ; en second lieu les herbes sèches et la paille dont ils se nourrissent, pendant la plus grande partie de l'année, sont des substances trop dures, pour que des dents ordinaires puissent continuellement suffire à un exercice aussi violent.

Les dents des animaux féroces ou carnivores sont d'un émail moins dur, parce que le repas d'un instant suffit pour toute la journée : mais en revanche leurs dents de devant sont plus longues et plus saillantes ; elles sont inégales, et la plupart de ces animaux ont la gueule armée de quatre grands crochets, pour

pouvoir retenir la proye qui s'efforce de leur échapper.

Il résulte de ces observations que les dents de l'homme démontrent qu'il tient des deux espèces. Les incisives annoncent l'animal carnivore, et les molaires lui donnent la faculté de broyer les fruits de la terre.

Ce que je viens de dire des quadrupèdes peut s'appliquer aux poissons. La gueule du plus petit brochet est autrement armée que celle de la plus grosse carpe, et les dents de ces animaux sont longues en raison de leur férocité.

Chez les oiseaux, la force du bec, et surtout la courbure, comme dans l'aigle, le faucon, l'épervier, annoncent évidemment l'oiseau de proye. Les oiseaux timides ont le bec doux, flexible, et les deux parties

à-peu-près d'une égale longueur, comme le pigeon, le serin, la tourterelle. La perdrix qui dévore les insectes, et mange aussi du grain, tient de ces deux espèces. Son bec est beaucoup plus dur que celui de la timide colombe, mais il est moins recourbé et moins cruel que celui de l'épervier.

Des Oreilles.

Les parties de la tête qui font le moins à la physionomie et à l'air du visage, sont les oreilles : elles sont placées à côté, et cachées par les cheveux : cette partie qui est si petite et si peu apparente dans l'homme, est fort remarquable dans la plupart des animaux quadrupèdes, elle fait beaucoup à l'air de

la tête et à la beauté; elle indique même l'état de vigueur ou d'abattement; elle a des mouvemens musculaires qui dénotent le sentiment et répondent à l'action intérieure de l'animal. Les oreilles de l'homme n'ont ordinairement aucun mouvement, volontaire ou involontaire; quoiqu'il y ait des muscles qui y aboutissent.

Les plus petites oreilles, selon *Buffon*, sont les plus jolies : mais les plus grandes et qui sont en même tems bien bordées; sont celles qui entendent le mieux. « Il y a, continue-t-il, des peuples qui en agrandissent prodigieusement le lobe, en le perçant et en y mettant des morceaux de bois ou de métal, qu'ils remplacent successivement par d'autres morceaux plus gros, ce qui fait avec le tems un

trou énorme dans le lobe de l'oreille, qui croît toujours à proportion que le trou s'élargit ; j'ai vu de ces morceaux de bois qui avaient plus d'un pouce et demi de diamètre, qui venaient des Indiens de l'Amérique Méridionale ; ils ressemblent à des dames de trictrac. On ne sait sur quoi peut être fondée cette coutume singulière de s'agrandir si prodigieusement les oreilles ; il est vrai qu'on ne sait guère mieux d'où peut venir l'usage presque général dans toutes les nations, de percer les oreilles et quelquefois les narines, pour porter des boucles, des anneaux etc. A moins que d'en attribuer l'origine aux peuples encore sauvages et nuds, qui ont cherché à avoir toujours avec eux de la manière la moins incommode, les choses qui leur ont paru les plus

précieuses, en les portant à cette partie ».

Les petites oreilles vont ordinairement avec une tête bien conformée, et par conséquent elles annoncent de l'esprit et de la vivacité. Le bout dégagé est d'un bon augure.

Une oreille large et unie qui manque d'arrondissement dans les contours suppose ordinairement une tête excessivement faible. Lorsque l'ensemble de l'oreille est plat, mou et grossier, il exclut certainement le génie.

On observe en général que les oreilles fermes, rapprochées de la tête indiquent de l'esprit et l'amour de l'indépendance; semblables à celles des animaux sauvages, qui vivant en liberté ont conservé la pureté de leur espèce. Au contraire, les oreilles longues, dont la partie su-

périeure est plate, et s'écarte de la tête en s'inclinant, ont le caractère de celles des animaux domestiques abatardis par la servitude, et déchus de leur première origine.

Du Col.

Le col soutient la tête et la réunit avec le corps ; cette partie est bien plus considérable dans la plupart des animaux quadrupèdes, qu'elle ne l'est dans l'homme : les poissons et les autres animaux qui n'ont point de poumons semblables aux nôtres, n'ont point de col. Les oiseaux sont en général les animaux dont le col est le plus long. Dans les espèces d'oiseaux qui ont les pattes courtes, il est assez court, et dans celles où les pattes sont

fort longues, il est aussi d'une très grande longueur. *Aristote* dit, que les oiseaux de proye, ou qui ont des serres ont le col très court.

La forme du col est significative comme tout ce qui a rapport à l'homme. Figurez vous d'un côté, un col long et effilé, de l'autre un col gros et engoncé, et voyez si chacune de ces formes n'exige pas une tête différente. Que de choses n'exprime pas la flexibilité ou la roideur du col! Il y en a qui paraissent construits pour faire baisser la tête, d'autres pour la relever, ceux-ci pour la porter en avant, ceux-là pour la replier en arrière — et ces distinctions peuvent s'appliquer à la diversité de nos facultés : l'esprit humain prend le dessus, ou il rampe; il avance, ou il

recule. Nous connaissons certaines espèces de goîtres qui sont le signe infaillible de la bêtise et de la stupidité, tandis qu'un col bien proportionné est une grande recommandation pour la solidité du caractère. Enfin la variété des cols, s'étend à tout le règne animal, et dans la plupart des quadrupèdes, comme chez les hommes elle indique leur état de vigueur et de faiblesse.

De la Chevelure et de la Barbe.

Tout le monde sait combien les cheveux font à la physionomie. C'est un défaut que d'être chauve ; et l'usage de porter des cheveux étrangers, fut certainement inventé pour cacher ce défaut. Cette mode qui est devenue presque générale, à

cause de sa commodité, nuit cependant beaucoup aux observations physionomiques.

Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et par conséquent aussi de ses facultés intellectuelles. Ils n'admettent pas la moindre dissimulation, ils répondent à notre constitution physique, comme les plantes et les fruits répondent au terroir qui les produit.

On peut distinguer dans les cheveux, leur longueur, leur quantité et la manière dont ils sont plantés, leur couleur et leur qualité, c'est-à-dire s'ils sont ronds, lisses ou frisés.

Les longs cheveux sont toujours faibles. On les remarque tels le plus ordinairement chez les femmes;

aussi indiquent-ils un caractère féminin, surtout s'ils sont à la fois longs et plats; de tels cheveux ne s'associent jamais à un caractère mâle.

Lavater appelle *cheveux vulgaires*, ceux qui sont courts, plats et mal liés, ceux encore qui retombent en petites boucles pointues et peu agréables, surtout quand ils sont rudes et d'un brun-foncé; et *chevelures nobles*, celles qui sont d'un jaune-doré, ou d'un blond tirant sur le brun, qui reluisent doucement, et se roulent avec grace.

Des cheveux noirs qui sont plats, naturellement défrisés, épais et gros, dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et l'amour de l'ordre. Des cheveux noirs et minces placés sur une tête mi-chauve, dont le front est élevé et bien voûté, m'ont sou-

vent fourni la preuve d'un jugement sain et net, mais qui excluait l'invention et les saillies : au contraire cette même espèce de cheveux, lorsqu'elle est entièrement platte et lisse, implique une faiblesse décidée dans les facultés intellectuelles.

Dans les pays chauds, les cheveux sont du noir le plus obscur : ils sont d'un noir moins foncé, ou bruns dans les climats tempérés ; et dans les pays froids, ils varient entre le jaune, le rouge et le brun : la vieillesse fait grisonner ces différentes couleurs, et l'on a remarqué que les cheveux des ouvriers qui travaillent en cuivre se changent enverd. Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin - flegmatique. Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme souverainement bon, ou

souverainement méchant. Un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils m'inspire la défiance.

La diversité du poil des animaux démontre assez combien celle des cheveux doit-être expressive dans l'homme. Comparez la laine de la brebis avec la fourrure du loup, le poil du lièvre avec celui de l'hiène; comparez les plumes de toutes les espèces d'oiseaux, et vous ne sauriez vous refuser à la conviction que ces excroissances sont caractéristiques, qu'elles peuvent aider à différencier les capacités et les inclinations de chaque animal.

Des Mains.

Il y a tout autant de diversité et de dissemblance entre les formes des

mains, qu'il y en a entre les physionomies. Cette vérité est fondée sur l'expérience et n'a pas besoin de preuve.

Deux visages parfaitement ressemblans n'existent nulle part, et de même vous ne rencontrerez pas chez deux personnes différentes, deux mains qui se ressemblent. Plus il y a de rapport entre les visages, et plus s'en trouve-t-il entre les mains.

Il n'y a pas moins de diversité dans les parties du corps que dans les caractères, et c'est le même principe qui occasionne cette différence dans les uns comme dans les autres.

D'après des observations positives, cette diversité du caractère reparaît clairement dans la forme des mains : On ne saurait en douter, à moins de

sa refuser aveuglément à la force de l'évidence.

La forme de la main varie à l'infini, suivant les rapports, les analogies et les changemens dont elle est susceptible. Son volume, ses contours, sa position, sa mobilité, sa tension, son repos, sa proportion, sa longueur, sa rondeur — tout cela vous offre des distinctions sensibles et faciles à saisir.

Chaque main, dans son état naturel, c'est-à-dire abstraction faite des accidens extraordinaires, se trouve en parfaite analogie avec le corps dont elle fait partie. Les os, les nerfs, les muscles, le sang et la peau de la main, ne sont que la continuation des os, des nerfs, des muscles, du sang et de la peau du reste du corps. Le même sang cir-

cule dans le cœur, dans la tête et dans la main.

Telle main ne convient qu'à tel corps et non à un autre. La chose est aisée à vérifier. Choisissez une main pour modèle, comparez lui mille autres mains, et dans ce grand nombre, il n'y en aura pas une seule qui puisse être substituée à la première.

Mais, dira-t-on, les peintres et les sculpteurs composent pourtant des formes homogènes, auxquelles ils rapportent des parties détachées de différens côtés, ou dans l'idéal, ou dans la réalité.

Je répondrai à cela, que, si dans les ouvrages de la nature il était possible d'ajouter une main étrangère, un doigt étranger au tronc d'un bras ou d'une main, ce rapiècetage n'échapperait certainement

à personne, et la raison en est évidente. L'art qui n'est, qui ne doit être, et ne peut être qu'une imitation de la nature, l'emporterait-il sur son prototype, tandis qu'il est réduit à tailler, à tronquer, à mutiler, à raccommoder tout ce qu'il fait? Il a beau colorier et plâtrer ses copies, recourir à toutes ses illusions, il n'en travaille pas moins d'emprunt : mais la nature puise dans son propre fonds, et les effets qu'elle produit sortent d'elle-même. Elle moule en grand, et l'art se traîne sur ses pas en détail : la nature embrasse l'ensemble, et l'art est borné à la surface, ou plutôt à des parcelles de surface. S'il y a donc quelque chose de caractéristique dans notre extérieur, si les hommes diffèrent entr'eux et pour la forme et pour le caractère, il est constant que

la main contribue pour sa part à faire connaître le caractère de l'individu, et qu'elle est, aussi bien que les autres membres du corps, un objet d'étude pour le physionomiste, objet d'autant plus significatif et plus frappant, que la main ne peut dissimuler et que sa mobilité la trahit à chaque instant.

Je dis qu'elle ne peut pas dissimuler ; car l'hypocrite le plus raffiné, le fourbe le plus exercé ne saurait altérer ni la forme, ni les contours, ni les proportions, ni les muscles de sa main, ou seulement d'une section de sa main : il ne saurait les soustraire aux yeux de l'observateur, qu'en la cachant tout-à-fait.

La mobilité de la main n'est pas moins expressive. C'est de toutes les parties de notre corps la plus

agissante et la plus riche en articulations. Plus de vingt jointures et emboitures concourent à la multiplicité de ses mouvemens et les entretiennent. Une telle activité doit expliquer de mille manières le caractère et le tempérament.

Soit dans le mouvement, soit dans l'état de repos, l'expression de la main ne peut être méconnue. Sa position la plus tranquille indique nos dispositions naturelles ; ses flexions expliquent nos passions. Dans tous ses mouvemens elle suit l'impulsion de l'ame. En un mot, le geste est après l'organe de la voix le signe le plus naturel et le plus ordinaire de toutes nos affections.

« Avec la main, dit *Montaigne*, (livre 2, chap. 12.) Nous requérons, nous promettons, appellons, con-

gédions, menaçons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doutons, instruisons, commandons, insistons, encourageons, jurons, témoignons, accusons, condamnons, absolvons, injurions, méprisons, deffions, despitons, flattons, applaudissons, bénissons, humilions, moquons, réconcilions, recommandons, exaltons, festoyons, resjouissons, complaignons, attristons, desconfortons, désespérons, estonnons, escrions, taisons : et quoi non ? — D'une variation et multiplication à l'envy de la langue ».

Les mains grosses et courtes sont un signe presque infaillible de stupidité brutale, tandis que les doigts longs et bien effilés ne s'associent

presque jamais avec un esprit grossier.

On remarque cependant que des mains un peu grosses appartiennent ordinairement aux artistes. On est étonné quelquefois de voir de gros doigts lourds en apparence, se promener avec la plus grande volubilité sur un clavier de forté-piano ou sur une harpe. Nous avons déjà remarqué la différence qu'il y a entre l'artiste et l'homme de génie, (voyez page 59) la main du premier doit-être forte, pour exécuter avec facilité ; car tout mouvement deviendrait pénible pour une main faible et nuirait à lab eauté et à la rapidité des sons ; les doigts arrêtés à chaque instant par la résistance, ne conserveraient plus la souplesse nécessaire pour exécuter.

Au contraire l'homme de génie

doit avoir des doigts sensibles et délicats, comme les fibres de son cerveau. S'il n'étonne pas par le brillant de son exécution, il trouve un moyen de plaire mille fois plus infaillible, c'est d'aller à l'ame par les sens. L'un nous étonne, l'autre nous attendrit. Nous admirons le premier; mais bientôt notre oreille se fatigue à l'entendre. Nous écoutons au contraire le second et même après qu'il a fini, notre cœur vibre encore du souvenir de ses expressions.

La loi que je me suis imposée d'extraire l'ouvrage de *Lavater* avec la plus grande fidélité, m'a forcé d'entrer dans de longs détails sur les différens traits du visage. Vous auriez, sans doute, desiré un aperçu plus clair et plus rapproché des moyens qu'il y a de connaître

les physionomies : c'est ce que vous trouverez dans la seconde partie de cet ouvrage. Je ne saurais d'ailleurs trop recommander aux personnes qui desirent se livrer à l'étude de la *Physiologie*, de ne pas prononcer légèrement sur le caractère d'une personne, d'après un trait particulier ; car, malgré le rapport intime qui règne entre les différentes parties qui composent notre ensemble, malgré dis-je, cette homogénéité dont nous avons parlé, qui fait que chaque partie ressemble essentiellement au tout, il faut néanmoins, pour bien juger, faire plus d'une observation, et voir si les différentes applications qu'on fait à un individu, se rapportent exactement, surtout lorsqu'il s'agit de condamner un homme d'après un extérieur peu avantageux. C'est alors

principalement, qu'il est nécessaire de beaucoup réfléchir avant de prononcer dans une matière délicate, où il faut apprécier souvent les infiniment petits, et où il est si facile de s'égarer, en prenant les fantômes de son imagination pour la réalité.

Fin de la première partie.

